# POLYBIBLION

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSEL[LE]

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SEPTIÈME. — LII<sup></sup>e DE LA COLLECTION

**PREMIÈRE LIVRAISON. — JANVIER**




PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

**LONDRES**
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

**FRIBOURG EN BADE**
B. Herder.

**VIENNE**
Gerold et Cie, Stefansplatz.

**BRUXELLES**
[Gu]illaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

**ROME**
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

**BARCELONE**
Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

**MADRID**
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

**LISBONNE**
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

**MONTRÉAL**
Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
*Bureaux de poste.*

1888

# …AIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1888

POLYBIBLION

---

# REVUE
# BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1888. T. LII. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
*Imprimeur breveté.*

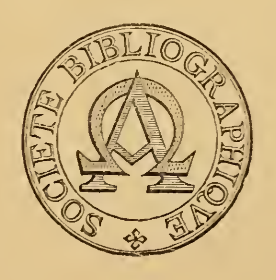
# POLYBIBLION

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SEPTIÈME

(CINQUANTE-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)




PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1888

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

## DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Le Monde pittoresque et monumental. L'Extrême-Orient*, par Paul Bonnetain. Paris, Quentin, s. d., gr. in-8 de 613 p., orné de 450 dessins. Broché, 30 fr.; relié, 37 et 40 fr. — 2. *Voyages d'une famille à travers la Méditerranée, à bord de son yacht le « Sunbeam, »* racontés par la mère, Lady Brassey, et traduits de l'anglais par J. Butler. Paris, Maurice Dreyfous, s. d., in-8 de 301 p., illustré de 127 dessins d'après nature, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — 3. *La Côte d'azur*, par Stéphen Liégeard. Paris, Quantin, 1888, gr. in-4 de 430 p., avec 200 illustr. Broché, 25 fr.; relié, 32 fr. — 4. *L'Atmosphère. Météorologie populaire*, par Camille Flammarion. Paris, Hachette, 1888, gr. in-8 de 808 p. avec 15 pl. en chromotyp., 2 cartes en couleur et 307 fig. Broché, 12 fr.; relié, 16 fr. — 5. *En déplacement, chasses à courre en France et en Angleterre*, par Donatien Lévesque. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 carré de 257 p., illustré par S. Arcos, avec cartonnage d'amateur, 20 fr. — 6. *Grand-Père Maxime, histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins*, par Lucien Biart. Illustrations de L. Moulignié. Paris, Plon et Nourrit, petit in-4 de 378 p. Broché, 10 fr.; relié, 12 fr. — 7. *Histoire de mes ascensions. Récit de quarante voyages aériens (1868-1886)*, par Gaston Tissandier. Paris, Maurice Dreyfous, 1887, gr. in-8 de xxiv-296 p., orné de nombreuses grav. Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — 8. *Histoire très vraie de trois enfants courageux*, par Berthe Flammarion. Illustrations de Montader. Paris, Marpon et Flammarion, s. d. (1888), gr. in-8 de 490 p. Broché, 10 fr.; relié toile, tr. dorées et plaque, 14 fr. — 9. *Gypsy*, par Jacques Lermont, illustré de 75 dessins par Joh, Bouisset et Trick. Paris, Charavay, Mantoux et Cie, s. d. (1888), gr. in-8 de 330 p., reliure toile, 7 fr. 50. — 10. *Les Rois de mer*, par Léon Cahun, illustré de 60 dessins par Camille Gilbert. Paris, Charavay, Mantoux et Cie, s. d. (1888), gr. in-8 de 352 p., reliure toile, 7 fr. 50. — 11. *Les Artères du globe*, par Paul Bory. Tours, A. Mame et fils, 1888, in-4 de 399 p., orné de nombreuses grav. et cartes. Broché, 5 fr. 50; relié, 8 fr. 50 et 10 fr. — 12. *L'Irlande depuis son origine jusqu'aux temps présents*, par E. Ganneron, secrétaire-rédacteur au Sénat. Tours, A. Mame et fils, 1888, gr. in-8 de 373 p., illustré de nombreuses grav. Relié : 4 et 5 fr. — 13. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis, journal de toute la famille*. Paris, Hetzel, 1887, 2 vol. gr. in-8 de chacun 396 p., avec de nombreuses grav. Brochés : Paris, 14 fr.; départements, 16 fr. — 14. *Trente ans de Paris*, par Alphonse Daudet. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 344 p., illustrations de Bieler, Montégut, Myrbach, Ricard et Rossi, gravures de Guillaume, 3 fr. 50. — 15. *Français et Allemands, histoire anecdotique de la guerre de 1870-71*, par Dick de Lonlay. *Sarrebrück, Spickeren, la retraite sur Metz, Pont-à-Mousson, Borny*. Dessins de l'auteur, cartes et plans. Paris, Garnier, 1887, in-8 de 640 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Neveu de Sadi*, conte persan, par F. de Claramond, illustr. par Achille Sirouy. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de 234 p. Relié toile, tr. dorées, 3 fr. 50. — 17. *Tominette*, par Paul Ercial, illustré par Paul Hercouët. Paris, Picard et Kaan, s. d. (1888), gr. in-8 de 234 p. Broché, 3 fr.; relié, 3 fr. 80.

1.— La collection publiée par la maison Quantin sous le titre : *le Monde pittoresque et monumental*, a déjà fait ses preuves, mais on peut dire que son chef-d'œuvre est le volume qu'elle nous présente cette année et qui décrit *l'Extrême-Orient*, ces lointains parages qui ont le privilège d'attirer l'attention depuis quelques années. M. Paul Bonnetain a parcouru quelques-uns de ces pays comme correspondant du *Figaro* et du *New-York Herald* pendant la guerre du Tonkin ; quant à ceux qu'il

n'a pas vus lui-même, tels que la Birmanie, le Siam, une partie de la Chine et du Japon, il emprunte ses renseignements à des auteurs d'une compétence indiscutée. De cette manière, il a écrit un livre au moins vrai quand il n'est pas vécu. Dans les parties qui lui sont personnelles, ses appréciations, souvent sévères, sur les hommes et les choses sont généralement exactes ; toutefois il y aurait quelques réserves de détail à faire. L'admiration de M. P. Bonnetain pour M. le Dr Harmand est excessive ; en tous cas, il y aurait lieu de critiquer l'attitude du commissaire de la République au Tonkin vis-à-vis du général Bouët qui, sans être un foudre de guerre, s'est conduit en brave et honnête militaire ; nous ferons les mêmes restrictions au sujet du général Brière de l'Isle, qui ne se montra pas à la hauteur de la situation en perdant la tête après la déroute de Lang-Son ; l'amiral Lespès est aussi trop vanté. A la vérité, il est assez difficile d'apprécier très impartialement ces événements encore trop rapprochés de nous. A propos de la Cochinchine et du Tonkin, M. P. Bonnetain formule des critiques très justes et il se montre versé dans les questions coloniales ; mais il force la note en s'étonnant que Saïgon ne soit pas aussi avancé que Singapour, Hong-Kong ou Calcutta ; nous ne sommes que depuis trente ans à peine en possession de la Cochinchine, et M. Leroy-Beaulieu dit avec raison qu'un demi-siècle n'est que la période d'enfance pour une colonie. Nous voudrions pouvoir recommander ce beau livre comme cadeau d'étrennes ; à bien des égards il conviendrait à la jeunesse, mais nous devons mettre en garde contre certaines tendances dangereuses de l'auteur : tout en rendant justice au dévouement des missionnaires catholiques, il déplore que leur propagande ait parfois créé des difficultés à la diplomatie française ; la doctrine matérialiste de la religion de Bouddha lui paraît admirable et il déclare que la conception chrétienne de la vie future paraît bien puérile comparée au Nirvana. En dépit d'efforts méritoires pour éviter les peintures de mœurs scabreuses, M. Bonnetain laisse échapper quelques allusions égrillardes et quelques-unes de ses gravures sont trop décolletées. Enfin, son style, généralement agréable, gai, imagé, glisse parfois dans les exagérations de l'école décadente et trahit le boulevardier par certaines expressions de mauvais goût. Le luxe de l'édition ne laisse rien à désirer ; les illustrations sont nombreuses et d'une exécution très remarquable ; trois cartes excellentes donnent l'ensemble des régions de l'Extrême-Orient, et les détails de la Cochinchine et du Tonkin.

2. — Lady Brassey est une des plus intrépides voyageuses de notre temps. Accompagnant son mari, membre du parlement anglais et possesseur d'un yacht magnifique, le « Sunbeam, » elle a parcouru presque toutes les mers du globe et s'est plu à publier avec luxe ses impressions de voyage. Un premier volume a paru, il y a quelques

années, sous le titre : *Voyage d'une famille autour du monde*; dans celui que nous examinons l'auteur a réuni ses impressions de deux campagnes dans la Méditerranée en 1874 et 1878 ; il est orné de nombreux dessins d'après nature par un des invités de sir Brassey, l'honorable Bingham. Ces deux navigations, on ne sait pourquoi, sont entreprises dans la plus mauvaise saison, de septembre à décembre, en sorte que le vaillant petit navire passe de coup de vent en tempête et que fatigues et émotions ne manquent pas d'éprouver son équipage. Les stations favorites de la famille Brassey sont le détroit de Gibraltar, la Sicile, Chypre, Rhodes, les îles Ionniennes, Constantinople. C'est dans cette dernière ville que se font les plus longs séjours, ce qui permet à l'auteur de visiter les harems princiers et de recueillir de piquantes révélations sur les idées et les mœurs des grandes dames turques généralement peu connues ; avons-nous besoin de dire que la pruderie britannique écarte soigneusement de ces récits tout détail tant soit peu scabreux. En 1878, une excursion à Andrinople permet à nos voyageurs de voir les armées turque et russe en présence et naturellement leurs sympathies ne sont pas pour l'aigle moscovite ; ce sentiment national se traduit par le récit de divers épisodes où les officiers russes ne sont pas présentés à leur avantage. Lady Brassey est protestante et ne s'en cache pas; elle a soin de consigner dans son journal chaque dimanche la lecture de l'office faite par son mari devant l'équipage assemblé ; mais il faut lui rendre cette justice qu'elle se montre parfaitement respectueuse des autres cultes. Ce charmant volume peut donc, sans inconvénient, être mis entre les mains de la jeunesse, qui n'y trouvera que de bons exemples et l'expression de sentiments élevés.

3. — M. Stéphen Liégeard n'a jamais eu à se plaindre, croyons-nous, du *Polybiblion*. Notre revue ne lui épargnera pas encore des éloges pour son nouveau livre, *la Côte d'azur*. C'était bien l'écrivain convenant au sujet, poète, et aussi artiste que poète. Le choix des gravures en est la preuve; et si toutes n'ont pas le même fini d'exécution, ce n'est pas à l'auteur que nous nous en prendrons. Rien que le titre : deux rameaux d'olivier et d'oranger, desquels s'échappe une hirondelle, indique que nous sommes au pays du soleil. Partis de la rue Saint-Thomas-d'Aquin, chez M. Marmier, à Paris, nous arrivons rapidement à Marseille. Puis, par Toulon, Saint-Raphaël, Fréjus, Cannes, nous allons, après un crochet sur Lérins, traverser l'Esterel. Voilà trois noms éblouissants : Nice, Monaco et Menton : le plaisir, le jeu, le repos. Et franchissant la frontière, la côte d'azur englobe encore de Bordighera à Gênes, vingt belles villas, vingt sites splendides. Pour achever son tableau, l'artiste n'a pas oublié l'ombre : et à la fin du livre, on entend les sinistres grondements du tremblement de terre,

L'œuvre est donc belle. Ajoutons qu'elle est bonne, sauf une plaisanterie un peu lourde (p. 317) sur saint Antoine — et d'ordinaire les plaisanteries sont autrement spirituelles — nous ne voyons rien à reprocher. Dans l'illustration, citons deux pages remarquables; p. 65, la vue de Cannes; p. 105, l'entrée de saint Honorat.

4. — M. Camille Flammarion, l'auteur de *l'Atmosphère*, est un de nos écrivains scientifiques les plus féconds et l'un des vulgarisateurs les plus actifs de toutes les sciences qui tiennent de près ou de loin à l'astronomie. La météorologie, bien distincte, à coup sûr, de l'astronomie par son objet, mais étroitement liée à elle par l'influence qu'exercent sur les observations astronomiques les phénomènes qu'elle étudie, comme par celle qu'exercent sur ceux-ci les phénomènes astronomiques, la météorologie ne pouvait manquer d'exercer ses efforts et d'arriver un jour sous sa plume. Ce n'est pas d'aujourd'hui, au surplus, car le volume que nous avons sous les yeux est une réédition mise au courant des faits et des travaux les plus récents. Ce n'est pas, à proprement parler, un traité de météorologie, en ce sens que l'auteur s'est borné à des indications générales en ce qui concerne les procédés et les instruments d'observation, ainsi que les théories, et a laissé entièrement de côté les formules et les méthodes de calcul que le météorologiste de profession est obligé de connaître et d'appliquer. « Il m'eût été agréable, dit-il, d'éloigner de cet ouvrage, écrit pour tout le monde, les chiffres et les procédés scientifiques qui en constituent la base. Je l'ai fait autant que je l'ai pu; mais je n'ai rien voulu sacrifier à l'exactitude et à la précision des faits observés. » Il eût été impossible, en effet, sans renoncer à tout caractère scientifique et même à toute clarté, de ne pas donner un grand nombre de résultats numériques et de représentations graphiques; mais ce ne sont que des résultats, et nous croyons rendre exactement la physionomie de l'ouvrage en disant qu'il est essentiellement descriptif. M. Flammarion sait rendre ses descriptions intéressantes et animées, en homme qui a beaucoup vu et observé par lui-même et qui se passionne pour son sujet. Parfois même, il se laisse emporter par un souffle de poésie qui n'est pas hors de propos dans la peinture de la nuit ou du réveil printanier de la nature, mais qu'accompagne souvent un peu d'emphase. Hâtons-nous d'ajouter que l'imagination ne nuit pas à la précision scientifique qui est vraiment remarquable. L'auteur déploie une grande abondance d'informations puisées aux sources les plus variées et les plus récentes. En somme, on peut dire qu'ayant à traiter un des sujets les plus attrayants et les plus utiles parmi ceux que nous offre l'étude de la nature, il n'a pas été inférieur à sa tâche et a composé un ouvrage fort intéressant en même temps qu'instructif. Les tendances connues de l'auteur, en matière de religion, nous imposaient

un examen attentif à ce point de vue, et nous devons reconnaître qu'écrivant spécialement pour la jeunesse, il a assez bien observé la réserve nécessaire; sans doute on souffre de le voir, en présence des plus magnifiques spectacles de la nature, prodiguer sa gratitude à l'être de raison que ce mot désigne et oublier le vivant Créateur et Ordonnateur de toutes choses ; sans doute il ne peut se retenir de laisser percer çà et là le panthéisme vague qu'a mis à la mode une certaine école : pour lui, le soleil est divin, l'oiseau est divin, tout est divin, excepté Dieu. Mais il s'est généralement abstenu d'assertions et de théories malsonnantes, et, sauf une dissertation sur les apparitions lumineuses et en particulier sur le *labarum* de Constantin, nous croyons pouvoir dire que si, en beaucoup d'endroits, le lecteur attentif voit transpirer les tendances de l'auteur, il n'y a cependant rien qui puisse être un danger positif pour les jeunes esprits. Au point de vue matériel, l'édition est fort belle, quinze planches en chromotypographie, deux cartes en couleur et trois cent-sept figures insérées dans le texte, dont beaucoup sont de grandes compositions d'une page entière, reposent agréablement l'œil et viennent en aide à l'esprit.

5. — En ouvrant *En déplacement*, *chasses à courre en France et en Angleterre*, par M. Donatien Lévesque, on se sent entraîné dès le débucher et on ne songe guère à la retraite. Il y a tant de souvenirs et si joliment racontés, qu'il y en a au moins un qui vous empoigne tout particulièrement. Le maître d'équipage de la forêt de Paimpont nous initie à ses débuts dans la vénerie. Il nous fait assister à la chasse du chevreuil en France, à celle du renard en Angleterre, au drags de Pau, au laisser-courre le cerf dans le Devon et le Sommerset; enfin il termine par la chasse au tarin et le portrait d'un incurable, deux scènes achevées. Lisez les pages 218-219, un modèle de verve; les pages 54-55, une vraie observation de la chasse. Les gravures d'Arcos sont généralement très réussies, celle de la page 48 est une vraie photographie et un joli tableau. Ce livre sera certainement très apprécié des chasseurs, de ceux de l'ouest surtout.

6. — M. Lucien Biart est bien connu des pères de famille en quête pour leurs enfants d'ouvrages irréprochables au point de vue moral et religieux et capables d'instruire et d'amuser de jeunes lecteurs. Cette fois M. Biart a eu l'ambition d'apprendre à son public un peu de chimie et de lui donner cette instruction sans que l'ennui le décourageât d'une étude assez ardue. La tâche était difficile et M. Biart l'a remplie avec succès, grâce à un vieux et sympathique savant près duquel il place deux orphelins adoptés par lui et dont les petites aventures suffisent pour donner à l'ouvrage un attrait suffisamment romanesque. M. Biart, en mettant dans la bouche du père Maxime les explications que comporte le sujet, n'a pas prétendu faire de ses lecteurs des

chimistes ou des minéralogistes; il a voulu seulement leur donner des notions trop négligées et qui de notre temps sont indispensables à tout le monde; de nombreuses vignettes ornent ce beau et bon volume, sorti des presses de MM. Plon et Nourrit.

7. — Les voyages en ballon commencent à prendre place à côté des explorations terrestres, et il faut bien reconnaître que leur importance scientifique n'est pas moindre. Par contre, la variété des récits laisse quelque peu à désirer, et il faut avoir la longue carrière, les connaissances spéciales et le talent d'écrivain de M. G. Tissandier pour être à même d'éviter la monotonie. Le savant directeur de *la Nature* a été entraîné dans la carrière de la navigation aérienne par le désir d'étudier dans les hautes régions de l'atmosphère les phénomènes météorologiques qui s'y manifestent avec une intensité particulière, et le plus souvent c'est au milieu des nuages qu'on parvient à en surprendre les causes. Il fit ses premières armes à Calais avec M. Henri Giffard; la science aérostatique n'était pas alors bien avancée, et les premières ascensions de M. Tissandier furent assez périlleuses; les descentes surtout étaient souvent un peu brusques. Lorsque survint la guerre franco-allemande et le siège de Paris, notre aéronaute était suffisamment exercé pour faire partie de cette intrépide phalange qui s'offrit au gouvernement de la Défense nationale pour établir des communications entre la capitale et la province; il réussit à sortir après avoir heureusement essuyé le feu des Prussiens, mais il tenta vainement de rentrer dans la ville assiégée en prenant Rouen pour point de départ. L'ascension de beaucoup la plus émouvante fut celle que M. Tissandier effectua en 1875 avec Sivel et Crocé-Spinelli; le *Zénith* dépassa sensiblement, à deux reprises, l'altitude de 8,000 mètres; les deux compagnons de l'auteur y trouvèrent la mort et lui-même perdit connaissance à ces hauteurs vertigineuses; ce drame est raconté d'une manière vraiment saisissante. Tout autre aurait, après une pareille épreuve, renoncé à d'aussi aventureuses expéditions; mais M. G. Tissandier avait la passion de la science. Aidé de son frère, il s'appliqua plus que jamais à rendre ses ascensions fructueuses et instructives; il multiplia les observations météorologiques et s'acharna dès lors à la solution du difficile problème de la direction des ballons; le premier, il eut l'idée d'appliquer à la propulsion un moteur électrique qu'il décrit en détail; enfin, il s'occupa d'une question d'un grand avenir pour la topographie et l'art militaire : la photographie en ballon. Le livre de M. Tissandier est donc des plus instructifs; il est en outre orné de très belles gravures d'après des dessins de son frère; il est facile de s'apercevoir que l'auteur est républicain et libre-penseur, bien qu'il s'abstienne de toute allusion aux questions religieuses et politiques.

8. — Pour la première fois, le nom de Mme Berthe Flammarion se trouve sous notre plume. Si son *Histoire très vraie de trois enfants courageux* est un début, nous l'en félicitons. Ils ont en effet bien du courage, ces pauvres petits qui, d'une aisance large, se trouvent tout à coup, avec leurs bons et honnêtes parents, réduits à la misère et, qui pis est, à la misère dans Paris. Après des tribulations de toutes sortes, tous trois, cependant, arrivent, par des voies différentes, à la fortune : l'aîné devient, tout jeune, un professeur considérable et considéré ; le second se taille une superbe position dans le grand commerce ; quant à leur sœur, elle épouse un officier de mérite que nous retrouvons lieutenant-colonel à la fin du livre. Tout cela est fort intéressant, et, ce qui ne gâte rien, l'ouvrage renferme un très grand nombre de belles gravures dans le texte ou tirées à part, et la reliure est faite pour le charme des yeux. Nous regrettons de n'avoir pu signaler plus tôt l'œuvre de Mme Berthe Flammarion ; car, au double point de vue littéraire et moral, elle a de la valeur et, ce qui achève de conquérir nos suffrages, l'idée chrétienne n'a pas été négligée.

9. — Bien aimable fillette, Gypsy Lovel a le tort d'être d'une étourderie sans seconde. Son éducation est faite à l'américaine et c'est assez naturel puisque ses parents sont citoyens des États-Unis : elle grimpe aux arbres, se démène partout comme un petit lutin et n'est jamais si bien que le nez au vent. Sa chambre présente toujours l'image du chaos ; car Gypsy n'a pas d'ordre, ce qui lui a valu, de la part de sa mère, le surnom peu flatteur de « Mlle Sans-Soin. » Par contre, elle est d'une franchise et d'une bonté de cœur exceptionnelles. M. Jacques Lermont ne nous dit point finalement que Gypsy se soit corrigée ; mais il semble promettre de nous entretenir à nouveau, l'an prochain, de son héroïne, ce qui fera plaisir au jeune âge. En résumé, nous n'aurions que des éloges à donner à l'auteur s'il avait fait une place, si mince fût-elle, à la pensée religieuse. Les dessinateurs, eux, se sont montrés plus chrétiens ; car, à la page 173, au-dessus du lit d'une malade, se trouve le crucifix. Très joli ouvrage, intéressant, moral et qui peut être offert à tous les enfants.

10. — *Les Rois de mer* ne sont autres que les pirates scandinaves qui, sous les débiles successeurs de Charlemagne, ravagèrent les côtes de l'empire franc et se répandirent jusque dans l'intérieur du pays avec l'audace que chacun sait. Ces sauvages ne respectent rien, ni le sexe, ni l'âge, ni le rang. L'Église surtout est l'objet de leurs haines farouches : les prêtres et les moines sont massacrés par ces barbares qui s'imaginent invariablement trouver des trésors dans les cloîtres. Rien ne résiste aux Wikings conduits par leurs iarles : ils désolent tour à tour le littoral de l'Océan et celui de la Méditerranée ; ils tuent, brûlent, volent, s'enivrent. L'auteur respecte sa plume et ne parle

jamais d'orgies honteuses. On ne peut dire que M. Léon Cahun soit un ennemi de Dieu ; il est bien difficile toutefois de préciser ses sentiments à cet égard, bien que, pages 348-349, il mette dans la bouche d'un pirate fameux, transformé en comte franc, Hastein (le Hasting de nos chroniques) un chant religieux, chrétien. Pour bien comprendre cet ouvrage, il faut avoir des connaissances assez étendues sur l'époque carolingienne. Les dessins dont il est orné sont remarquables.

11. — C'est assurément un beau livre d'étrennes que le travail de M. P. Bory sur *les Artères du globe;* mais il exige, pour être lu avec fruit, des connaissances déjà fort avancées dans les sciences naturelles, géologie, botanique, etc. L'auteur y développe, en effet, d'une manière savante et très complète les théories auxquelles donne lieu l'étude de la circulation des eaux douces sur la surface de la terre. Le début est des plus ardus et exige, même des personnes instruites, une attention très soutenue : c'est l'exposé de la théorie des plissements de l'écorce terrestre, telle que l'a établie, avec sa haute autorité, M. de Lapparent, l'éminent géologue français. M. P. Bory traite ensuite la genèse et l'origine des fleuves, la marche des eaux, leur action physique, chimique et mécanique, les colmatages, les érosions, les débordements; il décrit les fleuves disparus ou souterrains, les phénomènes auxquels les cours d'eau sont sujets, leur influence sur la climatologie, sur les productions du sol, sur la formation des familles ethnographiques, sur les migrations humaines; puis, il étudie la vie des eaux, faune et flore, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, et enfin les diverses formes de l'industrie fluviale, navigation, flottage, pisciculture, hydraulique, irrigation, canaux, eaux d'alimentation. On voit quelle est l'ampleur du sujet; il faut reconnaître que M. P. Bory a été à la hauteur de cette tâche; le fond et la forme, l'érudition et le style, sont très remarquables; à peine pourrait-on relever une ou deux erreurs de détail, comme l'assertion que le Donnaï ou Rivière de Saïgon est une branche du Mékong. Il est à remarquer que M. P. Bory admet la théologie transformiste et la formation des monères et des « protoplasma », mais il se garde bien d'en tirer des conclusions matérialistes et a soin d'affirmer, au contraire, que les transformations de la matière sont l'œuvre de la main toute-puissante du Créateur; ce n'est pas, du reste, le seul passage où il subordonne les phénomènes naturels à l'intervention de la Providence divine. Ce livre peut donc être donné en toute confiance aux jeunes gens instruits et curieux d'approfondir l'étude des transformations du globe terrestre.

12. — La question irlandaise est toute d'actualité et ne paraît pas devoir être résolue promptement ni facilement; elle nous intéresse vivement à deux points de vue : en premier lieu, elle s'identifie avec

la guerre entre le catholicisme et le protestantisme; en second lieu, l'Angleterre est l'ennemie naturelle de la France et son antagonisme avec l'Irlande est une cause indéniable de faiblesse pour elle. Nous devons donc suivre avec le plus vif intérêt les péripéties d'une lutte qui dure depuis bien des siècles. M. Ganneron a pensé avec raison que, pour juger sainement de la situation actuelle des deux partis en présence, il importe de remonter aux sources mêmes du conflit; c'est évidemment ce qui l'a conduit à écrire une histoire complète de l'Irlande. Nous ne pouvons le suivre dans cet exposé. Lorsque le gouvernement anglais se voyait menacé de complications extérieures, il s'empressait de se relâcher de sa sévérité, afin de s'assurer le concours des Irlandais; mais, dès que le danger était conjuré, les persécutions recommençaient avec une mauvaise foi et une cruauté inouïes. Toutes les mesures prises par le parlement britannique tendaient à déposséder les Irlandais et à les expatrier, sous peine de mourir de faim. L'auteur trace avec une grande énergie le tableau de ces horreurs, qui amenaient de la part des habitants exaspérés des représailles souvent excessives, mais que la misère et la persécution justifiaient pleinement. Il met en relief les types de patriotes qui personnifièrent la résistance : les O' Connell, les O' Brien, les Parnell même; car il présente ce dernier personnage, si discuté chez nous, comme s'étant toujours tenu à l'écart des excès qui ont déshonoré la lutte en ces dernières années. Il ne faut pas confondre les partisans de la *land league*, poursuivant un but patriotique, avec les « Invincibles, » qui profitent d'une situation troublée pour donner libre carrière à leurs instincts sanguinaires. Il est difficile de mieux exposer que ne l'a fait M. Ganneron cette situation compliquée; assurément, il s'efforce de demeurer impartial, mais ses convictions religieuses et le sentiment chevaleresque propre à tous les Français l'entraîne du côté des Irlandais. Nous ne saurions l'en blâmer. Cet excellent ouvrage, bien conçu et bien écrit, n'a qu'un défaut : il dépasse le niveau des livres d'étrennes; pour le goûter convenablement, il faut posséder préalablement l'histoire d'Angleterre et avoir quelques notions d'économie politique.

13. — Le *Magasin d'éducation et de récréation* vient de paraître en volumes qui représentent les tomes XLV et XLVI de la collection. C'est le roman, toujours honnête, moral et intéressant, qui domine dans ce recueil auquel nous n'avons à reprocher que la façon un peu sobre dont il parle de Dieu. On trouve dans l'année 1887 du *Magasin* le récent ouvrage de M. Jules Verne : *Nord contre Sud*, épisode de la guerre de Sécession, lequel sort du genre habituel de l'auteur et pourra, sans inconvénient, être lu par tout le monde. Il en est de même des *Jeunes filles de Quinebasset*, récit charmant, par M. J. Lermont, et de *Pas-Pressé*, de M. Pierre Perrault, etc. Les sciences physiques et na-

turelles ne sont point oubliées ; quant à la morale, c'est surtout celle ressortant des fables de la Fontaine qui est donnée en exemples. C'est bien, assurément ; mais quelque chose de plus chrétien, en ce genre, nous plairait mieux encore. L'illustration est au-dessus de toute critique.

14. — Quand on prend un livre d'Alphonse Daudet, qu'on soit ou non de son avis, en politique ou en littérature, on le lit et on le lit jusqu'au bout. C'est ce qui se passe pour *Trente ans de Paris*. Ces feuillets d'une autobiographie, épars dans vingt feuilles, à tous les bouts du monde, ont été réunis en volume. Il nous fait assister à son arrivée, endosser son premier habit, écouter son tambourinaire. Il nous écrit l'histoire de ses livres : *le Petit Chose, Tartarin de Tarascon, Lettres de mon moulin, Jack, Fromont jeune et Risler aîné*. Lisez les pages consacrées à ses « amis » : Villemessant, Henri Rochefort, Henry Monnier, Desroches, Pillaut, Tourguenef. Nous disons ses « amis. » Hélas ! le « galéjaïre » (p. 149), a tracé, pour finir, ces quelques mots : « Mon Dieu, que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : EIRONEIA ! » C'est le bouquet spirituel du livre : au contact de Paris, le rire du méridional s'est empreint d'amertume ; il est devenu sarcastique. L'illustration, charmante, est répandue, çà et là, par les pages. Elle les illumine et les fait comprendre. Mais pourquoi sur la couverture avoir mis Notre-Dame ? Il n'y a pas un mot d'elle dans le livre. Eirôneia !

15. — En travailleur infatigable, M. Dick de Lonlay nous donne aujourd'hui le deuxième volume d'un ouvrage sur la guerre de 1870 dont le *Polybiblion* regrette de n'avoir pas reçu la première partie. *Français et Allemands* est écrit avec la verve, l'entrain, l'esprit de vérité que nous avons signalé dans *Nos gloires militaires*. Ce nouveau volume raconte ces premières journées de l'armée du Rhin, après lesquelles, malgré les revers de Wissembourg et de Woerth, on pouvait espérer que l'invasion serait épargnée à notre pays. On aurait tort de rechercher dans le livre de M. de Lonlay des règles stratégiques ou des enseignements tactiques ; ce n'est point par son côté technique que l'auteur étudie cette guerre funeste ; il la présente et la raconte en y mettant en relief les petits côtés de la lutte plutôt que les grands, en plaçant en lumière les nombreux traits d'héroïsme dont elle fut l'occasion, en relevant les noms de ces héros obscurs qui moururent vaillamment, sans se douter que leur courage dût jamais être signalé à l'admiration de leurs concitoyens. Pour arriver à cette variété de faits, de détails, d'anecdotes, M. de Lonlay a dû lire tout ce qui a été écrit, ou à peu près, sur la guerre franco-allemande. Prenant chaque corps d'armée, chaque division, chaque régiment, parfois une compagnie, un escadron, l'un après l'autre, l'auteur les suit pas à pas, en marche, au bivouac, au cantonnement, sur le champ

de bataille, mêlant au récit des combats les épisodes de la vie militaire en campagne, ne dédaignant pas de descendre au menu des choses et trouvant dans cette variété un élément puissant d'intérêt. Il était difficile, dans une histoire patriotique de la guerre de 1870, de garder toujours une impartialité rigoureuse, et l'ouvrage eût pu souffrir par là d'un défaut qui, tout excusable qu'il fût demeuré, n'en eût pas moins été regrettable. M. Dick de Lonlay a su éviter cet écueil, et les Allemands, qui n'ont pas craint dans leur *Histoire rédigée par la section historique du grand état-major de Berlin*, de donner à la vérité les entorses si caractérisées que l'on connaît, pourraient prendre là un exemple de cette droiture historique dont ils se doutent si peu. Comme tous les livres du même auteur, *Français et Allemands* est illustré de fins croquis qui ajoutent un nouvel intérêt à la trame déjà fort attachante du récit. Les dessins, pris d'après nature, ont le brio et l'allure entraînante du texte : c'est là, pour le nouvel ouvrage, un élément très sérieux de succès. Encore que le travail de M. de Lonlay contienne quelques erreurs de dates et de noms, il n'en est pas moins instructif à lire et précieux à consulter : on ne saurait en dire autant de beaucoup d'ouvrages plus corrects et plus prétentieux.

16.—Méhémet, le bien-aimé *Neveu de Sadi*—de Sadi le poète persan, que tout le monde, en France, connaît de nom depuis quelques semaines — est, en songe, le héros d'aventures extraordinaires, la dernière des plus horribles, dont, à son réveil, il est fort heureux de reconnaître le néant. La morale à en tirer, c'est qu'au lieu de se jeter à corps perdu dans la bataille de la vie, alors que cela n'est ni nécessaire ni utile, il est préférable de rester auprès de ceux qui nous aiment et desquels on est la consolation. *Les Aventures de Mahmoud,* qui suivent, offrent un contraste complet avec *le Neveu de Sadi:* c'est l'histoire d'un jeune homme rebelle à toute autre étude que celle de la médecine et qui, après de grands déboires, arrive à la célébrité par la science. L'ensemble plaira : le premier conte est émouvant et terrible; le second repose doucement du cauchemar précédent.

17. — Vous ignoriez sans doute, — nous aussi, — que l'illustre, le populaire Tom-Pouce avait une sœur. Eh bien! grâce à M. Paul Ercial, nous voilà renseignés. Dans un volume illustré avec goût, l'auteur narre l'histoire très attachante de la minuscule personne qui, protégée par une bonne fée, sa marraine, se trouve un beau jour subitement métamorphosée en une créature aussi parfaite de corps qu'elle l'est déjà d'âme et d'esprit. Puis, après nombre d'aventures, au récit desquelles nos enfants se délecteront, *Tominette,* dont la sagesse est extrême, trouve plus profitable pour elle-même et surtout pour les siens, de renoncer à un établissement magnifique et de redevenir, avec l'aide de la fée, ce qu'elle était au point de départ : la sœur quasi microsco-

pique du miscroscopique Tom-Pouce en la compagnie duquel, nous assure M. Ercial, elle coula depuis lors des jours aussi longs que parfaitement heureux. VISENOT.

---

## ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Terre*, par ÉMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1887, in-12 de 520 p., 3 fr. 50. — 2. *La Première Maîtresse*, par CATULLE MENDÈS. Paris, Charpentier, 1887, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Adorée*, par RENÉ MAIZEROY. Paris, Victor Havard, 1887, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 4. *Mensonges*, par PAUL BOURGET. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 5. *Pascal Géfosse*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-18 de 302 p., 3 fr.— 6. *Le Bonnet rouge*, par JULES CASE, Paris, Victor Havard, 1887, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Désespéré*, par LÉON BLOY. Paris, A. Soirat, 1887, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 8. *Héra*, par ERIC BESNARD. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 9. *Bon-Repos*, par PHILIPPE CHAPERON. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 10. *Évangile d'amour*, par HENRI PAGAT. Paris, A. Edinger, 1887, in-18 de 374 p., 2 fr.— 11. *Prudence Raynaud*, par FERNAND BESSIER. Paris, A. Savine, 1887, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 12. *Karita*, par CHARLES DIGUET. Nouvelle édition. Paris, Paul Perrin, 1887, in-12 de 340 p., 3 fr. — 13. *Le Testament de Berthe*, par ARTHUR TAILHAND. Paris, Paul Perrin, 1887, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Dévouées*, par BENJAMIN GUINAUDEAU. Paris, Paul Perrin, 1887, in-12 de 288 p., 3 fr. — 15. *Les Récits du Commissaire*, par JEAN GRANGE. Paris, Letouzey et Ané, 1887, in-12 de 348 p., 3 fr. — 16. *William Wallace*, roman historique, traduit de l'anglais par Mme L. ROUSSEAU. Paris, Victor Palmé, 1887, in-12 de 402 p., 3 fr. — 17. *Petit Capet*, par OSCAR DE POLI. Paris, Henri Gautier, 1887, in-18 de 328 p., 3 fr. — 18. *Le Fiancé d'Yvonne*, par MARY SUMMER. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 de 328 p., 3 fr 50. — 19, 20, 21, 22 et 23. Œuvres de M. F. MARION CRAWFORD : *Une paroisse isolée, Le Docteur Claudius, Un chanteur romain, La Marchesa Carantoni, M. Isaacs*. Paris, Dentu, 1887, 5 volumes in-18 de 466, 448, 431, 446 et 366 p.; chaque vol. 3 fr. 50. — 24. *Sur la piste*, par lady MAGENDIE. Traduit de l'anglais par B.-H. GAUSSERON. Paris, Quantin, 1887, in-12 de 242 p. avec dessins, 3 fr. — 25. *Ramona*, par HÉLÈNE JAKSON. Traduit de l'anglais par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 264 p., 1 fr. 25. — 26. *L'Épousera-t-il?* par Mrs ALEXANDER. Traduit de l'anglais par FRÉDÉRIC BERNARD. Paris, Hachette, 1887, 2 vol. in-18 de 386 et 374 p.; les 2 vol. 2 fr. 50. — 27. *Scènes de la vie de château*, par OUIDA. Traduit de l'anglais par HEPHELL. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 256 p., 3 fr. — 28. *Vieilles Nouvelles*, par le comte DE PUYMAIGRE. Paris, A. Savine, 1887, in-12 de 328 p., 3 fr.

1. — *La Terre* a paru le 15 novembre 1887. Retenez cette date : elle marque un revirement tout à fait inattendu dans les habitudes d'une critique désemparée qui jusqu'ici ne s'était guère piquée de tenir compte, dans ses jugements, des lois morales, du respect du public et du bon goût. Le dernier roman de M. Émile Zola a opéré cette métamorphose. A l'apparition de *la Terre*, la critique dont je parle, de frivole est devenue sérieuse, de libertine vertueuse, de sceptique presque croyante. Il n'y a eu, dans les journaux et revues à la mode, que protestations indignées, fulgurants anathèmes, verdicts inexorables, clameurs unanimes d'horreur et, Dieu me pardonne!... de pudeur. « Fi l'abominable livre! » — « Ça pue du commencement à la fin. » — « Ce n'est qu'un tissu de dégoûtantes scatologies, jointes aux obscé-

nités les plus révoltantes. » — « Cette œuvre dépasse tout ce que M. Zola a écrit, depuis vingt ans, en recherches libidineuses, en immondes grossièretés. » — « Il n'y a pas une page de *la Terre* où ne s'étalent des souillures et des turpitudes. — « Le véritable nom de ce roman n'est pas *la Terre,* mais *la Tinette.* » — « On dirait d'une immense vautrée dans les derniers bas-fonds de l'ignoble. » — « On est à se demander si cette obsession de la chose salaude et basse, cette hantise du malpropre n'est pas chez l'écrivain naturaliste un commencement de folie maniaque, un éréthisme stercoraire, une hystérie cérébrale. » — « Jadis, ce vomissement, cette déjection eussent relevé de la police correctionnelle : ils ne relèvent plus que du mépris public. » Arrêtons la kyrielle anathématisante : elle suffit pour montrer quel accueil ont fait à *la Terre* ceux qui jugent des choses de l'esprit dans les feuilles parisiennes les plus répandues. Notez que je partage absolument leurs indignations. On me permettra seulement d'en tenir la sincérité pour un peu douteuse. Et, de même que, au bas de la fameuse protestation des Cinq Disciples contre le Maître, le public a été tout abasourdi de voir la signature de l'auteur de *Charlot s'amuse ;* de même je ne puis m'empêcher de sourire, en songeant que tous ces critiques austères qui se voilent aujourd'hui la face devant les bestialités de *la Terre* trouvaient naguère *l'Assommoir* de point en point sublime, faisaient à peine une ou deux réserves sur *Nana,* n'apercevaient aucune des « saletés » de *Pot-Bouille,* et s'extasiaient devant les tableaux cyniques de *Germinal.* Leur conversion in extremis me paraît donc passablement sujette à caution. Ici, du moins, au *Polybiblion,* nous n'avons pas attendu la publication de *la Terre* pour dénoncer au lecteur les obscénités voulues et les monomanies ordurières de M. Zola. Depuis *la Conquête de Plassans*, depuis *Thérèse Raquin,* nous avons suivi le romancier en faisant chaque fois remarquer qu'il descendait un cran plus bas dans la fosse ignominieuse, à ce point que ses premières productions, comparées aux dernières, nous semblent presque des idylles. Maintenant, c'est fini. Le fond de l'égout est atteint. M. Zola ne saurait aller plus loin. Il en avait jusque-là, comme dit la chanson : il en a désormais par-dessus la tête ; on ne le voit plus. D'où provient cette chute, peut-être irrémédiable? De la conception absolument fausse que M. Zola s'est faite du Réalisme. Au lieu d'étudier le Réel pour en extraire l'Idéal, comme autrefois Moïse frappa le rocher du désert pour en tirer une source vive, l'auteur de *la Terre* n'a vu dans le Réalisme que l'exhibition de l'ignoble, du sale, du bestial et du laid. Or, faire vrai n'implique pas qu'il faille faire immonde. Le Réalisme, entendu dans le sens de la vérité dans l'Art, peut aboutir à d'autres résultats. Il y a aujourd'hui en Espagne une brillante école réaliste et cette école sait produire des œuvres qui ne dégoûtent

personne, et le chef de cette école est une catholique ardente, Mme Pardo-Bazan.

Je reviens à *la Terre.* Il faut rendre justice à l'éditeur, M. Georges Charpentier, qu'il ne vole pas l'acheteur et lui en donne pour beaucoup plus que son argent. *La Terre* forme un volume de 520 pages compactes, renfermant la matière d'au moins trois romans imprimés dans les conditions ordinaires. Soixante personnages se meuvent dans cette œuvre touffue et surabondante. Aussi n'essaierai-je pas de l'analyser en détails. Une vue d'ensemble est seule possible. Voici : Malgré les exemples d'ingratitude dont il est le témoin, le vieux Fouan, paysan beauceron de modeste aisance, s'obstine à abandonner de son vivant ses quelques terres à ses trois enfants : Fanny (épouse Delhomme), Buteau et Jésus-Christ. Ce dernier, l'aîné des trois, n'est jamais désigné autrement que par ce sobriquet sacrilège et blasphématoire. Nous y reviendrons. Fouan et ses enfants se rendent chez le notaire Baillehache, et, malgré les avertissements du tabellion, le partage a lieu. Dans l'acte, il est parfaitement stipulé que le vieux Fouan sera nourri et entretenu par ses héritiers jusqu'à sa mort. Mais la stipulation est un simple papier dont personne n'a cure, et alors commence la vie misérable du paysan Fouan, nouvelle victime de nos lois sur le partage et les successions. Sous ce rapport, *la Terre* contiendrait un très utile enseignement s'il n'était pas noyé dans.... le reste. Quoi qu'il en soit, Fouan va d'abord vivre chez Delhomme, son gendre. On l'accueille en apparence convenablement ; au fond, on le considère comme une bouche inutile, on lui reproche ce qu'il mange, on l'humilie à chaque instant. Le vieillard n'y tient plus : il quitte les Delhomme et vient habiter la « turne » de son fils aîné. Celui-ci l'associe à sa vie crapuleuse, lui carotte ses petites épargnes et cherche à lui dérober un titre de rente de trente francs dont le pauvre diable a caché à ses enfants la possession. Du coup, Fouan court chez Buteau. C'est de mal en pis. Buteau et sa femme volent au vieux son titre et le mettent à la porte. Chassé de partout, repoussé par sa sœur la Grande, un type d'Harpagon femelle des plus extraordinaires, mourant de faim, trempé de pluie, souillé de boue, il couche dans les étables, sur des tas de fumier. Enfin, n'y tenant plus, il revient mourir chez les Buteau qui l'achèvent, en l'étouffant avec un traversin. A côté de cette triste histoire, s'en déroulent deux autres plus tristes encore. L'une a trait à un riche propriétaire, M. Hourdequin, qui, veuf de sa femme, vit maritalement avec sa servante, gredine fieffée, et meurt d'apoplectiques débauches tandis qu'un valet jaloux met le feu à sa ferme. L'autre est plus compliquée : Jean Macquart, ancien soldat, de la famille des Rougon-Macquart, est domestique chez Hourdequin. Il fait la cour à une belle-sœur de Buteau, nommée Françoise, sur laquelle celui-ci a

des projets intéressés et incestueux. Le mariage de Jean et de Françoise s'effectue ; mais en même temps éclate entre Buteau et Macquart une de ces haines de cannibales qui se terminent par des coups de couteau. Françoise est assassinée par son beau-frère, et, sans le dénoncer, Jean quitte le pays pour reprendre du service. L'infâme Buteau jouit en paix du fruit de ses forfaits. Il y a aussi le ménage Charles qui s'est enrichi en tenant à Chartres une maison de prostitution. Il y a le maître d'école Lequeux, l'envie personnifiée ; il y a le garde-champêtre Bécu, qui ne se dégrise jamais ; il y a l'adjoint Maqueron, le cabaretier Lengaigne, le curé Godard, très charitable, mais qui grogne sans cesse et dit ses messes dans l'emportement ; il y a la Trouille, Nénesse, Delphin et vingt autres morveux ou morveuses, corrompus jusqu'à la moelle des os. Il y a la Grande, qui doit avoir une pièce de cent sous à la place du cœur. Il y a Hilarion et Palmyre, l'inceste dans le gâtisme. Que n'y a-t-il pas encore ? Mais, dans tout ce monde abject, cherchez bien, vous n'y trouverez pas (sauf, par certains côtés, l'abbé Godard), un seul être vraiment sympathique. On sent que l'auteur de *la Terre* haît le paysan. Il en fait une caricature odieuse ; il ne voit en lui qu'une brute en proie au double instinct de la rapacité et de la luxure. Tartufes, débauchés, féroces, ivrognes, puants, tels sont les Beaucerons de M. Zola. Dans cette mâle et forte vie du rude travail, au grand air libre, fortifiant et sain, il n'a découvert que corruption abjecte, cupidité scélérate, bassesse et lâcheté. Ce n'est pas tout : voulant accumuler en un de ses personnages toutes les malpropretés qui traînent dans les recueils scatologiques, toutes les goujateries que son imagination a pu inventer, il ne l'appelle, cette fois, ni Mes-Bottes, ni Lantier, ni Bordenave, ni Trublot. Il ose lui donner le nom divin, le nom sacré, le nom rédempteur. Sur ce point, M. Zola est sans excuse, à moins, comme d'aucuns le croient, qu'il n'ait pas eu conscience de son audacieuse impiété. En résumé, les paysans de *la Terre* auraient dû être des paysans de la Beauce. Ce ne sont que des paysans de Zola, c'est-à-dire des êtres absolument faux. Lui, le grand documentaire, a compulsé la *Gazette des Tribunaux*. Il a étiqueté tous les vices, tous les crimes condamnés par les cours d'assises. Il en a fait un dossier qu'il a mis sur le compte de Buteau, de la Trouille, de Hourdequin, d'Hilarion, de Lise, de Palmyre, de la Cognette, de l'aîné Fouan. Puis il s'est écrié : « Voilà le paysan ! » Certes, les mœurs rurales, depuis quelque temps, ont singulièrement baissé. Mais, Dieu merci ! les exceptions, si nombreuses qu'elles soient, ne sont point encore devenues la règle, et je voudrais bien savoir en quel endroit, même dans cette Beauce si dépravée d'après M. Zola, pullulent les petits-fils qui violent leur grand-mère, les frères et les sœurs qui vivent dans la promiscuité des bêtes, les érotomanes et les proxénètes,

les valets pour qui moisson, fenaison, vendanges ne sont que des occasions de se livrer à tous les débordements. Non, tout cela n'appartient pas à la réalité. Les travaux harassants auxquels le paysan se livre ne sauraient s'accommoder des vices qu'on lui prête. D'où il suit que les goujats luxurieux de M. Zola sont, à notre avis, aussi imaginaires que les bergers enrubannés de Florian.

Tout n'est pourtant pas mauvais dans *la Terre*, et certains épisodes renferment parfois une leçon. Ainsi, la scène de la veillée, dans laquelle les habitants de Roques écoutent avidement les déclamations socialistes d'un vagabond parisien, nommé Canon. Dégagée de ses gros mots, cette scène a du vrai. Le jour où le paysan ne croira plus à rien, il prêtera facilement l'oreille aux insanités des apôtres de la liquidation sociale. Ce qui est encore vrai, ce sont les doléances de maître Hourdequin à son député Chédeville sur les souffrances de l'agriculture ruinée par le libre-échange. Ce qui est non moins observé, ce sont les basses jalousies de clocher, le petit enviant le gros, l'adjoint essayant de démolir le maire. Quant à l'odyssée du vieux Fouan, sorte de roi Lear des champs, elle est navrante et je ne sais rien de plus terrible contre notre païen code civil que les derniers jours de ce forçat du sillon, succombant sous le double écrasement de l'avarice et de l'ingratitude des siens. M. Zola, dont le talent n'est plus discutable, bien que, sous ce rapport, *la Terre* s'offre comme son plus faible ouvrage, a peint d'une façon vraiment épique les misères et la mort du vieillard abandonné. Avec la même vigueur de pinceau, il nous donne en pied le portrait de la Grande, personnification superbe de la vieillesse thésauriseuse, froide, sobre, dure et sans cœur. Louons aussi quelques pages où passe le sentiment profond de la campagne : telles les grandes semailles d'automne, chapitre par où le roman s'ouvre et qui rappelle « le faire large et puissant » de François Millet ; telle encore, la description d'un orage et de ses irréparables désolations ; telle enfin, la peinture d'une pluie tiède, lente, sans fin, pénétrant jusqu'aux entrailles la Beauce pouilleuse et sèche et faisant pousser les blés verts. Ces pages, trop rares, sont du bon Zola. Et puis?...

2 et 3. — Et puis, quoique plus obscène et plus crû, je trouve M. Zola moins immoral que MM. René Maizeroy et Catulle Mendès. Ceux qui connaissent la valeur des mots comprendront la portée de ce jugement en apparence contradictoire. Il existe, en effet, une école sournoise dont ces deux écrivains sont les chefs et qui prend toutes sortes de précautions littéraires, des raffinements de style étranges et câlins, des tournures quasi scientifiques, pour étaler, quoi ? Tout ce que les dépravations de l'esprit et de la chair peuvent imaginer de plus sadique et de plus pervers. *La Première Maîtresse*, de M. Catulle Mendès, *l'Adorée* et *les Deux Amies* de M. Maizeroy sont les spécimens

les plus tristes de ce naturalisme troublant, félin, névrosiaque et morbide, qui ne décrit de l'amour que les assouvissements, quand ce ne sont pas les monstrueuses aberrations. *Les Deux Amies*, par exemple, qu'est-ce autre chose que le manuel, parfumé à la poudre de riz, d'un vice contre nature qui ne saurait être nommé ici, mais dont on peut lire la définition dans les traités de physiologie et de médecine légale. Et dans *l'Adorée*, qui a la prétention de nous montrer les dangers et les souffrances de la jalousie conjugale, que trouve-t-on ? Une étude hardie, vraie, fouillée, des douleurs, des amertumes, des déceptions qu'engendre ce sentiment farouche ? Non : l'auteur ne nous donne que des scènes d'alcôve et ne se plaît à analyser que des prurits d'érotisme. « Au lieu d'un Othello, nous n'avons qu'un Sganarelle écœurant et lascif. » Quant à *la Première Maîtresse*, « Dieu en préserve vos fils ! » comme dit le Thomas Vireloque, de Gavarni. Il s'agit d'une abominable goule à qui le jour on donnerait le prix de modestie, la couronne de rosière, le laurier de la vertu, et qui, la nuit, se transforme en une avide Messaline, en une féroce Marguerite de Bourgogne, tuant tous les jeunes gens qu'elle attire. En ce moment, sa proie est un collégien qui s'émancipe pour la première fois. Elle ne tue pas précisément Evelin Gerbier, mais à quel point elle le dégrade, elle l'avilit, vous le devinez sans peine. Ce qu'il y a d'inconcevable, c'est que, dans une préface aux allures bibliques, M. Mendès fait des réserves morales ; c'est qu'une moitié de son livre est employée à protester contre les infamies qu'il étale avec une délectation systématique dans l'autre moitié. Il a lui-même d'ailleurs si bien compris l'horrible répugnance que provoqueraient les innommables amours d'Honorine d'Arlemont et d'Évelin Gerbier, qu'il fait un jour fuir celui-ci, en compagnie d'une troupe de joyeux comédiens, un peu cousins de ceux du *Roman comique*, de Scarron, et du *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. Dans l'intervalle, se développe une gracieuse idylle qui aurait dû sauver Évelin. Mais la goule l'attire encore, et il retourne à son vomissement. Il y retourne même vingt ans après, marié, père de famille, et alors que l'exécrable femme, condamnée pour avoir assassiné sa sœur, revient de prison. Brûlons du sucre sur tout ce fumier, et n'en parlons plus.

4. — Je n'hésite pas non plus à ranger M. Paul Bourget parmi les romanciers pervers. Entendons-nous ! Sa perversité, malgré certaines complaisances descriptives, malgré des avances faites aux curiosités malsaines, ne s'attarde pas, comme celle de MM. Maizeroy et Mendès, dans l'exposé savant et compliqué des lubricités. Elle consiste plutôt dans le scepticisme désolant et l'énervante sensualité qui se dégagent de presque tous les romans de l'écrivain, depuis *Cruelle Énigme* et *Crime d'amour* jusqu'au dernier qui vient de paraître et qui a pour

titre : *Mensonges*. L'auteur a voulu peindre les mensonges de l'amour, en prouvant qu'aucun amour n'était vrai. Et, pour sa démonstration, il fait parallèlement défiler une fille de rue et une femme du monde. La fille de rue tient sous sa griffe un écrivain, Claude Larcher, qui, pour elle et par elle, tombe presque aussi bas que Jean Maintieux, dans le *Calvaire*, de M. Octave Mirbeau, et que Gaussin d'Armandy, dans la *Sapho*, d'Alphonse Daudet. La femme du monde se laisse aimer par René Vincy, le poète de *Sigisbée*, le fiancé de Rosalie Offarel. Et cette femme du monde est mariée, et pour boucler son budget annuel, elle est la maîtresse vénale du baron Desforges, un viveur de cinquante ans, qui ne sacrifie jamais l'hygiène au plaisir, et dont M. Paul Bourget, dans le but évident de flatter une certaine clientèle, ne manque pas de faire un député conservateur, ministrable au Seize-Mai. Colette Rigaud, la fille de rue, se moque de Claude Larcher, et Mme de Moraines, la femme mariée, aux deux amants, est encore plus infâme et plus perfide. Or, n'en déplaise à M. Paul Bourget, ces amours-là sont menteurs parce qu'ils rentrent dans la catégorie de ceux à qui s'applique la brutale définition de Chamfort. Il en est d'autres, sincères et vrais, honnêtes et purs, et René Vincy aurait pu s'en convaincre s'il n'avait pas abandonné la bonne et brave Rosalie Offarel. Le drame, dans *Mensonges* n'existe pas, le dénouement non plus. Cela se conçoit : l'âme est absente de ce roman. Tout se borne à la dissection, poussée jusqu'à l'impalpable, de l'instinct et de la sensation. Mme de Moraines, plus correcte et plus calculatrice que Mme Bovary, trompe simultanément son mari et avec le naïf René et avec le riche Desforges. L'un satisfait ses sens, l'autre paie les notes de sa couturière. Et cette Moraines, et ce Desforges n'éprouvent pas le moindre remords. M. Paul Bourget trouve très naturelles ces lâches capitulations, ce ménage à quatre, ce matérialisme pratique, cette dépravation tranquille, ce cynisme galant. Voilà le danger du livre, et il est d'autant plus grand qu'il se cache sous les voiles blandicieux d'un style enchanteur. Quelque part surgit bien un moraliste, l'oncle de René Vincy, l'abbé Taconet, qui essaie de catéchiser son neveu. Bah ! ce n'est qu'un artifice de conteur. L'abbé Taconet sermonne aussi Claude Larcher et lui démontre que, « dans cette redoutable région des sens, on rencontre fatalement, sous prétexte d'aimer, l' « infinie tristesse du péché. » Mais ce sermonneur ne convertit personne, et de tout l'ouvrage sort un pessimisme noir, un nihilisme désastreux. Et ce pessimisme étouffe tous les cris de la conscience, pour ne laisser subsister que les persistances du désir dans les inéluctables lassitudes du plaisir. M. Paul Bourget est le romancier du désespoir.

5 et 6. — *Tous quatre*, de M. Paul Margueritte, n'était certes pas une de ces œuvres que l'Académie française se plaît à couronner comme

utiles aux mœurs. Mais il y avait dans ce roman de jeunesse une exubérance de talent qui arrêtait l'attention sur certaines pages. *Pascal Géfosse,* du même auteur, ne mérite pas davantage les distinctions académiques. Maïs il n'y a presque plus de talent. Le talent a fait place à je ne sais quelle sécheresse à la Stendhal. En dehors de quelques amplifications bien senties sur la vénalité de la littérature contemporaine, l'action se traîne dans des papotages puérils entre bourgeois prétentieux et bourgeoises ridicules. Et cette action se réduit aux péripéties d'un morose et banal adultère. La victime est la femme d'un député ; le séducteur est le Géfosse déjà nommé, belle intelligence, écrivain, poète, artiste, effroyablement orgueilleux, profondément égoïste, exclusivement sensuel, déplorablement capricieux, sceptique, vicieux, froid et sec, bref un monstre dans l'ordre moral. Œuvre pessimiste, de la famille de *Cruelle énigme,* de *Mensonges* et de *Crime d'amour.* — *Bonnet rouge*, de M. Jules Case, lui est, à mon avis, bien supérieur. Non que ce livre-ci soit louable en tout. On y voit trop le politicien, le réaliste sans brutalité, mais sans scrupule aussi, et le libre-penseur. Du moins, il y circule de la vérité et de la vie. C'est un roman d'histoire contemporaine, dans lequel, sous le pseudonyme de Raoul Barrau, le citoyen Gambetta est peint tel qu'il fut. M. Case ne le flatte pas, ne le dénature pas ; il se contente de le montrer, au moral surtout, de pied en cap. La Napoli (Mme Adam) est plus vaguement dessinée. A signaler pareillement dans *Bonnet rouge* le portrait d'un avocat gouailleur, blasé, comédien, et qui, malgré son nom de Dieulafoy, ressemble de point en point à feu Me Lachaud. Le titre seul du roman ne correspond pas au sujet. Un ouvrier révolutionnaire y fait une courte apparition, et il s'éclipse de même. — Et l'on cherche en vain où est le « bonnet rouge ? » Ce ne peut être le docteur Dathan. Il a joué de la carabine pour la république en 1848. Mais ce n'est ni un être hirsute ni un faubourien. Ce ne saurait être non plus le fils de celui-ci, Olivier, héros du livre et jeune avocat. Il a, malgré sa démocratie, des habitudes d'élégance très aristocratique. Ne chicanons pas M. Case là-dessus. Au fond, qu'a-t-il voulu prouver ? Ceci, qu'une partie de la génération entrée dans la vie active en 1870 a reçu le « contre-coup de cette funeste époque, » en a sucé les « désespérances » et les « tristesses, » ne s'est jamais remise de cet « ébranlement, » et, « trop faible pour lutter héroïquement contre la misère, » s'est laissé aller peu à peu aux « honteuses compromissions de la politique, » et finalement n'a conquis la fortune et la réputation qu'au détriment de la conscience. Olivier, en effet, a été élevé par son père dans cette austérité de principes qui caractérisait nombre de républicains d'autrefois. Il voudrait bien suivre la tradition paternelle. Mais il est ambitieux, il a des appétits, il a la convoitise du pouvoir. Or, à quoi le mènerait l'op-

position continuée du vieux Dathan? A végéter parmi les robins du palais, comme son père végète parmi les obscurs médecins de campagne. Non, non! il faut à Olivier les luttes du forum, les fièvres du journalisme, la gloire de l'écrivain, la célébrité du tribun. Il commence par s'enfermer dans une mansarde et à travailler à une œuvre mi-politique, mi-historique, dont la Révolution est l'objet. Aucun éditeur ne veut de son livre. Première déception. Il l'offre à un directeur de journal, pour la publication en fragments. Le journaliste accepte. Au bout du troisième article, il lui rend son manuscrit. C'est pompeux et grandiloque, mais foncièrement ennuyeux. Seconde déception. Olivier va faire alors une visite au grand dispensateur de la manne gouvernementale, à Raoul Barrau, et se recommande de son père, l'ancien ami de Baudin. Peuh!... Barrau a d'autres soucis : il reçoit Olivier avec une lassitude dédaigneuse qui ne prend guère la peine de se dissimuler. A cette heure, Olivier, sous la double impulsion du dépit et de la misère, quitte le camp démocratique pour passer sous le drapeau conservateur. Invité aux soirées d'un ministre du Seize-Mai, il publie dans les journaux monarchiques des articles violemment réactionnaires. Ce ministre a une fille. Dans l'espoir de l'épouser, Olivier abandonne une grisette jadis séduite par lui. Or, voilà que les amis de Raoul Barrau triomphent aux élections, et que M$^{lle}$ de la Polinière ne veut pas de notre pauvre sire. Nouveau dépit, nouvelle palinodie. Olivier redevient républicain. Cette fois la chose lui réussit. Il est aujourd'hui collaborateur d'une revue fondée par la Napoli et député. On ne saurait nier que tout cela ne soit raconté dans une langue virile et ferme, ne soit vu et vrai. Nous en tirerons seulement la leçon que M. Case, libre-penseur, ne pouvait tirer. C'est que les principes démocratiques sont, au fond, un viatique peu solide et peu sûr pour les rudes batailles de la vie; c'est que la jeunesse, sans foi religieuse, est naturellement prédisposée à sacrifier ses idées politiques à son ambition ; c'est qu'enfin, selon le mot de Lamartine, il n'y a rien de plus triste que la démocratie sans Dieu.

7. — *Le Désespéré*, de M. Léon Bloy, est un ambitieux aussi, mais ses visées sont plus hautes et plus pures. La politique lui est indifférente, et il a l'ambition très légitime, très louable et très naturelle de vivre de sa plume et de prendre rang parmi les écrivains du jour. Malheureusement, rien ne lui réussit; tous ses prétendus amis le trahissent et le calomnient; il n'éprouve partout que rebuffades et mépris; il meurt de faim et ne trouve du repos qu'à la Grande-Chartreuse. Sorti de ce lieu de paix, une prostituée qu'il a retirée du ruisseau lui tend une main secourable. Il se reprend un moment à l'espoir, compose une œuvre de génie, l'offre aux journaux qui sont naturellement interessés à la bien accueillir, éprouve de nouveaux refus plus cruels

encore, et finalement, lui, chrétien, meurt sans consolation religieuse, parce que, seul, cloué sur son lit d'agonie, dans un misérable taudis, il ne peut aller prévenir le prêtre. A tout bien considérer, on s'aperçoit vite que la lamentable histoire de Marie-Joseph-Caïn Marchenoir n'est pour M. Léon Bloy qu'un cadre, ou plutôt qu'une sauce destinée à faire avaler les poissons épineux et amers qu'il sert aux lecteurs. La partie dramatique du *Désespéré* a un intérêt tout à fait secondaire. Il n'en est pas de même de la partie satirique, et nous n'avons pas mémoire d'avoir lu jamais pamphlet plus âcre, plus violent, plus exacerbé contre les journalistes et les littérateurs contemporains. M. Léon Bloy n'épargne personne. Les croyants sont aussi maltraités par lui que les mécréants. C'est d'ailleurs un livre à clef, dont voici quelques noms : Alexis Dulaurier (Paul Bourget), Properce Beauvivier (Catulle Mendès), Magnus Conrart (Francis Magnard), Gaston Chaudesaïgues (Alphonse Daudet), Léonidas Rieupayroux (Léon Cladel), Amilcar Lécuyer (Jean Richepin), Andoche Sylvain (Armand Silvestre), Valentin Denizot (Aurélien Scholl). J'en oublie, et des plus connus. Pour les fustiger, M. Bloy se sert d'expressions qu'il est impossible de reproduire, chacune d'elles étant généralement un gros mot. On en jugera simplement par la qualification qu'il donne à George Sand. Il l'appelle crûment « une vieille truie. » Pour l'auteur du *Désespéré*, il n'y a guère en France aujourd'hui que trois écrivains : Barbey d'Aurevilly, Villiers-de-l'Isle-Adam et Huysmans. Eh! mon Dieu, ce sont trois maîtres stylistes, je n'en disconviens pas. Mais, vraiment, sont-ils seuls? Il est bien fâcheux que ces partis-pris, ces injustices et ces virulences déparent ainsi l'ouvrage de M. Léon Bloy. Quand l'auteur éteint sa bile et laisse parler son cœur, il est tout uniment délicieux. Il y a dans le *Désespéré* trente pages sur la Grande-Chartreuse qui sont un chef-d'œuvre dans toute la force du terme. Le paysage des gorges alpestres, l'air pur de la sainte montagne, le parallèle de la maison de prière avec les vaines clameurs du monde, l'enterrement du pauvre chartreux, tout autant de tableaux admirables que Zurbaran et Murillo n'auraient pas mieux rendus. M. Léon Bloy est aussi, quand il veut, un profond penseur, témoin son chapitre sur le symbolisme de l'histoire. Pourquoi faut-il que le pamphlétaire exaspéré, que le flagellateur cynique et partial étouffent trop souvent en lui le poète aux envols rayonnants et le philosophe chrétien?

8 et 9. — On peut lire aussi dans *Héra*, pauvre roman de M. Éric Besnard, une description de la Chartreuse. Mais qu'elle est pâle, comparée à la fresque lumineuse et chaude de l'auteur du *Désespéré!* Et comme il est manifeste que ces deux peintres ont visité le monastère avec un état d'esprit différent. Joseph-Caïn Marchenoir y est allé chercher le repos de l'âme, apaiser ses haines, purifier son cœur et

prier Dieu. Lucien Raissac, l'amant d'Héra d'Armont, n'est entré dans la demeure hospitalière de Saint-Bruno que pour ergoter sur le divorce avec le prieur. Il en remporte cependant cette conviction que l'Église n'admet le divorce en aucun prétexte, mais reconnaît des cas qui lui permettent de déclarer un mariage nul. Plus tard, Lucien Raissac profite du renseignement pour faire annuler le mariage de la femme qu'il aime et qui a épousé un escroc, un voleur, un faux noble, un gibier de potence, croyant s'être unie à un gentilhomme, à un honnête garçon. La thèse aurait de l'intérêt, si elle n'était pas noyée dans une infinité de détails boulevardiers et dans une histoire de rapt d'enfant aussi invraisemblable que mélodramatique. — De même dans *Bon-Repos,* M. Philippe Chaperon consacre trois cent cinquante-six pages à nous détailler, de fil en aiguille, les relations illicites et agitées du cabotin Armand Lauzun avec Eulalie Princet, fille d'une ex-propriétaire d'hôtel borgne qui a jadis rôti le balai tant qu'elle a pu, et femme légitime d'un ex-avoué, vieux, bête, gâteux. Mais il ne parvient pas, bien qu'il s'y emploie d'une plume délurée, à nous intéresser à ce vilain monde, et il aurait pu beaucoup mieux occuper son temps.

10. — Aux premières pages de son *Évangile d'amour,* on pourrait croire que, marchant sur les traces de M. Ferdinand Fabre, M. Henri Pagat a voulu faire une étude sérieuse et consciencieuse de la vie cléricale. Il met en scène trois prêtres absolument différents de caractère, de goûts, de physionomie, de tendances et de tempérament. L'un, l'abbé d'Aubussy, est dogmatique et froid ; l'autre, l'abbé Trinquart, ancien soldat, est gai, charitable, naïf et bon enfant ; le troisième, l'abbé Belmonval, est élégant, mondain, parfumé, câlin et douillet. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que cet *Évangile d'amour* n'est autre qu'un évangile de haine contre le catholicisme. La sainteté de Trinquart n'est exaltée qu'à titre d'antithèse et de contraste, pour faire paraître plus détestables les « noirceurs » de Belmonval et de d'Aubussy, — lesquels éloignent une jeune fille de son fiancé, parce que ce dernier a « le malheur de ne pas croire » et s'efforcent de la marier à un gommeux, dont l'auteur, pour les besoins de sa mauvaise cause, fait un « libertin » et un « dévot. » Au dénouement, la jeune fille n'épouse ni l'un ni l'autre. Elle entre dans un couvent de carmélites, et à la prise de voile, dans la chapelle même, le fiancé abandonné vient mourir à ses pieds. Cette aventure est émaillée de diatribes contre le sacrement eucharistique, la confession « qui incite à pécher en garantissant le pardon, » l'abstinence de la viande le vendredi, la « comédie des dispenses, » les « mômeries » et le paganisme du culte catholique, le « despotisme » et l' « immoralité » du clergé : plats indigestes et venimeux que, chaque matin, servent par tranches à leurs lecteurs la *Nation,* la *Lanterne* et l'*Intransigeant.* M. Pagat a cru sans doute porter un coup

terrible à la religion en intercalant tant de blasphèmes idiots dans son singulier « Évangile. » Il se trompe : s'ils peuvent être pris au sérieux par des brutes comme son marchand de vins Crebassa, le lecteur intelligent en haussera les épaules de dégoût et de pitié. Quant à sa thèse que l'Évangile (le vrai) est la « condamnation du catholicisme, » elle a dix-huit cents ans d'existence. Simon le Magicien la soutenait aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle fut reprise ensuite par Pierre Valdo, et plus tard par Luther. Le catholicisme n'en est pas mort. Je souhaite à M. Pagat beaucoup de lecteurs parmi les protestants sectaires et hargneux. Il n'y a qu'eux et M. Hovelacque qui puissent alimenter leur fiel à son mauvais livre.

11. — M. Chastaing, de Luques-en-Provence, a perdu sa femme. Il est riche, possède un gros domaine et n'a qu'une fille encore enfant. Il ne pense pas à se remarier; mais il a besoin de quelqu'un pour veiller à son intérieur. Lui est assez occupé avec ses vignes et ses champs. On lui recommande Prudence Raynaud, pleine de sens, de tête, personne d'âge fait, passant pour honnête. Il l'accepte, — et Prudence entre comme servante chez le riche M. Chastaing. Tout d'abord, elle se dissimule de son mieux; elle mène le moins de bruit possible; elle reste humble, petite, discrète. Ce n'est qu'un jeu. Peu à peu, son ascendant s'accroît, son influence augmente, et il arrive une heure où, ne pouvant se passer d'elle, M. Chastaing lui abandonne la direction de tout. Vous pouvez penser si l'hypocrite en profite. Sans avoir l'air d'y toucher, elle attise une passion secrète qui couvait depuis quelque temps dans l'âme épicurienne de son maître. Alors surviennent l'inévitable scène de la séduction, la comédie des pleurs, la simulation du départ, — tant et si bien que, « pour réparer un moment d'oubli, » M. Chastaing lui donne son nom. Elle ne voulait pas autre chose. De retour de l'église, elle jette tout à fait le masque, règne et gouverne et chacun, dans la maison, plie sous sa loi. Elle empêche le mariage de Marthe Chastaing avec le docteur André, cause la mort de la pauvre jeune fille et éloigne de son père tous les vieux amis. Elle a un fils. C'est « le couronnement de l'édifice. » Et dans son orgueil elle s'écrie : « Enfin, je triomphe. » Aveugle qui ne pressent pas l'heure du châtiment ! Cette heure ne tarde pourtant pas à arriver : Chastaing meurt d'apoplexie, son enfant succombe aux atteintes du choléra et Prudence devient folle. Telle est l'histoire de la « servante-maîtresse. » Il y a dans ce roman, gâté par quelques détails trop libres, d'amusants cancans, des silhouettes bourgeoises cavalièrement dessinées, une pointe d'ironie et d'humour qui malheureusement s'émousse plus d'une fois dans la trivialité.

12 et 13. — Par pur acquit de conscience, mentionnons la deuxième édition de *Karita*, un roman original et bizarre de M. Charles Diguet,

et dont le *Polybiblion* (t. XLVI, p. 26), a déjà rendu compte. L'éditeur nous apprend que l'Académie française a accordé à *Karita* une mention honorable. Ceci a de quoi nous rendre rêveur. Qu'a donc voulu honorer l'Académie dans *Karita?* Je ne pense pas que ce soit l'abnégation phénoménale de ce mari qui se laisse mourir dans un ballon parce que sa femme, uniquement éprise d'art et sans songer à mal, a consenti à servir de modèle à un sculpteur. L'Académie a peut-être voulu récompenser M. Charles Diguet d'avoir invoqué l'autorité de Louis Veuillot et du cardinal Antonelli à l'appui de sa haute esthétique et de ses théories idéales sur le Nu. A vrai dire, l'Académie a mieux fait de mentionner honorablement *Karita* que de couronner, comme elle le fit jadis, *Fromont jeune et Risler aîné,* qui n'a rien de moral. Si la thèse de *Karita* prête à la critique, le récit du moins en est chaste irréprochablement. — Chaste aussi, mais fort dangereux, est *le Testament de Berthe,* par un autre lauréat de l'Académie, M. Arthur Tailhand. Qu'on en juge. Berthe de Saint-Luc a épousé un homme indigne, le comte de Cabriac. Au lendemain de ses noces, M. de Cabriac reprend ses habitudes de joueur et de libertin. Il néglige sa femme pour des actrices. Il devient même mauvais père, et le croup qui jugule son enfant n'empêche pas ce triste sire de courir à ses plaisirs. Berthe reste seule à soigner sa fille, et elle fait appeler le docteur Arlon. C'est un jeune médecin, très entendu dans son art, et qui, à force d'habileté, de sollicitude, parvient à arracher l'enfant à la mort. Berthe éprouve pour le praticien une sympathie qui ne tarde pas à se changer en un invincible amour. Cabriac continue sa vie désordonnée, pendant que sa femme et le docteur Arlon se livrent aux épanchements d'une affection qui reste pure jusqu'au bout, à l'instar de celle qui est décrite dans *le Lys dans la vallée.* Il s'y mêle même un sentiment religieux que Balzac n'a pas cru devoir amalgamer avec l'amour profane. Le docteur Arlon ne croit pas : il a été élevé dans les idées du matérialisme, et si son cœur est excellent sa tête est d'un esprit fort. Cela chagrine Berthe et elle s'emploie de son mieux à convertir le docteur. Et elle y réussit tout à fait, un peu aidée en cela par Mgr de Latour-Bransac. Puis elle meurt, laissant pour testament sa correspondance avec l'homme qui a sauvé son enfant : correspondance dont on ignore le contenu, puisqu'elle est brûlée par la vieille Mme de Saint-Luc. C'était prudent. Après avoir triché au jeu, le comte de Cabriac termine sa vie scandaleuse, victime d'un assassinat. Nous sommes loin de Zola, n'est-ce pas? N'importe! je ne suis pas féru de sujets pareils.

14 et 15. — M. l'abbé Benjamin Guinaudeau a lu Alfred de Musset, Lamartine, François Coppée, Sully Prudhomme, Charles Baudelaire. Ce n'est point un mal. Mais il ne faudrait pas tant le laisser voir. Ses

*Dévouées* pullulent de citations poétiques. Cela embroussaille le récit, sans profit pour l'action. N'étant plus élève de rhétorique, je me permettrai aussi de ne pas admirer outre mesure le style fleuri et plein de réminiscences des *Dévouées*. Ce n'est pas assez personnel. On y trouve des phrases qui sentent d'une lieue le romantisme de 1830. Comme celle-ci : « Demande-t-on à l'étoile pourquoi elle brille, à l'oiseau pourquoi il chante, à la rose pourquoi elle étale au soleil son panache embaumé? » Non, certes, nous ne demanderons rien de semblable à l'étoile, à l'oiseau, à la rose, et pour une raison fort simple, c'est qu'ils seraient bien embarrassés de nous répondre. Dans les *Dévouées*, édifiante histoire d'une jeune fille, Paule de Sainte-Reine, qui renonce aux joies du mariage pour ramener son père, un viveur et un libre-penseur, à la foi et au devoir), il n'y a de vraiment intéressant que les paysages des environs de Luçon, les mœurs des « cabaniers » des bords de la Dive et le Journal intime du père de Paule. L'utopiste, le révolutionnaire, le sceptique parle et agit là dans tout son naturel. — M. Jean Grange est l'opposé de M. l'abbé Guinaudeau. Il va droit au but, sans prétentions poétiques ni romantiques. De la verve, de l'observation, du bon sens, cela lui suffit. Et c'est pourquoi les *Récits* de son commissaire en retraite, M. Boissonnier, offrent tant d'intérêt. Ce commissaire a été mêlé à tous les événements comiques ou tragiques qui ont marqué la fin du second Empire, les jours de la Démence nationale, le principat de M. Thiers, le septennat du maréchal de Mac-Mahon et le pot-de-vinat de M. Jules Grévy. Il les raconte en brave homme qu'il est, laissant au lecteur le soin de tirer les conclusions. C'est du bon réalisme, et l'on est tour à tour intrigué, indigné, édifié, amusé, surtout amusé. Je recommande principalement l'aventure d'un imbécile d'ouvrier qui prend un écureuil pour un séminariste et qui s'empresse d'aller raconter sa découverte à un journaliste franc-maçon. Au surplus, avec leurs qualités et leurs défauts, *les Dévouées* et *les Récits du commissaire* sont des romans qui conviennent de tous points aux bibliothèques paroissiales.

16, 17 et 18. — On peut ranger dans la même catégorie les deux romans historiques que voici : *William Wallace* et *Petit Capet*. Le premier nous transporte en Écosse vers la fin du XIIIe siècle. Envahisseurs de ce pays, les Anglais y commettaient les excès les plus odieux. Wallace lève l'étendard de la révolte pour l'indépendance de sa patrie. Il est secondé dans son insurrection légitime par une noble jeune fille qui l'aime. Lui ne voit pas le triomphe : il a été pris et décapité. Mais sa mort ne reste pas infructueuse. Les Écossais finissent par vaincre leurs ennemis. L'Écosse est libre. Ce roman de chevalerie, malgré ses mérites, ne fera pourtant pas oublier ceux de Walter Scott. — Le second roman historique dont j'ai à parler nous touche de plus près. Dans son

*Petit Capet,* M. Oscar de Poli déroule sous nos yeux tous les tableaux horrifiques et sanglants de la Révolution française, et comme intermède il nous sert une fraiche idylle d'amour, dont Lucien Harel et Jeanne Bertin, deux enfants du peuple, très dévoués à Louis XVI, à Marie-Antoinette et à l'Orphelin du Temple, sont les héros. Je ne jurerais pas que, dans sa narration des conspirations royalistes de l'acteur Labussière, du libraire Toujan et du baron de Batz, M. Oscar de Poli n'ait pas imité *le Chevalier de Maison-Rouge.* Il a néanmoins sur Alexandre Dumas cette supériorité, qu'il ne cherche pas à la Révolution des circonstances éclectiquement atténuantes et ne place pas sur un piédestal sympathique certains personnages dont le nom doit être cloué au pilori. En deux mots, *Petit Capet* est un roman hardiment contre-révolutionnaire. — Faut-il en dire autant du *Fiancé d'Yvonne*, de Mme Mary Summer ?... Tout compte fait, oui. Ce n'est pas un livre de bibliothèque paroissiale ; mais c'est une œuvre dont la lecture laisse une excellente impression et que l'on peut recommander à tous ceux qui ont l'expérience de la vie, l'amour de la véritable histoire et la haine du jacobinisme. La fantaisie, l'érudition et la réalité y sont admirablement fondues et se prêtent un mutuel appui. Le style en est aussi d'une saveur particulière. Au prologue, nous sommes dans le Bocage, en pleine guerre des Vendéens et des Bleus. Le général de Lescure, se voyant près d'être cerné, mande un express à d'Elbée, le priant de lui envoyer des renforts. Amédée de Kerbrac est chargé de cette mission. Elle offre de redoutables périls : il y a à traverser les lignes des terribles Mayençais, nom donné à un régiment de l'armée de Kléber. Mais Amédée a vingt ans ; la cause vendéenne l'enthousiasme ; il possède un cheval incomparable, et il est amoureux, amoureux de sa cousine Yvonne de Gaybriant, dont le château se trouve sur sa route. Avec des armes de ce genre, on accomplit des miracles et on ne craint rien. Amédée fait halte au château de Gaybriant : il espère y être fêté. Hélas ! les fêtes y vont leur train... Pour qui ? Pour un affreux officier des Mayençais à qui le père d'Yvonne, affaibli par l'âge et l'effroi, vient de donner en mariage la sœur de celle-ci. Le pauvre Amédée a tout juste le temps de se réfugier dans un caveau d'où sa fiancée le fait évader pendant la nuit. Il arrive au camp de d'Elbée. De là il est expédié à Londres, porteur de dépêches pour le duc d'York. Ici commence pour Amédée une série d'aventures incroyables dont la plus étonnante est le coup d'épée qu'il donne à lord Musgrove. Dame ! ce coup était bien mérité, puisque ce lord s'avisait d'enlever une jeune émigrée aussi vertueuse que belle. Par malheur, lord Musgrove meurt de la blessure, et lord Musgrove est le compagnon de plaisir du prince de Galles. Ce qui fait qu'on remue ciel et terre pour découvrir qui l'a ainsi perforé, et l'on découvre que c'est le chevalier de Kerbrac. Et il

est emprisonné dans le plus noir cachot de la Tour de Londres. Et Henriette de Clairvaux, la jeune émigrée, se met en campagne pour délivrer son sauveur de la prison. Et dans ses démarches où la reconnaissance et l'amour jouent leur rôle, elle se voit devancée par Yvonne de Gaybriant, qui, mue de secrets pressentiments, avait, son père mort, quitté la Vendée pour l'Angleterre. La fière, la noble, la courageuse enfant! Elle n'hésite pas à aller demander au ministre Fox la grâce d'Amédée, et elle l'obtient. Mais les amis de lord Musgrove ne désarment pas. Ils attirent le chevalier de Kerbrac dans un guet-apens et c'est Yvonne qui lui sauve la vie aux dépens de la sienne. Désespoir d'Amédée. Il ne veut pas de l'amour d'Henriette de Clairvaux, retourne en France, prend du service dans l'armée de Napoléon et devient général. Plus tard, Henriette et Amédée se retrouvent. Henriette dirige un orphelinat du côté d'Avignon. Amédée, grognard en retraite et manchot, passe son temps à lire la *Quotidienne*. Ils font semblant de ne pas se reconnaître. C'est exquis. Une partie du roman de Mme Summer a droit à une mention spéciale : c'est celle que l'auteur du *Fiancé d'Yvonne* consacre à la vie des émigrés à Londres, pendant la Terreur. Elle s'est évidemment servie des Mémoires du temps et de l'important ouvrage du regretté Forneron : *Les Français pendant l'émigration*. Mais elle a vivifié, dramatisé les faits. On les voit ces émigrés frivoles et fidèles, spirituels et légers, pauvres, manquant de tout pour la plupart, gais quand même. Et Peltier, ce bohème de tant d'esprit, rédacteur des *Actes des Apôtres!* Et Caron de Beaumarchais à qui le *Mariage de Figaro* n'a pas donné un certificat de civisme! Et l'abbé Delille, avec son Erigone! Et cet étonnant Rivarol ! Et Chateaubriand, qui travaille à son *Génie du christianisme!* Et Guibert, et Narbonne, et Talleyrand, et Jaucourt et Mme de Staël ! Ces derniers, presque tous, ont emporté de l'or en quantité suffisante. Mais les autres ! Les autres travaillent et peinent. De belles mains aristocratiques chiffonnent pour vivre plumes, fleurs, dentelles et rubans. Tandis que Danton dissipe en une nuit d'orgie chez Méot des sommes folles, une Montmorency se fait porteuse d'eau pour soulager sa mère mourante. Telle marquise, élève de Gluck, s'en va, en fichu et en bonnet, chanter dans les cafés. Telle comtesse, jadis étoile des bals de la cour, vend du poisson à la halle. D'autres tirent l'aiguille dans l'atelier de modes de Reine Chaumel qui, sous les « tyrans » Louis XV et Louis XVI, tenait à Paris ce café de la Rotonde où, chaque jour, d'Alembert jouait sa partie d'échecs. Tout un monde ! Tout un siècle! Quels souvenirs !

19, 20, 21, 22 et 23. — M. Marion Crawford est un des romanciers anglais de ce temps-ci dont les œuvres n'ont pas besoin de traducteurs. Il les écrit en français, et il manie notre langue aussi purement que les maîtres contemporains. De lui, le *Polybiblion* a déjà fait connaître

*Zoroastre,* résurrection à la Flaubert de la vieille civilisation médique. Aujourd'hui, coup sur coup, nous arrivent du même auteur : *Une Paroisse isolée, le Docteur Claudius, Un chanteur romain, la Marchesa Carantoni, M. Isaacs.* Ces productions ont une saveur que j'apprécie, mais qu'il ne faudrait pas indistinctement approcher des lèvres de tout le monde. Dans *Une paroisse isolée,* il est question d'un forçat qui s'échappe de prison en tuant un de ses gardiens, et qui, libre, va essayer de compromettre sa malheureuse femme, réfugiée avec sa fille parmi les ouailles du révérend Augustin Ambrose. D'un côté, le crime cynique ; de l'autre, le dévouement, le sacrifice, l'honnêteté. Blessé à mort à la suite d'un mauvais coup, le forçat Godard est recueilli, soigné, caché, par celle qu'il calomnie et qu'un sort cruel a unie à son épouvantable destinée. Le forçat meurt et alors seulement on apprend que mistress Godard était sa femme. Roman un peu triste. — *Le Docteur Claudius* est, au contraire, humoristique et gai. Suédois d'origine, professeur à Heidelberg, ce docteur apprend un jour qu'un oncle d'Amérique lui a laissé un héritage de plusieurs millions. Vous croyez qu'il va partir immédiatement pour entrer en possession de l'aubaine. Pas du tout. Cet événement l'ennuie : il continue ses cours, fume sa pipe, mange sa choucroute, et ne dépense pas un thaler de plus. Un barnum finit cependant par l'embarquer. Il veut le montrer là-bas comme un phénomène. Mais il le perd en route. Claudius se retrouve à temps pour se marier avec une veuve qu'il a connue à Heidelberg. — Dans *Un chanteur romain* et *la Marchesa Carantoni,* la note change. Ici elle nous dit la passion ardente de Nino Cardegna, grand virtuose du théâtre Appollon, pour la contessina Hedwige de Lira, dont un père inexorable lui refuse la main. Au dénouement tout s'arrange et le mariage a lieu dans une modeste église de cette contrée sauvage des Abruzzes, au milieu des descendants de ces Sabins dont un poète latin a dit : *Rusticorum mascula militum proles, Sabellis docta Ligonibus versare glebas.* Quoi qu'il en soit, je préfère le sort de Nino Cardegna à celui du marquis Marc-Antoine Carantoni, de haute et puissante noblesse romaine. Il a eu la sottise d'épouser une jeune Anglaise philosophe et il apprend à ses dépens quelles sont les conséquences d'une certaine philosophie dans le mariage. Le niais! Miss Léonora Carnethy n'a pourtant pas fait mystère de ses goûts singuliers. En sa présence elle a eu des crises aiguës de désespoir schopenhauérien ; elle a soutenu, s'appuyant sur Hégel, que l'être et le non-être sont identiquement la même chose ; elle a prouvé, d'après Spencer, que le grand but de l'existence est la recherche du bonheur ; elle a très abondamment disserté sur le temps, l'espace, la couleur. Rien n'a dessillé les yeux du bélitre qui n'a vu que ceux de la belle raisonneuse. Aussi ne devrait-il nullement s'étonner de surprendre

un soir sa femme résolvant les scabreux problèmes de l'ontologie avec le journaliste Julius Batiscombe. Il suit bien les conseils de Dumas fils et joue du revolver. Mais, si la balle tue sa femme, elle ne lui rend à lui, ni l'honneur ni le bonheur. — Dans *Un chanteur romain* et *la Marchesa Carantoni,* la passion est étudiée sous tous ses aspects. Dans *M. Isaacs* elle ne joue, au contraire, qu'un rôle neutre et tout à fait secondaire. Ici nous nageons en plein dans l'occultisme et le mystérieux. On sait qu'il existe aujourd'hui, de par le monde, avec foyer rayonnant à Paris, une sorte d'école théosophique dont font partie le marquis Saint-Yves d'Alveydre, lady Caithness duchesse de Pomar, M<sup>me</sup> Blavatsky, le major Olcott, et autres personnages exotiques. Ces adeptes rêvent la régénération du monde par la doctrine ésotérique, creusent les sciences occultes, commentent le Tarot, expliquent le Zohar, demandent à l'Égypte et à l'Inde leurs mystiques secrets. On voit reparaître à la fin de ce siècle les mêmes tendances à l'illuminisme qui signalèrent la fin du siècle dernier. Court de Gébelin, Martinez Pasqualis, dom Pernetty, Saint-Martin (le philosophe inconnu), Fabre d'Olivet, le Russe Novikoff, étaient les théosophes de ce temps-là. Or, il paraît que c'est parmi les brahmes de l'Indoustan qu'il faut chercher le dernier mot de la théosophie. Le roman de M. Marion Crawford donnerait à croire, en effet, que, sur les bords du Gange, elle peut aboutir à des résultats extraordinaires et l'adepte Ram-Lal, en fait de thaumaturgie et de prestiges, rendrait des points au fameux Appollonius de Thyane et à feu Éliphas Lévi. Quel roman bizarre ! Les chasses au tigre y alternent avec des parties de polo ; un receveur des contributions directes y dispute avec un mage ; un marchand de pierres précieuses, plus beau qu'un prince des *Mille et une nuits* et plus riche que Monte-Cristo, y flirte avec une jeune miss qui reçoit comme gage de fiançailles une paire d'oreilles de jaguar. Et toutes ces scènes, tous ces personnages, toute cette vie désorbitée, ont pour théâtre la ville de Simla, au pied des gigantesques Himalayas, que M. Crawford décrit sans recherche et sans emphase, mais avec une incomparable grandeur. Il est bon néanmoins de se méfier de *M. Isaacs.* La lecture en est parfois un peu troublante.

24. — Sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un paysan du Dauphiné, nommé Jacques Aimar, se rendit fameux par l'usage de la baguette divinatoire. A l'aide de cette baguette il prétendait non seulement deviner les sources, comme de nos jours les abbés Paramèle, Arsac, et Richard, mais encore découvrir les trésors cachés et les voleurs. Le *Mercure* s'occupa d'Aimar ; Vallemont essaya, dans la *Physique occulte,* d'expliquer son système de façon naturelle, et un théologien, le P. Lebrun, lui consacra de longues dissertations dans son *Histoire des pratiques superstitieuses.* Ici-bas, tout passe, tout casse et tout

lasse. A l'engouement succéda l'indifférence, et Jacques Aimar mourut oublié. Il paraît néanmoins qu'il transmit son pouvoir à un de ses enfants qui alla se fixer à Nantes et, si l'auteur de *Sur la piste* a été bien renseigné, le « don » serait aujourd'hui le privilège de M[lle] Antoinette Rigaud, dernière descendante du paysan dauphinois. Vous pensez bien que nous n'allons pas rechercher ce qu'il y a de vrai dans cette légende. Qu'il vous suffise de savoir que ladite Antoinette a un père épouvantablement avare ; que M. Rigaud, pour pouvoir palper en quelque sorte toute sa fortune, l'a convertie en diamants; qu'il est mystérieusement assassiné et volé ; que, s'emparant de la baguette de son ancêtre, M[lle] Antoinette se met à la piste de l'assassin-voleur ; qu'elle le découvre à Bordeaux au moment où il allait s'embarquer pour l'Amérique, et qu'elle est ainsi l'instrument inconscient et irrésistiblement conduit du châtiment et de l'expiation. Sur ce thème ingénieux, lady Magendie a construit un roman comme on les aime généralement de l'autre côté du détroit : honnête et pathétique, humoristique et tragique, avec tons un peu gris.

25, 26 et 27. — *Ramona, L'Épousera-t-il? Scènes de la vie de château,* sont aussi des romans traduits de l'anglais. *Ramona* nous initie aux mœurs de la Californie mexicaine, sous le gouvernement des vice-rois espagnols. La maison de la señora Moreno présentait alors le type le plus parfait de la vie, à demi élégante, à demi barbare, généreuse et libérale, que menaient dans leurs terres les gentilshommes du pays, Indiens, Métis, Mexicains, tondeurs de moutons, moines, reçoivent à l'hacienda la plus large hospitalité. Au milieu de ce monde bariolé, bruyant et ardent, apparaît une douce orpheline Ramona, que la señora Moreno maudit, parce qu'elle épouse un tondeur qu'elle aime, et qui, plus tard, veuve elle-même, devient maîtresse de l'hacienda. Par exception, cette œuvre d'un bas-bleu de Londres brille par la chaleur du style et la couleur. Elle a été fidèlement traduite par M[me] de Witt, née Guizot. — Il est possible que *L'Épousera-t-il?* soit traduit aussi fidèlement. Toutefois cette énigme en deux volumes a beaucoup moins d'attrait. C'est trop touffu, pour le sujet banal que voici : Une Cendrillon de la Cité, Maggie, a été recueillie par son oncle le pharmacien Grey. Bon homme, l'oncle ; mais la tante, en fait de méchanceté, en remontrerait à la marâtre de Charles Perrault. Maggie est arrachée de ce milieu par une dame Berry, qui la prend en affection et la produit dans le monde. Au dénouement, la *cenerentola* britannique épouse le riche Geoffroi Tratford, après avoir failli épouser lord Rochester. — Sortons de ces vulgarités pour entrer, à la suite d'Ouida, dans le vaste et opulent château de Surrender. Lord Uske y accueille, avec une hospitalité tout écossaise, les chasseurs voisins, et sa femme y reçoit un monde assez mêlé, mais curieux. Les jeunes invités surtout de

lady Uske offrent à l'observateur un piquant sujet d'études. Tirés à quatre épingles, rasés, tondus, petits de traits, petits de taille, raides, pâles, insignifiants, polis, méticuleux, sceptiques, amusants parfois, originaux, ils sont convaincus (c'est Ouida qui parle) que l'Angleterre est à la veille de sa ruine, et ils en causent avec la même insouciance que d'une cigarette prête à s'éteindre. A les entendre, le Trône, l'Église, la Chambre Haute et les Trente-Neuf Articles s'effondreront bientôt. Mais cela ne les empêche pas de se préoccuper de leur santé et de leur coiffure. Ils n'ont pas l'air de se douter qu'à notre époque de renouvellement total, le tir aux pigeons, le rallye-paper, l'absentéisme, le clubisme, le goût de tout ce qui est d'importation étrangère, précipitent la catastrophe. En voyant cette jeunesse vermoulue que lord Uske mettrait volontiers à la porte, il s'écrie : « Cristi! les jeunes gens du temps de Georges IV étaient au moins des hommes! » Les jeunes filles qui fréquentent les salons de lady Uske complètent ce portrait, exact peut-être mais peu flatté, d'une partie de l'aristocratie anglaise contemporaine : elles fument, elles jouent, elles flirtent; ambitieuses, dépourvues des grâces de leur sexe, ne rêvant que coquetterie, luxe et plaisirs, ne voyant dans le mariage qu'un moyen de conquérir la fortune et la liberté. Au milieu de ces discussions, une intrigue se noue entre la princesse russe Sabaroff et le sage lord Brancolin — et les « torches de l'hymen, » pour parler comme le vicomte d'Arlincourt, éclairent les dernières *Scènes de la vie de château.*

28. — M. le comte de Puymaigre n'est pas seulement un érudit sagace, un folk-loriste éminent, un historien patriote, un critique distingué. Sur ce dernier point, les lecteurs du *Polybiblion* ne me démentiront pas. L'auteur des *Chants populaires du pays messin* est encore un conteur charmant, plein de verve et d'originalité. Je n'en veux pour preuve que le recueil qu'il vient de publier sous ce titre : *Vieilles Nouvelles.* Vieilles par quelques sujets, nouvelles par le style et par l'esprit. Elles sont au nombre de sept : *Feu M. de Turkenstein, le Philtre, la Mariée est trop belle, la Bague volée, la Prima-Donna de Santa-Croce, le Mensonge de la marquise, Rêves et réalités.* S'il me fallait faire un choix dans cette gracieuse guirlande, je serais fort embarrassé. Pourtant (que M. de Puymaigre ne m'en veuille pas) je m'arrêterais de préférence sur *Feu M. de Turkenstein, le Philtre, la Bague volée* et *le Mensonge de la marquise.* Celle-ci, vu la hardiesse de sa donnée, est un vrai tour de force. Songez donc! Une marquise authentique, M^me^ de Verté, qui, pour sauver son mari, le fait passer pour son amant. Il faut dire que nous sommes en pleine Terreur, et que les Javogues du Forez et du Lyonnais ne plaisantent pas. Le marquis a émigré, sans sa femme. Un jour, il revient dans le pays pour la voir. Il est surpris; il va être guillotiné, lorsque la marquise s'écrie : « Arrêtez, c'est mon domestique,

Jean Charpillot. » Le pieux mensonge pouvait d'autant mieux se soutenir que Raoulx de Verté et Jean Charpillot se ressemblaient comme deux bessons. En se calomniant elle-même, l'épouse sauva l'époux. Thèse hardie, je le répète, et que M. de Puymaigre a traitée avec une délicatesse de plume qui en fait un drame aussi honnête qu'attrayant. *La Bague volée* est un ingénieux développement de l'histoire tragique de Corisandre de Tournon, demoiselle d'honneur de la reine de Navarre : en plus, la cour d'Henri III, vue par le petit bout de la lorgnette. Avec *le Philtre,* nous sommes à Florence, au temps de l'expédition de Charles VIII en Italie. Il y a dans ce récit, où l'amour et la jalousie, la vertu et le vice luttent à qui triomphera pour les beaux yeux de Madonna Imelda di Ricasoli, une fougue d'imagination pleine de jeunesse. L'humour est plutôt ce qui distingue *Feu M. de Turkenstein*, aventure on ne peut plus amusante, dans laquelle figure un jeune Strasbourgeois qui, venant chercher femme à Paris, meurt, dans une auberge, le soir même de son arrivée. Ce qui ne l'empêche ni de rendre visite à sa fiancée, ni de danser avec elle, ni de lui faire la cour dans une promenade. A la fin tout s'explique. Frédéric de Turkenstein est bien mort, mais il a été remplacé, en tant que galant, par un joyeux ami, le baron de Saint-André. Trop plaisant, le baron. M[lle] de la Roberaie trouve ce mort-vivant épouvantable, et elle se marie avec son cousin, le chevalier de Beaulieu. J'aurais aussi à signaler dans le volume de M. de Puymaigre les dernières pages : *Rêves et réalités*, conversation rétrospective entre d'anciens étudiants du quartier latin qui, trente ans après, se retrouvent : le libre-penseur portant le dais à la Fête-Dieu, l'insurgé maire de son village et abonné au *Monde*, le valseur de la Closerie des Lilas, mari modèle et père de sept enfants. Mais il faut bien laisser au lecteur le plaisir de quelques surprises.

FIRMIN BOISSIN.

---

## THÉOLOGIE

**Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur**, von OSCAR VON GEBHARDT und A. HARNACK. II. Band. Heft 3. **Die Offenbarung Johannis,** *eine jüdische Apokalypse in christlicher Bearbeitung*, von EBERHARD VISCHER *mit einem Nachwort*, von A. HARNACK. Leipzig, J.-C. Henrich, 1886, in-8 de 137 p. — Heft 4. *Des h. Eustathius Erzbischofs von Antiochien Beurtheilung des Origenes betreffend die Auffassung der Wahrsagerin I Kön. 28 und die bezügliche Homilie des Origenes,* von A. JAHN, 1886, in-8 de 75 p. — Heft 5. *Die Quellen der sogenannten Apostolischen Kirchenordnung nebst einer Untersuchung über den Ursprung des Lectorats und der anderen niederen Weihen*, von A. HARNACK, 1886, in-8 de 106 p., 5 fr. — III. Band. Heft 1 und 2. *Leontius von Byzanz und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche*, von FRD. LOOFS, 1887, in-8 de VIII-319 p., 12 fr. 50. — *Die Apostellehre und die jüdischen beiden Wege,* von A. HARNACK, 1886, in-8 de 59 p., 1 fr. 25.

Deux savants allemands, MM. Oscar de Gebhardt et Adolphe Har-

nack, très connus l'un et l'autre par leurs publications relatives aux premiers siècles du christianisme, ont eu l'idée de réunir sous le titre général de *Textes et recherches concernant l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne*, soit des textes anciens, soit des études diverses éditées par leurs soins, avec la collaboration de différents savants. Le premier fascicule inscrit en tête de cet article est l'œuvre d'un jeune homme sur l'Apocalypse. M. Harnack en raconte l'histoire à la fin du volume. M. Vischer soutient que l'Apocalypse est d'origine purement juive dans sa rédaction première. Plus tard, un chrétien y a ajouté les morceaux qui en ont modifié le caractère primitif. M. Vischer expose son système en détail dans les quatre-vingt-douze premières pages de son opuscule ; de la page 93 à la page 116, il donne le texte grec de l'Apocalypse à partir du chapitre IV jusqu'au chapitre XXII, 5, en ayant soin de distinguer par des caractères différents les parties chrétiennes qu'il suppose avoir été interpolées dans le texte juif ancien ; de la page 116 à la page 125, il donne le texte grec de toutes les additions faites d'après lui par une main chrétienne. Ce travail de dissection pratiqué sur le dernier livre du Nouveau Testament peut paraître à bon droit très extraordinaire à des lecteurs français. En Allemagne, on est si habitué aux opérations de ce genre qu'il n'y produit pas d'autre sentiment que celui d'une certaine curiosité et que les savants les plus graves discutent avec beaucoup de sérieux ces « hypothèses scientifiques. » Nous nous permettons de douter que l'œuvre de M. Vischer ait longue vie. Que l'on retrouve les idées juives dans l'Apocalypse, rien de plus simple et de plus naturel : son auteur, saint Jean, était juif de naissance. Pourquoi donc serait-il nécessaire de supposer qu'un apôtre né juif ait eu besoin de prendre un livre juif préexistant pour y coudre des idées chrétiennes ? Il pouvait fort bien à lui seul unir ensemble les idées juives et les idées chrétiennes, puisque, d'après la parole même de Notre-Seigneur, le christianisme n'est que le complément et le perfectionnement du judaïsme.

Le fascicule publié par M. Albert Jahn contient d'abord, à la suite d'une introduction de XXVII pages, le texte grec de l'homélie d'Origène sur la pythonisse d'Endor, qui fit paraître devant Saül l'ombre du prophète Samuel, puis le texte grec de la critique faite de cette homélie par saint Eustathe, archevèque d'Antioche. Le tout est publié avec des additions et des leçons plus correctes tirées du manuscrit 331 de la Bibliothèque de Munich. C'est une bonne et utile contribution aux études patristiques.

Le cinquième fascicule du second volume des *Textes et recherches* est consacré par M. Harnack à l'étude des *Sources des constitutions apostoliques, suivies de recherches sur l'origine du lectorat et des autres ordres mineurs*. En publiant son édition de la *Didaché* ou *Doctrine des douze*

*Apôtres,* M. Harnack avait déjà examiné la question des origines des *Constitutions apostoliques* et exprimé l'opinion que le rédacteur de ces constitutions avait eu entre les mains cinq documents : 1° l'Épître de saint Barnabé ; 2° la *Didachê ;* 3° une ancienne liste des apôtres d'un caractère particulier ; 4° et 5° deux essais de législation ecclésiastique qu'il appelle *Constitution du clergé* et *Constitution de l'Église.* Les nombreux écrits qu'on a publiés sur la *Didachê* et dont nous parlerons un peu plus loin ont eu en partie pour objet d'examiner les rapports qui existent entre cet opuscule et les *Constitutions apostoliques*, et la conclusion de la plupart des critiques a été que le rédacteur des *Constitutions* avait eu entre les mains une *Didachê* plus courte et plus abrégée que celle que nous connaissons aujourd'hui. Considérant ces points comme acquis, M. Harnack s'attache, dans ce nouveau fascicule, à examiner quel a été le travail du rédacteur des *Constitutions apostoliques* et ce qu'étaient les quatrième et cinquième sources qu'il suppose avoir été utilisées par ce rédacteur et qu'il signale comme très importantes pour la connaissance des constitutions ecclésiastiques des temps primitifs. Beaucoup de critiques ont toujours soutenu que si les constitutions dites apostoliques n'émanaient pas des Apôtres eux-mêmes, elles nous conservaient du moins des constitutions fort anciennes dans leur principe. Les savantes études de M. Harnack, quoiqu'on ne puisse pas en admettre tous les points et toutes les conclusions, confirment ce fait capital. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ce que dit M. Harnack sur l'origine du lectorat et des ordres mineurs ; nous ne pouvons que signaler cet appendice important à ceux que ces questions intéressent.

*Léonce de Byzance et les écrivains du même nom dans l'Église grecque,* par M. Frédéric Loofs, forme le premier et le second fascicule du tome troisième ; mais l'œuvre de l'auteur n'est pas encore complète, car ces deux fascicules ne contiennent que la première partie de son travail, laquelle d'ailleurs constitue un tout qu'il intitule : *Premier livre : La Vie et les ouvrages polémiques de Léonce de Byzance.* Léonce de Byzance est ainsi appelé, parce qu'il était peut-être originaire de Constantinople, mais cela n'est pas certain ; il est possible qu'il fût Scythe par sa naissance. On lui donne également le nom de Léonce de Jérusalem, parce qu'il passa une partie de sa vie en Palestine. M. Loofs est parvenu à débrouiller plusieurs traits de sa biographie jusqu'ici fort peu connue. Il a constaté sa présence en 519, à Constantinople et à Rome, parmi les moines scythes qui jouèrent un grand rôle dans les disputes théologiques du temps. Il nous le montre également à la Conférence religieuse de 531 entre les sectateurs de Sévère et les orthodoxes. Il voit en lui l'origéniste Léonce de la Vie de Sabase ; enfin, il constate qu'il mourut à Constantinople vers 543. Il rectifie ainsi plu-

sieurs erreurs très répandues, car on lit généralement dans les dictionnaires historiques que Léonce vivait vers l'année 600. Mgr Héfélé, dans son *Histoire des Conciles*, le fait mourir en 620.

Ces renseignements biographiques sont donnés par M. Loofs dans la seconde section de son étude. La première section est consacrée aux œuvres de Léonce de Byzance. Ses œuvres, déjà réunies en collection vers l'an 1000, ont été publiées par parties pour la première fois par J. Leunclovius, H. Canisius, Mai, et réunies par M. Migne dans le tome LXXXVI de sa *Patrologie grecque*. Son nouvel historien démontre que les *Trois livres contre les Nestoriens et les Eutychiens* sont bien de lui et ont été composés entre 529 et 544. Quant à ses *Scholies*, qui formaient un ouvrage considérable, elles ne sont pas parvenues entières jusqu'à nous, mais on en a conservé de nombreux fragments sous les titres divers de *Doctrine des anciens Pères sur l'incarnation du Verbe; Contre les arguments de Sévère; les Trente chapitres contre Sévère*. Les écrits *Des sectes, Contre les monophysites, Contre les Nestoriens* sont des retouches du premier grand ouvrage de cet écrivain. L'écrit qui a pour titre : *Contre les fraudes des Apollinaristes* est d'origine douteuse. On peut juger par ce simple résumé de l'importance considérable qu'a pour l'histoire de la littérature chrétienne le travail de M. Loofs.

Terminons ces comptes rendus par *la Doctrine des Apôtres et les deux voies judaïques*, qui n'appartient pas à la collection des *Textes et recherches*, mais est néanmoins de la plume de M. Harnack. C'est une réimpression avec des additions de l'article publié sur la *Didachê* dans l'*Encyclopédie de théologie protestante*. La *Didachê*, connue depuis si peu de temps, a déjà produit une bibliothèque. On compte à l'heure qu'il est plus de deux cents traductions, commentaires ou études diverses de ce petit écrit. L'opuscule de M. Harnack n'est pas le moins singulier qui ait été publié sur ce sujet. Dans la « Postface » que ce savant a mise à la suite de l'*Apoçalypse de Jean*, par M. Vischer, dont nous avons parlé en tête de cet article, il résume page 131 toute la brochure dont nous nous occupons maintenant en quelques mots : « Il y a de très fortes raisons qui établissent que le petit livre moral intitulé : *Les Deux Voies*, est d'origine juive. Un chrétien s'en empara, le transforma et le dénomma : *La Doctrine des Apôtres*. » Vouloir découvrir un écrit juif dans un exposé de l'enseignement de la doctrine chrétienne est tellement paradoxal que nous n'insisterons pas. Heureusement, M. Harnack a à son actif des travaux plus solides et qui ne prêtent point, comme ce dernier, le flanc à la critique. N. O.

---

**Das katholische deutsche Kirchenlied** *in seinen Singweisen, von den prähesten Zeiten bis gegen Ende des siebzehnten Jahrhundersts*, begonnen von KARL-SEVERIN MEISTER, auf Grund älterer Handschriften und gedruckter Quellen bearbeitet von WILHELM ZÄUMKER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1883-1886, 2 vol. gr. in-8 de xv-768 et ix-411 p. — Prix : 25 fr.

Ce volumineux ouvrage sur les hymnes, en langue vulgaire, chantées dans les églises catholiques de l'Allemagne depuis l'origine jusqu'à la fin du xviie siècle, appartient à une branche de la littérature théologique qui est fort peu cultivée en France. Alors qu'à l'étranger on peut nous montrer d'assez nombreux recueils des hymnes latines en usage pendant toute la durée du moyen âge, en Allemagne ceux de Zabuesnig, Daniel, Moue, Wackernagel, Morel et Kehrein; en Angleterre, ceux de Reale et de Trench ; en Suède, ceux de M. Klemming ; en Hongrie, ceux du P. Dreves (pour ne parler que des principaux), nous n'avons encore produit que la double édition des *Proses d'Adam de Saint-Victor*, par M. Léon Gautier. Je ne sache pas qu'on ait publié un recueil de nos anciens cantiques français ni qu'on s'occupe de le faire. En dehors des nombreuses publications sur les hymnes protestantes, les catholiques allemands trouvaient déjà à se renseigner dans les ouvrages de Wackernagel, Kosch, Fischer, etc. Celui dont on rend compte ici constituera un progrès énorme dans l'espèce. Commencé par M. Meister (mort en 1881), il a été refait en grande partie et complété par M. Zäumker, qui l'a dédié au roi de Saxe, Albert. Quelques mots sur la composition de ces deux volumes donneront peut-être à un érudit français l'idée d'en composer de similaires. Chacun d'eux se divise en deux parties, de proportions inégales, l'une générale, l'autre spéciale. Dans la première, comme séries d'introductions : l'hymnologie allemande avant, pendant et après la Réforme ; origines et caractères de la mélodie ; rapports des cantiques allemands avec la liturgie (fin du xviiie siècle) ; « littérature » du sujet, protestante et catholique ; bibliographie ou description par ordre chronologique de tous les recueils d'hymnes (1470-1700), au nombre de 639 ; description séparée des plus anciens livres de chant catholiques (xvie siècle et commencement du xviie siècle) ; réimpression des préfaces des mêmes livres de chant. La partie spéciale n'est autre chose que la reproduction du texte, avec musique notée, de 890 hymnes, le tout accompagné de ce dont l'érudition allemande agrémente à foison les moindres sujets. A la fin, tables, par ordre alphabétique de l'incipit, des hymnes allemandes, latines et en autres langues, et de leurs auteurs connus. On pourrait en désirer une des fêtes et des saints.

ULYSSE CHEVALIER.

---

## JURISPRUDENCE

**Principes du droit ecclésiastique,** *exposé simple et méthodique* par P.-J. Brillaud. Paris, L. Lethielleux, 1887, in-8 de VIII-223 p. — Prix : 2 fr.

**Formulaire matrimonial,** *guide du curé pour tout ce qui concerne le Sacrement de Mariage* par l'abbé Joder. 2me édition. Paris. L. Lethielleux, 1888, in-8 de 248 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Brillaud, curé de la Palisse, n'en est pas à son premier ouvrage sur le droit canonique : le *Traité pratique des empêchements et des dispenses de mariage,* et le *Manuel de la juridiction ecclésiastique au for intérieur* l'ont déjà fait connaître avantageusement. Le livre qu'il offre aujourd'hui au public a le caractère d'une introduction à l'étude du droit ecclésiastique. Des notions générales, un bref aperçu du droit romain, une dissertation sur la nature du droit canonique et le résumé rapide mais assez exact du traité des lois, tel est le sujet qu'il traite. Nous relèverons quelques inexactitudes au point de vue historique, relativement aux collections anciennes des canons. La collection lue au concile de Chalcédoine de 451 n'est pas la première dont nous ayons des traces ; le diocèse d'Orient, celui d'Asie, etc., avaient leurs compilations canoniques tout comme Constantinople. Le concile « in Trullo » n'a pas manifesté sa tendance au schisme en ne citant pas le concile de Sardique, car ce dernier concile n'était admis à cette époque qu'à Rome seulement, il ne faisait partie d'aucune collection orientale, les prélats africains eux-mêmes ne le connaissaient pas. — La date des Fausses Décrétales ne peut plus être placée entre 829 et 847 ; plusieurs travaux récents et de la plus haute autorité assignent avec une vraisemblance qui est presque une certitude le temps compris entre 847 et 852. Dire que cette collection n'a jamais été reçue à Rome, c'est sans doute demeurer officiellement dans le vrai, mais, pour être exact, il ne faudrait pas dissimuler qu'on l'y a utilisée, et même de très bonne heure ; au reste, la réponse ambiguë du pape Nicolas, ou plutôt d'Anastase le bibliothécaire, ne permet pas une affirmation si explicite. Il est non moins inexact de dire que les Fausses Décrétales n'aient rien changé dans l'Église. Rien d'essentiel, assurément ! Mais, si elles n'avaient rien eu à modifier, dans quel but leur auteur les aurait-il composées ? La meilleure preuve des modifications qu'elles apportaient, ce sont les discussions qu'elles ont immédiatement soulevées. Il est indéniable aussi, qu'elles ont fait disparaître des Gaules l'institution du concile provincial et les chorévêques. Signalons en terminant une erreur qu'il faut probablement attribuer à la typographie, c'est le jésuite Labbe, et non pas Labre, qui a réuni au XVIIe siècle une collection de conciles. Les *Principes du droit ecclésiastique* sont bien,

comme l'indique leur titre, un exposé simple et méthodique, un excellent manuel qui se lit sans fatigue et peut rendre d'utiles services.

— Le *Formulaire matrimonial*, de M. Joder, en est actuellement à sa deuxième édition, qui ne sera pas la dernière. C'est un travail consciencieux, basé sur une connaissance approfondie de la législation matrimoniale, et surtout sur une expérience journalière des cas les plus difficiles. Il renferme cinq divisions principales : 1° Formalités qui précèdent le mariage ; 2° Formalités qui accompagnent la célébration du mariage ; 3° Revalidation des mariages nuls ; 4° Affaires contentieuses ; 5° Empêchements occultes. Livre de pratique avant tout, sans prétentions littéraires, mais d'une exactitude parfaite, il donne le modèle des différents actes, certificats, pétitions, etc., qu'un curé peut se trouver obligé de rédiger. Nous signalerons particulièrement la clarté avec laquelle est développée la théorie de la dispense *in radice* (p. 132), les règles à suivre en matière contentieuse (p. 137-169) et la remarquable exposition des empêchements occultes. Le *Formulaire matrimonial* est un livre essentiel aux curés et aux vicaires spécialement chargés de l'administration du sacrement de mariage. G. PÉRIES.

---

## SCIENCES ET ARTS

**La Libre-Pensée contemporaine,** *sa nature et ses différentes formes,* par l'abbé G. CANET. Paris, Oudin, 1885, in-8 de XVI-776 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage d'apologétique datant déjà de deux années, c'est de dire qu'il est toujours en parfaite harmonie avec les besoins, avec les aspirations de l'heure présente. Aussi regrettons-nous moins d'être en retard avec le savant auteur de *la Libre-Pensée contemporaine.* Nous sommes même tenté de nous en réjouir, puisque nous pouvons aujourd'hui justifier nos appréciations par des témoignages d'une valeur peu commune.

Dès son apparition, l'ouvrage de M. Canet était recommandé par deux évêques très compétents en matière d'apologétique, NN. SS. d'Autun et de Nancy ; deux approbations fortement motivées et qui n'offrent rien de banal. Peu de temps après, ce même livre ouvrait à son auteur les portes de l'Académie de Mâcon, et tout récemment enfin, il vient de lui obtenir une distinction très recherchée, le titre de docteur en philosophie et lettres à l'Université de Louvain.

Cette vaste et savante étude se divise en deux parties : *Nature* et *Principales formes* de la libre-pensée contemporaine. La première partie est une pénétrante et minutieuse analyse de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la libre-pensée.

Qu'est-ce que penser librement? C'est, nous dit-on, « penser dans toute la plénitude de l'indépendance de la raison. » La libre raison, la

raison indépendante; mais indépendante de quoi? De l'évidence? De la logique? De la vérité? Tout cela est également absurde. La raison est une faculté essentiellement passive. Dans toute connaissance c'est la volonté se manifestant par des actes d'attention et de réflexion qui est seule active et libre. C'est dans ce sens que Pascal a pu dire : L'esprit marche d'une pièce avec la volonté. Je suis libre de regarder ou de ne pas regarder; il ne dépend pas de moi de voir ou de ne pas voir quand je regarde. On ne conçoit pas plus la libre-pensée en matière de religion ou de philosophie qu'en matière de géométrie. Un libre-penseur s'insurgeant contre la proposition du carré de l'hypothénuse ne serait ni plus ni moins sot et ridicule qu'un libre-penseur regimbant contre l'évidence du raisonnement ou du témoignage.

La libre-pensée ou l'indépendance de la raison n'est donc au fond que l'indépendance de la volonté; elle se traduit fatalement par des négations. Grâce à la sophistique contemporaine, le droit à l'évidence est devenu le droit à la négation systématique, à la négation a priori. Or, comme il est clair que nier n'est pas penser; que, de plus, nier systématiquement n'est pas être libre, il s'ensuit que la libre-pensée contemporaine est en définitive « la négation de toute pensée et de toute liberté. » Telle est la conclusion de la première partie de l'ouvrage.

La seconde partie, la plus considérable par son étendue, est consacrée à l'étude des *Principales formes* de la négation contemporaine. M. Canet nous montre la libre-pensée envahissant et troublant tous les domaines de l'esprit humain. Il soulève et discute avec une égale compétence les plus attachants problèmes de l'ordre rationnel, scientifique, religieux, politique, moral et social. C'est une sorte de somme savamment ordonnée des grandes erreurs de notre temps. Il a fallu une érudition longtemps amoncelée et une rare puissance de réflexion pour ramener ainsi à l'unité cette variété presque infinie de systèmes et de doctrines, pour éclairer leur morphologie naturelle, et les rattacher à une genèse commune.

L'analyse d'une série d'analyses, on le comprendra sans peine, n'est guère possible; qu'il nous suffise de constater le caractère encyclopédique d'un tel ouvrage. Peut-être est-il trop étendu, trop substantiel pour être lu d'un trait, — péché fort honorable si péché il y a; — mais étudié chapitre par chapitre ou consulté à titre de répertoire, il peut rendre de très grands services; il peut suppléer à bien des lectures par la richesse et la variété des citations. Les réfutations de l'erreur sont presque toujours appuyées sur les témoignages des écrivains eux-mêmes; nous avions déjà la Réforme contre la Réforme, M. Canet nous montre en action la libre-pensée contre la libre-pensée.

Nous insisterons, en terminant, sur deux qualités dont l'union est surtout précieuse en matière d'apologétique : c'est, d'une part, la soli-

dité de la doctrine, sans exagération ni diminution, sans concessions ni empiètement ; et, d'autre part, l'actualité vivante des questions discutées, des problèmes abordés et résolus. Aussi redirons-nous avec Monseigneur de Nancy : On a reproché quelquefois aux apologistes de la foi catholique de combattre des erreurs éteintes ou impuissantes depuis longtemps, plutôt que les négations de l'heure présente ; ce reproche ne peut atteindre le savant ouvrage de M. l'abbé Canet.

F. Duilhé de Saint-Projet.

---

**Monumenta Germaniæ pædagogica.** *Ratio studiorum et Institutiones scholasticæ societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes, collectæ, concinnatæ, dilucidatæ a* G.-M. Pachtler, S. J. *T. I. Ab anno 1541, ad annum 1599.* Berlin, A. Hofmann, 1887, in-8 de LIII-460 p. — Prix : 18 fr.

Au moment où l'organisation des écoles est devenue l'objet de polémiques universelles et où les questions sur cette matière brûlante ne sont pas toujours, tant s'en faut, posées avec vérité et justice, l'érudition allemande donne un utile exemple en publiant des documents indiscutables relatifs à l'histoire de la pédagogie. Catholiques ou protestants, les professeurs des Universités d'outre-Rhin se sont tous réunis pour opposer ainsi une barrière au débordement des opinions individuelles, et ils ont donné, dès le premier jour, la preuve de leur sincérité scientifique en chargeant un Père de la Compagnie de Jésus, le P. Pachtler, du travail relatif à la pédagogie des Jésuites. En raison de la communauté d'origine de l'enseignement chez les diverses nations de l'Europe, la publication des *Monumenta*, bien qu'elle soit spéciale aux pays de langue allemande, ne peut manquer de nous intéresser vivement. Nous commencerons le compte rendu des *Monumenta* par le premier volume de la série que le P. Pachtler a consacrée à la pédagogie des Jésuites.

Cette pédagogie n'est que fort peu connue en France. On peut s'en étonner, car depuis trois siècles les Jésuites ont tenu le premier rang comme instituteurs dans les nations catholiques, ils ont formé dans notre pays des millions d'élèves ; leur enseignement a des caractères parfaitement tranchés, une originalité incontestable ; leurs règles scolaires sont fixées dans le *Ratio studiorum* publié en 1599. Et cependant les amis de la Compagnie ne savent guère de sa pédagogie que ce qu'en disent quelques programmes de classes et le P. Jouvency dans son *Ratio discendi et docendi*, tandis que leurs ennemis vont jusqu'à soutenir que cette pédagogie n'a jamais existé. Ce n'est que depuis sept à huit ans que le P. Daniel, dans ses *Jésuites instituteurs de la jeunesse*, a appelé l'attention sur les objets d'études et les anciens livres de classe de la Compagnie. A ma connaissance, le *Ratio studiorum* n'a

été étudié, et très rapidement, que dans deux discours de distribution de prix prononcés, en 1876, par le P. Monneret, et en 1882 par M. Oidier-Laurent.

Après une introduction qui explique la méthode et le plan de l'ouvrage entier, lequel sera divisé en deux grandes parties, partie législative et réglementaire formant trois volumes, partie historique donnant le développement progressif de la pédagogie des jésuites, le P. Pachtler divise son premier volume en trois livres : 1° Législation; 2° Règlements d'études ; 3° Règlements des établissements scolaires. On voit que ce premier volume n'est qu'une préparation au *Ratio*. Toutes les recherches les plus minutieuses entreprises dans les grandes collections de l'Allemagne, un appel au public fait, en 1884, et qui cependant a beaucoup produit, tout cela eût été insuffisant pour réunir ces pièces si importantes, si les archives particulières de la Province germanique de la Compagnie de Jésus n'avaient été libéralement ouvertes au savant historien. C'est là seulement qu'il a pu trouver les plus précieuses instructions pédagogiques; c'est là qu'il a rencontré et qu'il a pu prendre pour guide le *Liber ordinationum* où tout se trouve en substance. « La Compagnie de Jésus, dit le P. Pachtler, n'a pas de motifs de tenir ses trésors cachés ; elle y trouve au contraire la justification de son action et de son histoire. »

Le récit de tous ces travaux pour la découverte des sources se termine et conclut par deux tableaux du plus grand intérêt : 1° État de tous les manuscrits relatifs au sujet ; 2° Bibliographie complète de la matière. C'est la lumière jetée dès l'abord sur tous les documents qui vont suivre et qui forment un corps de lois et de jurisprudence.

Le système d'enseignement des Jésuites ne peut être compris que par ceux qui se sont bien rendu compte : 1° de la direction que les papes ont imprimée à la Société par leurs privilèges ; 2° de la pensée première de saint Ignace relativement à l'organisation des études, et 3° des décisions prises à ce sujet par les assemblées générales de la Compagnie, qui seules ont autorité pour faire des lois. Désormais, ces trois sortes de documents, préface obligée de toute pédagogie des Jésuites, se trouveront réunies et expliquées par des notes très courtes et très substantielles qui pourraient aussi bien servir à une édition française qu'à une édition allemande. Les privilèges des Papes, tout le quatrième chapitre des « Constitutions de saint Ignace, (on sait que c'est dans ce chapitre que saint Ignace parle des études), les décrets des congrégations, c'est-à-dire tout ce qui forme la base législative de l'enseignement des Jésuites, a été donné, non seulement dans le texte, mais traduit en allemand, et le P. Pachtler prévient que son second volume contiendra aussi la traduction allemande du *Ratio*. Privilèges et constitutions sont publiés d'après l'édition de Prague. Quant aux décrets des

congrégations, ils s'étendent bien au-delà de ce qui était connu jusqu'ici. On y trouvera la série complète des règles d'études adoptées par ces assemblées jusqu'à l'année 1883. L'éditeur a ajouté, avec raison, à cette partie législative, des règlements très curieux publiés en 1577, sur les attributions des fonctionnaires de la Compagnie. C'est là le premier essai d'une réglementation générale qui, bien qu'elle ait surtout en vue les études des membres de la Compagnie, pouvait être aussi appliquée aux élèves du dehors.

La seconde partie du volume, qui traite des règlements d'études, est de la pédagogie pure. Ici abondent les pièces inédites dont quelques-unes sont de vraies curiosités littéraires. Le nombre des documents est de cinquante-trois, tous donnés dans le texte latin primitif et placés en ordre chronologique. En tête trois lettres très importantes de Canisius (1548-1550), la première aux scholastiques de Cologne, écrite sous les yeux même de saint Ignace et où l'on trouve marqué avec force le caractère apostolique que revêt l'enseignement des premiers Jésuites, même dans les branches philosophiques et littéraires ; la seconde, écrite de Sicile, recommande de prêcher en allemand et fournit d'intéressantes indications sur les premiers temps du collège de Messine ; dans la troisième, à propos des conférences à établir à Ingolstadt, le B. donne une sorte de code général de pédagogie et de didactique.

Il faudrait citer tous les documents et nous devons choisir. Signalons particulièrement le document n° 8 déjà rédigé en 1556, c'est-à-dire alors qu'aucun collège de Jésuites n'avait été établi en France, et qu'on peut considérer comme un avant-projet de *Ratio,* où sont traitées successivement les questions de direction, d'enseignement et d'éducation ; le document n° 11, aussi de 1556, contenant les plus anciennes prescriptions d'études pour le collège Romain, qui venait d'être ouvert en 1551 ; les documents nos 12 et 16, le premier sur les inspections et les règlements du P. Natalis, au collège de Mayence ; le second, donnant le catalogue des premières leçons faites au collège de Wurtzbourg, pièce rarissime communiquée par le savant Dr Keller ; enfin, les nombreux et curieux règlements du P. Ollivier Manare, visiteur de la Province (34-37) et le plan des leçons de théologie d'Ingolstadt en 1575. Ce dernier document permettra d'intéressantes comparaisons entre la méthode d'enseigner la philosophie du moyen âge et la méthode nouvelle adoptée par les Jésuites pour ce même enseignement.

On comparera aussi utilement les règlements des Universités de Trèves et d'Ingolstadt avec ceux des Universités françaises où les Jésuites sont plus tard entrés et avec ceux de l'Université de Pont-à-Mousson, la seule Université française qui ait été entièrement dirigée par les Jésuites.

Nous arrivons ainsi à la troisième et dernière partie du volume : après les études, l'administration (collèges, séminaires et pensionnats). Ici encore, et à l'exception de quelques documents, déjà analysés dans la grande histoire des Jésuites ou traduits par le P. Prat dans ses excellents ouvrages sur *Maldonat* et le *Père Coton*, comme la formule pour l'acceptation des collèges, rédigée par Lainez, et l'instruction du même Général sur les trois catégories d'écoles secondaires, tout est nouveau et tout mériterait d'être cité. Contentons-nous d'indiquer, en ce qui touche les collèges, les notices sur les premiers Jésuites allemands, sur les commencements des collèges d'Ingolstadt, de Gratz, de Dilingen, sur les anciens comptes de frais d'élèves. On consultera aussi avec intérêt le *Mémorial* du Prov. Bader, pour ce dernier collège de Dilingen, et les chercheurs familiers avec nos archives départementales, où l'on trouve quelquefois de petites histoires latines des collèges des Jésuites, verront avec plaisir le texte même des instructions données par Aquaviva pour la rédaction uniforme de ces notices. Les documents relatifs au Collège germanique renouvelleront presque entièrement l'histoire de ce grand établissement. On sera aussi frappé des difficultés que les pouvoirs civils, même les mieux intentionnés, faisaient quelquefois à la Compagnie.

Sur les séminaires, nous ne dirons qu'un seul mot. Les documents relatifs à ces établissements, qu'ils soient antérieurs ou postérieurs au fameux décret du Concile de Trente (1563) sur la matière, donnent lieu aux plus intéressantes observations.

Enfin, la question si grave en principe des pensionnats, la transition de l'internat du moyen âge au pensionnat moderne, dont Louis-le-Grand a été, en France, le type le plus accompli, les conditions d'organisation et de direction de ces établissements, où la responsabilité du chef est si grande et où la nécessité de tenir compte d'une foule de besoins locaux rend si difficile l'application d'une réglementation générale, toute cette matière si délicate est exposée dans le plus menu détail par les vingt derniers documents. Il faut lire avec grand soin les instructions de François de Borgia (1568), celles de la Congrégation de la Haute-Allemagne (1580), celle d'Aquaviva (1583) et du P. Manara (1586), toutes pièces tirées de divers dépôts de manuscrits et surtout des archives de la Compagnie.

Ainsi, législation, réglementation des études et des maisons, toute la pédagogie antérieure au *Ratio* se trouve dans ce volume où tout est bien ordonné, où tant de choses sont neuves et qui sera fort utile à l'histoire de la pédagogie française.

A. Silvy.

---

**L'Evolution du mariage et de la famille,** par Ch. Letourneau, secrétaire général de la Société d'anthropologie. Paris, A. Delahaye et E. Lecrosnier, 1888, in-8 de xxii-467 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur s'est proposé, comme il le dit lui-même, de « rassembler à titre de documents quantité de singularités, d'étrangetés invraisemblables selon notre idée, criminelles selon notre sens moral ; mais instructives, révélatrices, » et..... suggestives aussi sans doute. Sa conclusion est que le mariage polygame ou monogame dérive de l'idée de propriété et que c'est là la seule origine du délicat sentiment de la pudeur inconnu au monde animal et à l'homme primitif, et qui ne représente qu'un accident dans l'histoire du genre humain.

M. Letourneau dispose sa classification de manière à laisser supposer que les relations sexuelles dans l'humanité ont commencé par être purement animales, et que d'ailleurs certains animaux montrent dans leurs amours des sentiments « humains » bien plus développés que ceux de beaucoup de peuples. La polyandrie ou le mariage communal (*sic*) a succédé à cet état de choses, puis la polygamie; enfin, conséquence de l'achat de la femme, la monogamie, en attendant l'union libre qui commence dans notre société contemporaine à prendre un développement plein de promesses.

Les faits qu'il classifie ainsi sont empruntés aux peuples les plus divers comme races, les plus éloignés comme habitats, les plus séparés par les siècles. Aucune succession historique n'apparaît donc de cet amas d'anecdotes tirées de récits de voyageurs qui auraient le plus grand besoin d'être controlés. Sur un fait contemporain nous saisissons l'auteur en flagrant délit d'observation incomplète. A propos de l'augmentation si forte de la population indigène de l'Algérie entre le recensement de 1881 et celui de 1886, il croit devoir faire remarquer, contrairement à l'opinion unanimement reçue chez les physiologistes, que voilà une population polygame dont la vitalité est très supérieure à celle de toutes les populations monogames. M. Letourneau ignore ce que M. Levasseur fait très judicieusement remarquer dans sa *Statistique de la superficie et de la population des contrés de la terre* (Rome, 1887, in-4, p. 14) que cet accroissement provient non pas du nombre des récensés, mais surtout de la plus grande vigilance des recenseurs.

L'interprétation que le secrétaire de la Société d'anthropologie donne de certaines coutumes des peuples anciens, relativement aux arrangements matrimoniaux, « mariage par servitude, mariage par achat, » dénote une absence complète de sens juridique. M. Letourneau ignore complètement les explications qu'a données à ce sujet M. C. S. Devas, dans ses savantes *Studies of family Life* (London, 1885) et qu'ont fixé définitivement en ces matières la science de la législation comparée.

Quoi qu'il en soit, M. Letourneau est obligé de reconnaître lui-même

qu'à toutes les époques, dans les classes supérieures, il y a eu des familles monogames. Or comme ces classes ou plutôt ces races sont celles qui ont survécu et prévalu dans toute l'humanité, cela prouve — selon les thèses mêmes du Darwinisme — que ces familles étant seules établies conformément à la droite nature, et que les coutumes bizarres et immorales, dans la description desquelles l'auteur se complaît, ne sont que des perversions des sens, des débauches. Qu'il y ait dans l'humanité corrompue par le péché originel une tendance à cette perversion, nous le savons par l'histoire, nous le savons par ce qui se passe sous nos yeux. Ce qui est nouveau dans l'histoire, c'est le pédantisme avec lequel des élucubrations aussi peu sérieuses sont présentées au public. Mais le papier imprimé souffre tout.

Quant au fond même de la thèse de l'animalité primitive de l'homme et de l'absence de vraie famille chez nos ancêtres, elle a été présentée avec beaucoup plus de sérieux et au moins d'apparence scientifique par deux écrivains anglais bien connus, Levis Morgan et Mac-Lennan.

Elle a été l'objet d'une réfutation magistrale par sir Henry Sumner Maine, l'illustre jurisconsulte historien. Dans une récente étude sur *la Famille patriarcale,* il montre, en s'appuyant sur les faits savamment observés, qu'elle a existé dès le début de l'humanité et qu'elle a été le noyau du clan, de la tribu, de la cité, de l'État. Sumner Maine explique parfaitement par des circonstances particulières les faits de polyandrie et de communauté de femmes qui se sont produits accidentellement. Ce remarquable travail a été traduit dans les numéros de juin et juillet 1887 de la *Revue catholique des institutions et du droit.* M. Létourneau l'ignore sans doute : en tout cas, il ne la mentionne même pas.

C. J.

---

## BELLES-LETTRES

**Studien over Vondel en Zijn Iozef in Dothan,** door A.-M. VERSTRAETEN, van her Gezelschap van Iezus. Gent, drukkerij S. Leliaert, A. Siffer, 1886, in-12 de 316 p.

**Vondels Iozef in Dothan.** Treurspel in vijf bedrijven taal- en letterkundig verklaard, door A.-M. VERSTRAETEN van het Gezelschap van Iezus. Schooluitgave, Gent, drukkerij S. Leliaert, A. Siffer, 1887, in-12 de 136 p.

Nos lecteurs connaissent déjà le R. P. Verstraeten, l'érudit éditeur de la tragédie de *Lucifer,* le chef-d'œuvre de Vondel, car le *Polybiblion* leur a présenté ce travail (t. XXIII, p. 414). Encouragé par l'accueil aussi bienveillant que mérité fait à son premier essai, le savant professeur a voulu appliquer à une autre tragédie de Vondel les principes et la méthode d'analyse littéraire si fort goûtés dans son explication

de *Lucifer*. Cette tragédie est celle intitulée : *Joseph à Dothan :* le grand tragique hollandais y met en scène la trahison des fils de Jacob qui vendent leur jeune frère Joseph à des marchands ismaélites. Le P. Verstraeten nous donne de cette pièce une double édition : l'une à l'usage du professeur et du lettré, l'autre destinée aux collèges pour servir de texte à l'enseignement. Nous ne dirons qu'un mot de cette dernière. Les notes explicatives sont claires et précises; elles constituent un sérieux travail philologique. Avec l'auteur du précédent compte rendu publié ici, nous trouvons que, cette fois encore, « la jeunesse des écoles flamandes à qui ce livre est destiné a été singulièrement gâtée. »

Les *Studien Over Vondel* sont un travail de longue haleine qui se divise en trois parties. La première nous renseigne sur le poète et sur son œuvre. Nous y trouvons l'histoire de la tragédie, un coup d'œil d'ensemble sur les données et la marche de la pièce. A propos d'invention et de disposition, le P. Verstraeten groupe des remarques fort intéressantes sur la valeur tragique du sujet, les sources du drame, l'application des règles d'Aristote au récit biblique qui fait le fond de la tragédie, sur les personnages et leur caractère, ainsi que sur le plan. Vient ensuite une étude approfondie du style et de la langue de Vondel, au double point de vue de leur convenance avec le sujet traité et des idiotismes propres au grand tragique hollandais. N'oublions pas de mentionner un paragraphe très original sur les rapports de la langue de Vondel avec le flamand, et un éloquent parallèle entre Vondel et Corneille, où l'auteur accorde à ces deux grands génies le partage d'une égale admiration. La seconde partie de l'ouvrage donne le texte de la tragédie avec des notes philologiques, littéraires et historiques au bas des pages. Ce commentaire critique place le R. P. Verstraeten au rang des meilleurs interprètes de Vondel, à côté des Van Lenne, des Allard, des Van Vloten et des Velderman. On sait que *Joseph à Dothan* fait partie, dans la pensée de Vondel, d'une trilogie composée, outre cette tragédie, de deux autres, *Joseph en Égypte* et *Joseph à la Cour*. Dans la troisième partie de son étude, le R. P. Verstraeten étudie d'abord la place du drame dans cette trilogie. Puis, il établit la comparaison avec la trilogie composée sur le même sujet par le P. Le Jay. La balance ne penche naturellement pas en faveur du poète français : aussi bien la lutte avec Vondel n'était possible qu'à un génie. Enfin, une dernière étude met en relief le côté original de l'œuvre de Vondel et le rapport à établir entre le tragique hollandais et les tragiques étrangers, anciens ou modernes.

On le voit, le R. P. Verstraeten nous a donné un travail de haute critique littéraire, mené avec grande sûreté de goût, une science profonde et une parfaite modération dans les jugements. F. G.

**A Venetian Lover,** by EDWARD KING. London, Kegan Paul, 1887. In-8 de 163-13 p.

Parmi les jeunes poètes américains, M. Edward King n'est pas des moindres. Déjà ses *Echoes from the Orient* n'avaient point passé inaperçus; même, l'accueil que reçut cet ouvrage fut de ceux qui, mettant un écrivain en bonne place, lui imposent l'obligation de marcher sans cesse vers le mieux. Le volume qu'il nous donne cette année n'a pas la variété de ton des *Echoes;* c'est un poème, plutôt une sorte de roman en vers, où se lisent intercalés, de petits morceaux lyriques, la plupart agréables. Il est difficile, après *Aurora Leigh*, sans nombrer les autres poèmes modernes, d'écrire un roman en vers qui ne rebute du premier abord. Ce genre, dont la littérature anglaise a principalement abusé, est aussi l'un de ceux où le médiocre est le plus insupportable; il faut à l'auteur bien du talent pour ne point faire dire : que n'écrit-il en prose? Et de fait, la prose convient au récit, mieux que le vers; seule, elle permet une liberté d'allure, une vérité de ton, sans lesquelles aucune psychologie n'est possible. Pourtant, on peut s'en tirer par le lyrisme ; M. King est lyrique, encore que d'un lyrisme modéré et dont les effusions ne s'égarent pas vers les chimères, ni vers les étoiles.

Un jeune patricien de Venise, un patricien de nos jours, bien mélancolique, même pour un Vénitien appauvri et déchu des grandeurs de sa famille; un Américain, enrichi dans les mines, qui se promène en Europe avec sa fille et devient l'hôte du Vénitien. Les jeunes gens s'aiment, s'engagent l'un à l'autre; mais le père a promis sa fille à un ami qui lui sauva la vie; quelques incidents dramatiques s'en suivent; à la dernière page ils sont réunis et unis. Sur ce sujet qui n'est, en lui-même, qu'un canevas, le poète a écrit un volume intéressant et qui laisse l'impression d'une œuvre délicate, écrite avec soin, non sans facilité. Cette Venise, qui a pris une si grande place dans la littérature américaine, où sont innombrables les poèmes et les romans *of the Venetian life*, a bien inspiré M. King ; et d'aucuns lui sauront gré d'avoir mis en vers des amours heureuses, comme on prend plaisir à entendre un conte de fées. R. G.

---

**L'Académie des sciences,** par ERNEST MAINDRON. Paris, Alcan, 1888, in-8 de IV-344 p., avec 8 pl. et 53 reproductions de gravures, plans et autographes. — Prix : 12 fr.

La meilleure recommandation pour ce volume, c'est à coup sûr l'intérêt que M. Dumas, d'après ce que nous apprend l'auteur, portait à sa publication. M. Maindron, attaché pendant de longues années au secrétariat de l'Académie des sciences, ne s'est pas proposé de retracer la

part prise par la savante compagnie aux grandes découvertes et au mouvement scientifique depuis deux siècles. Il a voulu recueillir dans des archives qui lui étaient familières et publier les pièces peu connues qui lui ont paru les plus propres à faire connaître l'histoire de l'Académie dans ses rapports avec les pouvoirs de l'État. C'est d'abord la création de l'Académie des sciences qui commence à tenir ses assemblées régulières dans la bibliothèque du Roi en 1666, et qui est brusquement supprimée par la loi du 8 août 1793. Puis après quelques chapitres intéressants sur les pensions royales, le budget et les collections, vient la fondation de l'Institut national par la Convention le 3 brumaire, an IV, avec trois classes (sciences physiques et mathématiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts). La reproduction détaillée des règlements, la fondation des prix, la modification des classes en l'an XI, l'installation au Palais des Quatre Nations en 1805, conduisent le lecteur jusqu'à l'ordonnance de 1816 qui rétablit les académies. Une troisième partie, qui occupe à elle seule la moitié du volume, est consacrée à Bonaparte, membre de l'Institut national. Elle commence par le coup d'État de fructidor et la nomination de Bonaparte au fauteuil de Carnot déporté, et se termine par la lettre du comte Carnot, ministre de l'intérieur aux Cent-Jours, invitant l'Institut à exprimer à l'Empereur son attachement inaltérable. Le rapprochement de ces mêmes élans d'enthousiasme qui saluent à de si brefs intervalles, comme des libérateurs attendus et désirés, les souverains alliés, le roi Louis XVIII, puis l'empereur Napoléon, produit une impression pénible : on ne peut s'empêcher de regretter que l'Institut, voué au culte calme et serein des sciences et des lettres, n'ait pu échapper à ces douloureuses vicissitudes.

Une courte bibliographie de l'Académie des sciences termine l'ouvrage dans lequel M. Maindron a réuni fort heureusement quelques portraits d'académiciens, divers fac-similés de pièces intéressantes et plusieurs vues des salles successivement occupées par les académies au Louvre et au Palais Mazarin. A. Delaire.

---

**Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne (1602-1671),** par H. Chérot, S. J. Paris, A. Picard, 1887, gr. in-8 de 568 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette étude est excellente à tous les points de vue. Comme biographe, comme critique, comme bibliographe, le R. P. Henri Chérot mérite des éloges sans réserve. La *Notice biographique* (p. 1-30) ne nous laisse rien ignorer sur Pierre Le Moyne (né à Chaumont en Bassigny, le 5 mars 1602, mort entre le 22 et le 23 août 1671 à Paris). Non seulement sont réunis là tous les détails désirables sur la vie du fé-

cond écrivain, mais aussi sur son père, sa mère, son parrain (le chanoine Piétrequin), sa marraine, ses frères, ses oncles, ses aïeux paternels et maternels, sa maison natale, etc. On trouve même dans cette riche notice (p. 15) des indications nouvelles relatives à Molière, dont l'abbé Davier avait cru devoir faire l'élève du P. Le Moyne au collège de Clermont en 1640-1641 : « Une pièce originale, conservée aux Archives du Gesu et dont une copie authentique nous a été communiquée par le savant bibliographe de la Compagnie de Jésus, le P. Carlos Sommervogel, tranche la question en sens contraire. C'est un « status » ou état de la province de France, en 1640, dans lequel le personnel de chaque maison est énuméré avec les noms et prénoms de chaque individu, son titre et les fonctions qu'il exerce. Nous nous permettons de signaler aux Moliéristes, pour qui rien n'est à dédaigner de ce qui éclaire un point obscur, si petit soit-il, cet acte officiel qui donne la composition exacte du collège de Clermont en cette année 1640, où Molière y fut élève de seconde. Il y avait dans l'établissement deux professeurs de rhétorique, les PP. Philippe Briet et Nicolas Nau, et un professeur d'humanités, Pierre Salleneufve. Il nous en coûte de remplacer le nom célèbre du P. Le Moyne par celui d'un régent inconnu, mais la justice oblige à rendre à chacun ce qui lui appartient, et Pierre Le Moyne, qui figure dans ce catalogue sans aucun qualificatif, n'ayant pas eu la peine de former Jean-Baptiste Poquelin aux belles-lettres, nous ne saurions lui en attribuer l'honneur. »

Le P. Chérot discute, dans sa notice, diverses autres assertions, et il combat notamment (p. 23) l'erreur de deux écrivains qui, partis de points diamétralement opposés, M. l'abbé Maynard et M. de Ménorval, se sont mis d'accord pour représenter le P. Le Moyne comme le directeur de Marguerite de Valois, alors qu'il n'avait que « treize ans » au moment de la mort de sa prétendue pénitente (1615).

L'histoire littéraire du P. Le Moyne remplit (p. 41-448) dix-huit chapitres, couronnés par une *Conclusion* (p. 449-452). Ces chapitres sont intitulés : *Essais poétiques, Le Moyne jugé par Balzac et Chapelain; les Peintures morales; le Manifeste apologétique; le Sainct Aumosnier; la Gallerie des femmes fortes; la Dévotion aisée; Querelle littéraire entre Le Moine et Mambrun; Traité du poème héroïque; le Saint-Louys; Accueil fait au Saint-Louis par les contemporains; De l'art de régner; Entretiens et lettres poétiques; De l'art des devises; De l'histoire; Le Moyne jugé par la postérité; Le Moyne jugé par lui-même.* Le R. P. Chérot analyse et apprécie très bien les œuvres de son confrère, se tenant à égale distance de la sévérité et de l'indulgence, n'hésitant pas même à parler parfois avec ironie de son héros, par exemple au sujet de son inépuisable fécondité : « Il n'y avait de violent chez lui que la passion d'écrire, mais loin de se calmer avec le temps, elle allait toujours croissant. » Partout le cri-

tique se montre admirablement maître d'un sujet qu'il a étudié à fond dans les manuscrits comme dans les imprimés, ce qui lui permet de redresser un grand nombre d'inexactitudes commises par ses devanciers. Un des passages rectificatifs les plus piquants de tout le volume est le passage consacré aux *Essais poétiques* où (p. 31-33) le savant écrivain établit d'une façon incontestable que le P. Le Moyne est bien l'auteur des *Triomphes de Louis le Juste en la réduction des Rochelois* (1629), et non ce Florent Bon auquel le recueil a été attribué dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, dans la *Méthode pour étudier l'histoire* de Lenglet-Dufresnoy, dans la *Biographie Saintongeoise* de Damien Rainguet, dans la *Bibliographie Rochelaise* de Léopold Delayant, etc. Relevons, à propos du recueil restitué au P. Le Moyne, cette petite épigramme contre le trop facile producteur (p. 36) : « Le livre coûta peu [de travail] et valut ce qu'il coûta. » Voir encore d'intéressants redressements au sujet des *Lettres de Jean Chapelain* (pp. 71, 72), des *Provinciales* (pp. 106-108), des *Prédicateurs du* XVII$^e$ *siècle* de M. Paul Jacquinet (p. 151), du *Dictionnaire critique* de Bayle et de la *Biographie universelle* (p. 158), des *Mémoires de Huet* qui, suivis par tous les biographes, font naître à Clermont-Ferrand le P. Mambrun, né le 5 décembre 1601 dans la petite ville de Thiers (p. 234), lequel P. Mambrun a trop souvent été confondu avec un autre jésuite, son homonyme, recteur du collège de Lyon, qui assista Fr. de Thou en ses derniers moments (1642) et a laissé une relation de son supplice, et, pour abréger l'énumération, de diverses assertions de M. Julien Duchesne et de M. Fréd. Godefroy (p. 250), du P. de Backer (pp. 258, 403), de Reveillé-Parise, l'insuffisant éditeur des *Lettres* de Guy Patin (p. 398), etc.

A côté des rectifications, il faudrait signaler bien des curiosités, par exemple, l'*Épitaphe de M. le marquis de Pisany, tué à la journée de Nortlingen* (p. 187), oubliée par Victor Cousin dans sa mention des poétiques hommages rendus au jeune héros ; le madrigal sur la *Grenade*, destiné à la *Guirlande de Julie,* qui ne paraît avoir été connu d'aucun des érudits qui ont écrit sur le célèbre recueil (p. 188) ; une autre petite pièce en l'honneur de la « sage et noble Julie » (p. 191) ; diverses citations empruntées aux livres en prose du bon religieux, aujourd'hui si peu lus, et qui seront, par conséquent, pour presque tout le monde, de véritables révélations (*passim*); des rapprochements entre divers extraits de la *Dévotion aisée,* de l'*Introduction à la vie dévote* et les *Sermons* de Bourdaloue (p. 210-212) ; quelques passages des *Enluminures du fameux Almanach des PP. Jésuites*, qui contiennent des vers bien ridicules de Le Maistre de Sacy (p. 214-218), un sonnet manuscrit ajouté à l'exemplaire de l'*Art de régner*, que possède la bibliothèque de l'Arsenal (p. 320) ; une note détaillée sur Hercule Vauquelin des Yvetaux, descendant du poète et poète lui-même, et sur M$^{me}$ des

Yveteaux (Magdelaine de Guillon), que l'on comparait à Diane Chasseresse (p. 348-349), etc.

Le volume contient encore : 1° Des *Pièces justificatives*, au nombre de plus de vingt ; 2° Des *Appendices*, qui contiennent de nouvelles citations empruntées aux écrits du P. Le Moyne, à ceux de ses confrères les PP. Bouhours et Menestrier ; le catalogue des devises du P. Le Moyne avec la restitution des noms de personnes ; 3° Un *Essai bibliographique sur les ouvrages imprimés et manuscrits du P. Le Moyne*, travail qui, malgré son titre infiniment trop modeste, est définitif, car on n'aura ni à le corriger, ni à le compléter ; 4° Une *Table des principaux noms de lieux et de personnes ;* 5° Enfin des *Addenda* où l'on trouve un nouveau document biographique provenant des anciennes Archives du Gesu (*Ménologe*, manuscrit du P. Le Moyne), un éloge de cet écrivain tiré de la *Lettre en vers à Monsieur*, écrite par Robinet, en date du 29 août 1671 ; diverses observations sur quelques inexactitudes commises par feu Prosper Faugère, dans la nouvelle édition des *Provinciales* (Hachette, 1886).

T. de L.

---

**Correspondance de Gustave Flaubert.** 1re série. *1830-1850.* Paris, Charpentier, 1887, in-12 de XVIII-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Commanville, en tête de cette première série des lettres de Flaubert, a écrit sur son oncle une notice pleine de souvenirs intimes, fort intéressante et éclairant divers points de la correspondance réunie dans ce volume. La première de ces lettres remonte à 1830. Flaubert n'avait guère alors que dix ans, mais déjà il n'était occupé que de conceptions romanesques ou dramatiques dont, dans une orthographe enfantine, il déroule les plans à son ami Ernest Chevalier, mort tout récemment député de Maine-et-Loire. Flaubert sera toute sa vie l'homme que révèle ce début, l'homme occupé, avant tout, par-dessus tout de l'art, mot qu'il ne définit nulle part, mais qui suffit pour l'enivrer : « L'art ! la seule chose vraie et bonne de la vie ! » écrit-il en 1846, et assez peu galamment à une femme-poète, son aînée d'une dizaine d'années, celle-là même qui essaya une fois de poignarder Alphonse Karr, prouvant ainsi, comme le disait l'auteur des *Guêpes*, que les femmes-poètes sont mauvaises femmes de ménage. Dépareiller une douzaine de couteaux pour lui en planter un dans le dos ! Cette liaison aboutit à une rupture que les lettres de Flaubert faisaient du reste pressentir. Il s'y occupe trop de lui, de ses sentiments, de ses sensations, qu'il est arrivé à analyser avec un grand talent d'observation et de style. Cette question de l'art le conduit à une sorte d'égoïsme inconscient et d'apparente insensibilité. Ce qu'il éprouve, ce qu'il voit est pour lui un perpétuel sujet d'études et de descriptions. Qu'il perde sa sœur bien-aimée, à laquelle il a adressé

tant de charmantes pages, au lieu de la pleurer, ou tout en la pleurant, il se complaît à décrire sa mise au cercueil et ses funérailles et termine par un regret donné à sa « vie d'art et de méditation » (p. 96). La mort d'un ami intime, Ernest Le Poitevin, fournit de même à Flaubert le sujet d'une lettre naturaliste. Il ne faudrait pas croire cependant à une absence de tendresse dans le cœur de Flaubert ; beaucoup de lettres à sa mère le montrent fils excellent, attentif, tout dévoué. Ce qui le refroidit c'est sa passion pour l'art. L'art lui inspire un respect qui le rend trop modeste, il se trouve indigne d'écrire, il ne fera jamais imprimer une ligne ; il a une méfiance de lui qui le conduit à de sombres découragements ; il a cette maladie morale propagée par Chateaubriand, Sennancourt, Byron, Lamartine, et pourtant une fois il reconnaît franchement que son sort n'est pas si déplorable : « Les circonstances qui m'entourent sont plutôt favorables que nuisibles et avec tout cela je ne suis pas content. Nous faisons des jérémiades sans fin, nous nous créons des maux imaginaires (hélas ! ceux-là sont les pires). Nous nous bâtissons des illusions qui se trouvent emportées. Nous semons nous-mêmes des ronces sur notre route et puis les jours se passent, les maux réels arrivent et nous mourons sans avoir eu dans notre âme un seul rayon de soleil pur, un seul jour calme, un ciel sans nuages. Non, je suis heureux. Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qui m'afflige ? L'avenir sera noir peut-être, buvons avant l'orage, tant pis si la tempête nous brise, la mer est calme maintenant » (p. 29). Mais la tempête était dans l'âme de Flaubert et d'autant plus terrible et acharnée qu'aucune lueur religieuse ne vint jamais y briller.

La vie de Flaubert fut du reste peu accidentée ; le grand épisode en fut un voyage en Orient, fait avec M. Maxime du Camp. La vie de Flaubert s'est passée pour ainsi dire en pensées. Mais qu'on ne croie pas que cette pénurie d'événements rende sa correspondance peu intéressante. Il y a grand attrait à voir fonctionner cette imagination active. Jean-Paul Richter croyait que tout homme éminent emportait dans la tombe le meilleur de ses pensées et eût voulu qu'une sorte de clavier pût reproduire par écrit un travail intérieur souvent supérieur à ce qu'un esprit manifeste au dehors. Une correspondance comme celle de Flaubert est, dans une certaine mesure, le clavier rêvé par le philosophe allemand. TH. P.

---

**Journal des Goncourt**. *Mémoires de la vie littéraire (1851-1865)*. Paris, Charpentier, 1887-1888, 2 vol. in-16 de 402 et 341 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Dans le livre que M. Albert Savine a traduit sous le titre : *le Naturalisme*, Mme Pardo Bazan peint, et de main de maître, les romanciers

français les plus en vue. Elle nous fait des Goncourt un portrait excellent et traité avec une prédilection particulière. Après avoir rappelé que, d'abord, les deux frères s'étaient adonnés à la peinture à l'huile, elle les montre voulant forcer la plume à produire l'œuvre du pinceau et, dans une certaine mesure, y réussissant, mais non sans violenter la langue et sans chercher dans de hardis néologismes les couleurs dont ils avaient besoin.

Le journal rédigé par M. Edmond de Goncourt doit une bonne partie de son intérêt à ce talent de description porté cependant à l'excès dans de certains endroits. Ce journal étrange, trop minutieux, trop sincère, et à la fois prétentieux, fait au jour le jour et réflétant les choses vues ou pensées dans la journée, quelles qu'elles soient, ne ressemble en rien à ce que l'on désigne sous le titre de souvenirs ou de mémoires. C'est une étrange succession d'impressions disparates où dominent des esquisses, des tableaux faits d'ailleurs avec un soin extrême et souvent sans préoccupation aucune de l'intérêt intrinsèque des sujets traités. Les Goncourt peignent pour le plaisir de peindre. Un chasseur de rats (t. I, p. 78), des joueurs de dominos (p. 82), le cabaret d'un marchand de vin (p. 90) ; tout leur est bon, et l'habileté de l'exécution nous fait considérer ces scènes diverses un peu comme on se plairait à regarder une série de tableaux de Teniers, dût-on finir par se rappeler la pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. » Une citation classique en appelle une autre, et nous devons prévenir nos lecteurs que M. E. de Goncourt ne s'est point soucié d'observer le précepte de Boileau :

... Le lecteur français veut être respecté,
Du moindre sens impur, la liberté l'outrage
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Le journal des deux frères offre, il faut en convenir, des crudités répugnantes. Il ne recule devant aucune chose ni presque aucune expression. Il faut en avertir aussi : l'impiété s'y étale sous toutes les formes et va jusqu'au blasphème (t. II, p. 121). A côté de ces passages déplorables, on rencontre pourtant quelques phrases d'un autre ton. Si quelque part M. de Goncourt prétend que les Petites Sœurs des pauvres ont maintenant quatre-vingts millions, et ajoute combien le paradis a coûté au monde (t. II, p. 98), ailleurs il écrit sur une sœur de charité une page charmante que nous voudrions citer et qui se termine ainsi : « Ah ! les religions de l'avenir auront de la peine à créer de tels dévouements ! » (t. I, p. 353). Le caractère consolateur du christianisme a frappé M. de Goncourt dans un autre endroit : « c'est la religion qui sert quand on pleure, » avoue-t-il (t. I, p. 519). Chose étrange, les dîners qui réunissaient MM. de Goncourt, Saint-Victor,

Théophile Gautier, Flaubert et quelques autres, finissent presque toujours par des dissertations sur Dieu et l'immortalité de l'âme. Ce sont des idées qui inquiètent ces libres-penseurs, comme elles troublaient, au siècle dernier, les convives de Mlle Quinault. Mais les dîners de celle-ci pouvaient, sans grande peine, être plus spirituels que ceux de Magny, à en juger par l'analyse des propos de table que nous donne M. de Goncourt. Lui-même finit par exprimer du « dégoût, » presque du « mépris » pour ces réunions mensuelles (t. II, p. 276). Un détail amusant, cependant, c'est la terreur qu'éprouvent un jour deux sceptiques de premier ordre, Théophile Gautier et Saint-Victor, en comptant que les convives sont au nombre de treize. On envoya chercher, pour faire le quatorzième, un jeune collégien devant lequel « on raconta des choses énormes » (t. II, p. 141).

M. de Goncourt nous entretient d'autres dîners plus intéressants : ceux de la princesse Mathilde. Il y a peut-être là quelques détails que l'histoire ne négligera pas. Dans cet ordre de choses, il faut citer aussi une assertion fort curieuse sur la prise de Malakoff, obtenue par un ricochet diplomatique venant de la Prusse (t. I, p. 243); mais c'est surtout l'histoire littéraire ou plutôt la biographie anecdotique de nos écrivains contemporains qui mettra à contribution le *Journal des Goncourt*. Que de portraits admirablement esquissés ou peints! L'un des plus parfaits est certainement celui de Sainte-Beuve. Le critique du lundi y est bien rapetissé; le portrait néanmoins doit être fort ressemblant. Ce qui donne une vie singulière à ces portraits, c'est que souvent M. de Goncourt rapporte les paroles de divers personnages qu'il met en scène et qu'il a transcrites après l'entrevue. Je crois cependant que sa mémoire l'a mal servi quand il fait parler M. de Montalembert de son retour de l'émigration (t. I, p. 129). M. de Montalembert naquit en 1810.

On peut s'étonner, non que M. de Goncourt n'ait pas supprimé certains détails intimes et des nudités de toutes sortes, leur exposition faisant partie d'un système arrêté, mais qu'il ait tenu à conserver des souvenirs ou des réflexions d'une complète insignifiance, qu'il ait parsemé son livre de pensées dont la forme prétentieuse ne cache pas le vide. Et il dit qu'il admire tant La Bruyère! Souvent il attache à ses phrases des images bien singulières. Comment trouvez-vous ceci : « La femme du monde, à la fin du carnaval, a un peu de l'hébêtement des bestiaux à la fin d'un long voyage en chemin de fer » (t. II, p. 255). Et cette comparaison à propos d'un aumônier qui, sur le champ de bataille, donne l'absolution aux mourants et que les blessés « suivent de l'œil, ainsi que des affamés suivent un gigot à une table d'hôte » (t. II, p. 161). Et cet axiome : « Toute conviction est bête, comme un pape » (t. II, p. 134). M. de Goncourt est-il sûr que la pensée suivante

soit très juste : « On pourrait définir le provincial l'homme qui n'a ni la mesure ni l'à propos » (t. II, p. 199).

Nous avons dit que M. de Goncourt ne recule pas devant les néologismes. Si parfois il en créée qui avaient leurs synonymes et qui étaient inutiles, d'autres fois il en emploie qui donnent à ses tableaux une vérité extraordinaire et il se fait une syntaxe qui trouve comme une légitimation dans la phrase de La Bruyère : « L'art d'écrire est l'art de définir et de peindre. » M. de Goncourt a donc une langue à lui, qui étonne et éblouit. Sans vouloir lui reprocher des outrances de parti-pris et en dehors d'elles, on pourrait remarquer que la vieille grammaire aurait quelques vétilles à signaler dans le journal des deux frères, par exemple l'emploi si trivial de « de suite » pour « tout de suite ; » quelques barbarismes, tels que l'adverbe « compendieusement » pris dans l'acception de « longuement » dont le sens est complètement l'opposé.... Nous avons été frappé d'une manière de dire qui n'est peut-être pas imparfaite au point de vue grammatical, mais qui choque les usages d'un monde auquel M. de Goncourt appartient par sa naissance : plusieurs fois il place la particule « de » devant un nom propre que ne précèdent ni un prénom ni un titre : de Vigny, de Morny... Mais ne poursuivons pas ces critiques minutieuses et de si mince importance. Il vaudrait mieux tâcher de donner une idée un peu exacte de ce livre singulier, où tout se mêle, où des pages captivent tout à coup le lecteur que d'autres pages avaient choqué au point de lui vouloir faire refermer le volume. Disons, pour essayer de résumer l'impression que nous laisse le *Journal* des deux frères, que tour à tour il amuse, fatigue, charme, froisse, séduit et irrite. Mais pour en aborder la lecture, nous devons le répéter, il ne faut plus tenir à ce vieux respect dont parlait Boileau et dont nous faisons trop bon marché.

TH. P.

---

## HISTOIRE

**Manuel des institutions romaines**, par A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1886, in-8 de XVI-655 p. — Prix : 15 fr.

Le *Manuel* de M. Bouché-Leclercq est l'œuvre la plus considérable qui ait été consacrée en France aux institutions romaines. Le titre indique assez bien qu'il comprend toute la partie des antiquités étrangère à la vie privée. En voici du reste le plan : Constitution de la cité et organisation de son gouvernement (sous la Royauté, la République et l'Empire), Administration du territoire (Italie et provinces), Administration financière, Armée, Droit et Justice, Religion. Les pages comprennent deux parties, l'une en gros texte, l'autre en petit texte ; celle-ci, placée au-dessous de la rédaction continue, contient les réfé-

rences, la discussion des questions controversées, et une bibliographie abondante, qui permet de recourir soit aux sources originales, soit aux travaux nombreux consacrés, surtout en Allemagne, au détail des institutions romaines. La partie relative au droit a été considérée par les spécialistes comme moins exacte que le reste de l'ouvrage. Ce gros volume, destiné à rendre de grands services aux étudiants de l'enseignement supérieur, est terminé par une édition des *Fastes consulaires* et un index très complet. XX.

---

**Histoire du plébiscite,** par M. CHARLES BORGEAUD, docteur en philosophie, docteur en droit. *Le Plébiscite dans l'antiquité. — Grèce et Rome.* Genève, Georg; Paris, Thorin, 1887, gr. in-8 de XVI-200 p. - Prix : 4 fr.

« L'histoire du plébiscite est encore à écrire, » nous dit M. Borgeaud, à la fin de son Avant-Propos (p. XV). — Quelque profondes que soient les différences qui séparent, en cette matière, l'antiquité grecque et romaine de nos mœurs et de nos institutions publiques actuelles, l'étude du passé peut, ici comme ailleurs, servir d'utile préparation à leur examen consciencieux. Cette considération a poussé l'auteur à jeter ses regards en arrière, avant de considérer le présent. Deux parties distinctes sont successivement consacrées au plébiscite dans les cités grecques et à Rome. La première, divisée en trois chapitres, passe en revue l'état des choses à Sparte, à Athènes et dans les États secondaires; la seconde, répartie également en trois chapitres, traite tour à tour des comices curiates, centuriates et tributes; — de la loi, — et du plébiscite, à l'occasion duquel la loi des consuls Valérius et Horatius, celles des dictateurs Publilius Philo et Hortensius, enfin le rôle du plébiscite dans l'évolution du droit public de Rome sollicitent l'attention de M. Borgeaud et sont, de sa part, l'objet d'intéressantes dissertations. Une conclusion finale couronne l'ensemble de ses développements. Il est, d'une manière générale, au courant des travaux récents les plus connus. Peut-être pourrait-on cependant lui reprocher d'être loin d'en tirer tout le parti suffisant. Les renseignements fournis sur la réforme des comices centuriates, en dépit des additions de la page 195, sont, en particulier, d'une regrettable pauvreté, et il en est de même sur bien d'autres points. Au total, nous n'avons pas ici affaire à un travail d'érudition : c'est plutôt un essai de vulgarisation, sur lequel est jeté un court manteau scientifique. D'invention et de nouveauté proprement dites, il n'en faut pas chercher, mais seulement des notions très sommaires, dont la plupart sont exactes, ce qui est déjà beaucoup. Au demeurant, sa monographie se présente à nous avec tous les défauts inhérents à une « œuvre de jeunesse » : tel est le nom même dont la baptise M. Borgeaud. C'est assez dire que, malgré sa tentative, qui

n'est pas d'ailleurs sans quelque mérite, l'histoire du plébiscite, dans l'antiquité tout au moins, reste encore à écrire. X.

---

**Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam,** auctore BERNARDO JUNGMANN, Eccles. Cathed. Brugensis canonico honor. Professore hist. eccl. et patrol. in Universitate cath. Lovaniensi. T. VII. Ratisbonæ, Neo Eboraci et Cincinnatii, Pustet, 1887, in-8 de 475 p.

Le septième et dernier volume de l'important ouvrage du chanoine Jungmann a paru et il nous semble digne des précédents. Il contient six dissertations, dont voici les titres : *Du commencement et de la propagation de la fausse Réforme, Du concile de Trente, De l'état de l'Église à la fin du XVI^e siècle, Du jansénisme, De la déclaration du clergé de France en 1682. De l'état de l'Église au XVIII^e siècle;* cette sixième et dernière dissertation du volume est la quarante-deuxième de tout l'ouvrage. Ainsi que dans les précédents volumes, ces dissertations sont reliées entre elles par un court résumé et elles donnent ainsi une vue sur l'histoire de trois cents ans. Comme cours d'histoire il y a évidemment un défaut de proportion entre ces diverses parties, mais, comme recueil de questions controversées, on trouve là des renseignements précis et clairement exposés. Les indications bibliographiques sont un peu données pêle-mêle, c'est-à-dire que le P. Rapin, par exemple, est nommé à côté de Sainte-Beuve, au sujet du jansénisme; Lacchesini à côté de Lafiteau; il y aurait eu profit à classer les auteurs suivant le degré de leur orthodoxie, mais il est vrai, quel est l'homme tant soit peu au courant de la littérature, qui ne reconnaîtra pas l'ami et l'ennemi, le compilateur et l'écrivain original. Quelques errata seraient à signaler; ainsi, l'auteur de *Maldonat et l'Université au XVI^e siècle* est le P. Prat et non Duprat, etc... Mais ce sont là critiques légères; ce que je préfère de beaucoup faire ressortir, c'est la loyauté dans l'exposition des objections présentées et dans l'acceptation des faits. Ainsi l'auteur avoue tout simplement que le pape Paul III eut dans sa jeunesse des enfants illégitimes, et il constate, après le cardinal Pallavicini, son amour immodéré envers sa famille. Il sait très bien, en effet, que l'historien doit dire toute la vérité et qu'il n'y a rien là qui puisse ébranler la foi du catholique. Le savant professeur est donc impartial et son jugement droit doit être accepté, assurément. Celui qui aura lu avec attention les sept volumes du chanoine Jungmann pourra avoir une connaissance suffisante de l'histoire de l'Église. Mille détails lui échapperont, sans doute, mais les grandes lignes seront tracées et il n'y aura plus qu'à compléter des études qu'on n'a jamais terminées. Nous croyons donc cet ouvrage destiné à faire beaucoup de bien et digne de se trouver sur la table de tout homme désireux de s'instruire. H. DE L'E.

---

**La Société de Paris**, par le comte Paul Vasili. I. *Le Grand Monde.* Paris, « Nouvelle Revue, » 1887, in-8 de 484 p. — Prix : 6 fr.

Après avoir passé en revue toutes les capitales de l'Europe, le comte Paul Vasili termine par une suite de lettres sur Paris l'éducation diplomatique de son « jeune ami. » Aujourd'hui, il ne s'agit que du grand monde; plus tard, nous aurons un volume sur le « monde républicain. » La distinction n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire : ces deux mondes se coudoient, et s'il est des points où un abîme les sépare, il en est d'autres où, sans le savoir peut-être, ils se confondent. Pris en bloc, ce grand monde paraît n'avoir de grand que son inutilité frivole; toutefois, si on le compare à celui des autres capitales, il est peut-être moins mauvais au fonds. Telle est l'appréciation qui ressort de ces nouvelles lettres : le comte de Paris et son ascendance; la comtesse de Paris et la famille d'Orléans; ce que pourrait être la cour de Philippe VII; les familles ducales; familles ducales à titre étranger ou de création récente; le monde d'aujourd'hui; suite au monde d'aujourd'hui ; le veau d'or; littérature mondaine; la vie à Paris; le sport et les cercles; la vie hors Paris; dévotion et charité mondaine. Beaucoup de figures, dans cette galerie, sont flattées, d'autres paraissent défigurées. Cela tient plus aux dispositions de chacun qu'à la réalité, et c'est le défaut du genre : il est difficile de tenir, pour des contemporains, le fouet de Juvénal; il est plus difficile, quand on loue, de faire approuver l'éloge par ceux qui ont des raisons personnelles pour critiquer. Bernon.

---

**Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman-le-Grand**, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-8 de 377 p., accompagné de 4 cartes. — Prix : 4 fr.

L'amiral Jurien de la Gravière poursuit ses savantes études historiques sur les marines d'autrefois. Son nouvel ouvrage peut être considéré comme la suite du volume intitulé : *Doria et Barberousse.* Le grand amiral gênois poursuit sa glorieuse carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, mais Barberousse a un successeur, corsaire infatigable comme lui, le fameux Dragut. C'est entre ces deux hommes que continue la lutte acharnée qui ensanglanta la Méditerranée et dévasta alternativement les côtes d'Italie et les États barbaresques. Cette partie du XVIe siècle est l'âge d'or des aventuriers qui ne se font aucun scrupule de passer d'une bannière à l'autre, mettant leurs épées au service du prince le plus généreux. Charles-Quint et Soliman le Magnifique se disputent la domination de l'Europe et des mers; autour d'eux s'agitent François Ier, Henri VIII, les Républiques italiennes, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, nouvellement installés à Malte.

L'amiral distingue à travers l'écheveau embrouillé des alliances conclues et rompues, des sièges, des embuscades, des pillages et des massacres, la lutte séculaire de la croix et du croissant dont la bataille de Lépante sera le dénouement au moins provisoire. Aussi juge-t-il sévèrement la politique du roi de France qui, jaloux de Charles-Quint, ne craint pas de solliciter l'alliance du Grand-Turc, au prix de cruelles humiliations. « C'est un jeu dangereux, dit-il, que l'abandon des principes ; les rois s'y livrent souvent et malheureusement ils ne sont pas les seuls à en porter la peine. » La journée de Lépante a sauvé la chrétienté, mais n'a pu arrêter les exploits dévastateurs des pirates barbaresques. C'est en vain que les Français sous Louis XIV, les Espagnols à diverses reprises, les Anglais eux-mêmes ont entrepris de bombarder leurs forteresses d'Alger et de Tunis ; il a fallu la grande expédition de 1830, conçue et entreprise par Charles X, pour affranchir à jamais la Méditerranée. Le dernier des rois de France de la branche aînée a ainsi réparé glorieusement la faute de son ancêtre François Ier. L'occupation de la Tunisie et le bombardement de Sfax, très habilement exécuté par l'amiral Garnault, a complété cette œuvre de vengeance légitime. Le savant auteur se complaît à mettre en relief la grande figure de Charles-Quint qu'il compare à Charlemagne et à Napoléon ; son admiration va jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'il le voit contemplant les débris de son armée et de sa flotte, après la désastreuse attaque d'Alger, et, sans perdre un instant courage, se soumettant humblement à la volonté divine. Ce volume est certainement l'un des meilleurs de l'œuvre considérable où l'honorable amiral a déployé tant de qualités de style et d'érudition ; les questions techniques y tiennent peu de place ; c'est un tableau d'histoire magistralement traité et qui intéressera tous les amateurs de lectures sérieuses.

Comte de Bizemont.

---

**Consideraciones histórico-críticas acerca del origen de la independencia del condado catalán** *leidas en las sesiones de la Real Academia de buenas letras del 25 de octubre y 8 de noviembre de 1886*, por D. Joaquín Rubió y Ors, presidente de dicha Academia, etc. Barcelona, imprenta de Jaime Jepús, 1886, gr. in-8 de 79 p.

L'on ne peut traverser la Catalogne sans être frappé du vif attachement des habitants de ce beau pays pour leurs antiques usages. Les progrès d'une civilisation très active n'y ont pas amoindri le respect du passé. Historiens et poètes recherchent et célèbrent à l'envi les gloires de leur sol natal. Parmi les travaux que ces études ont produits nous signalons aujourd'hui une brochure que M. Rubió y Ors vient d'offrir au *Polybiblion*. C'est un Mémoire dans lequel le savant président de l'Académie des belles-lettres de Barcelone discute l'origine de l'indépendance de la Catalogne. Il n'a pas la prétention d'éclairer par

des faits nouveaux l'histoire d'une époque où les documents sont si rares; il compare entre elles les opinions déjà émises à ce sujet, afin de les soumettre à une critique judicieuse et de formuler ensuite lui-même son jugement sur cette question. Nous ne suivrons pas M. Rubió dans tous les détails de sa controverse; il nous suffira d'en donner un aperçu général.

La Marche d'Espagne, créée pour être opposée comme une barrière aux invasions musulmanes, se détache promptement de l'empire franc. Mais comment son indépendance fut-elle réalisée? Deux théories sont en présence. L'une soutient que la Marche d'Espagne a été affranchie par un diplôme authentique : c'est l'indépendance de droit. L'autre prétend que la liberté de la Catalogne, comme celle des autres provinces de l'empire franc, fut établie de fait dans le principe et ne reçut que du temps sa consécration légale.

D. Prospero de Bofarull, qui a si bien mérité de son pays par ses travaux historiques, est le principal défenseur de la première opinion. Les actes qu'il cite pour l'appuyer ne sont malheureusement pas bien concluants, ainsi que M. Rubió le démontre dans son travail.

La théorie de l'indépendance de fait a trouvé un champion déclaré dans D. Andrés Avelino Pi, auteur de la *Barcelona antigua y moderna.* M. Rubió, lui aussi, admet l'indépendance de fait; mais il se sépare de cet écrivain sur l'époque à laquelle l'on doit placer la transformation de l'état politique de la Catalogne. Il reproche à M. Pi de reculer jusqu'au temps de Hugues Capet le moment où la Catalogne peut être considérée comme affranchie de toute dépendance. Réfutant l'un des arguments principaux de M. Pi, il prouve qu'il ne faut pas attribuer une importance exagérée à certaines expressions des actes du temps qui semblent impliquer la reconnaissance de l'autorité royale. Ce sont de pures formules consacrées par l'usage et conservées spontanément par les comtes ou demandées par les particuliers pour donner plus de solennité aux privilèges qu'ils en obtenaient.

Selon M. Rubió, l'indépendance de la Catalogne remonte donc bien au-delà de Hugues Capet. Parmi les causes qui l'ont amenée il en est qui sont particulières à la Marche d'Espagne. Les antipathies de races étaient profondes entre les Francs et les habitants des deux versants des Pyrénées. L'histoire nous en fournit de nombreux exemples depuis l'époque où Clovis écrasait Alaric à Vouillé jusqu'au moment où Charlemagne guerroyait en Aquitaine. La prise de Barcelone par ce prince, bien loin de diminuer ces sentiments, les aviva au contraire par suite du contact immédiat entre les deux races ennemies. Les Catalans, d'abord soutenus par les armées franques dans la guerre contre les musulmans, furent bientôt obligés de résister seuls aux

forces ennemies. Ils n'eurent plus dès lors qu'une pensée : celle de se soustraire au joug étranger.

Il faut ajouter à ces raisons spéciales les causes générales qui amenèrent le démembrement de l'empire franc : tendance des peuples à se grouper par nationalité, tendance des seigneurs à transformer la propriété de la terre en souveraineté. M. Rubió entre à ce sujet dans des considérations exactes mais un peu longues. Nous nous contenterons de reconnaître avec lui que l'indépendance de fait peut très bien s'être établie en Catalogne vers l'époque de la déposition de Charles le Gros à la diète de Tribur (887).

Somme toute, le travail de M. Rubió est d'un critique judicieux. Ses vues sont larges et dignes d'un historien véritable, habitué à traiter les questions de haut avec la lucidité que donne la profonde connaissance des lois historiques. CH. BAUDON DE MONY.

---

**La Prochaine Guerre franco-allemande,** par le lieutenant-colonel C. KOETTSCHAU, ouvrage traduit de l'allemand par ERNEST JAEGLÉ, professeur à Saint-Cyr. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-12 de IV-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

**Les Forces respectives de la France et de l'Allemagne,** *leur rôle dans la prochaine guerre*, par le lieutenant-colonel C. KOETTSCHAU, ouvrage traduit de l'allemand par ERNEST JAEGLÉ, professeur à Saint-Cyr. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-12 de 331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré leurs titres différents ces deux livres demeurent les parties d'un même tout et nous en réunirons l'analyse qu'on lira de la sorte avec plus de profit.

Les deux volumes du colonel Kœttschau appartiennent à ce genre de littérature que nous avons signalée il y a quelques mois déjà à propos d'une élucubration germanique, dont la traduction a paru chez nous sous le titre : *La France sous les armes.* Le parti de la guerre, en Allemagne, n'osant pas avouer ouvertement ses desiderata belliqueux, a entamé, depuis quelques années, une série de publications perfides, tendant à égarer l'opinion des deux côtés du Rhin et à lui persuader que la France entière n'aspire qu'à une violente revanche de la guerre de 1870. Nous ne nierons pas, qu'écrasé à l'improviste, il y a quinze ans, par un ennemi qui fut sans pitié, notre pays n'attende avec une certaine impatience l'heure où il lui sera permis de démontrer que son épée pèse encore de quelque poids dans la balance. Il serait singulier que l'Allemagne elle-même trouvât mauvais un sentiment aussi naturel, aussi généreux ; mais ce n'est pas à une idée de telle nature que les livres allemands dont nous parlons font allusion. Représenter la France comme une nation hostile à tout équilibre politique, à tout développement social politique, la montrer légère, futile, avide de sang, de

pillage et de conquêtes, englober dans un même faisceau les expansions d'un chauvinisme braillard autant qu'inoffensif avec les légitimes espérances d'un patriotisme sacré, tel est le but de cette littérature spéciale, à laquelle ont eu le tort de vouloir répondre des livres comme *Avant la bataille,* comme *Pas encore,* etc., etc.

A vrai dire, les deux volumes du colonel Kœttschau ont une certaine valeur, et on aurait tort de les mettre sur le même rang que ces pamphlets vulgaires dont nous parlions un peu plus haut, au rang de *la France sous les armes,* par exemple. Cependant, on n'a qu'à lire les premiers chapitres de l'un ou de l'autre ouvrage du colonel allemand pour y rencontrer les insinuations malveillantes, les imputations méchantes, qui caractérisent les livres de combat plutôt que les véritables travaux d'étude.

*La Prochaine Guerre* et *les Forces respectives de la France et de l'Allemagne* sont, à très peu de chose près, une réfutation des livres français *Avant la bataille* et *Pas encore;* mais on rencontre çà et là, dans le colonel Kœttschau, des appréciations où l'auteur allemand laisse s'égarer librement son fiel ou son ignorance. « Les Français, dit-il, se sont donnés à eux-mêmes le titre de « grande nation. » Comme ils ne sont pas forts en géographie, ils s'imaginent, non seulement que leur pays est le plus étendu, que ce que la nature et l'art y ont produit est supérieur aux beautés naturelles et aux chefs-d'œuvre de l'art des autres pays, mais encore que la population de la France est la plus nombreuse et que sous le rapport des forces physiques *(sic)* comme de la valeur intellectuelle, ils n'ont point d'égaux. »

Détrompez-vous, colonel : si nous ne sommes pas forts en géographie nous savons calculer la surface d'un polygone et nous n'ignorons pas que la superficie de l'Allemagne est plus considérable que celle de la France. Ce que nous savons aussi, c'est que dans vos landes de Poméranie ou de la vieille Prusse, cent hectares de terrain valent à peine le plus mauvais hectare de nos terres françaises : et au point de vue militaire, l'ampleur de cette superficie même, conquise par les procédés de votre « grand Frédéric » — que nous n'avons pas à qualifier ici — constitue un embarras plutôt qu'un avantage.

Dans *les Forces respectives de la France et de l'Allemagne,* le colonel Kœttschau, après un examen étendu de la puissance militaire des deux nations rivales, repasse à l'étude des deux plans de guerre, et entre, à ce sujet, dans des données techniques qui présentent un réel intérêt pour les hommes spéciaux. L'écrivain allemand est là dans son élément, et il y est certainement plus à l'aise que dans les chapitres où abondent des questions morales telles que les « vertus essentielles du soldat; » ici il s'égare en des régions qui lui sont moins familières.

En résumé, on ne lira pas sans profit les volumes dont nous

venons d'inscrire les titres, et les accusations injustes, les malveillances, les jugements passionnés qui y pullulent n'enlèvent pas leur mérite aux pages où l'auteur a su abandonner ses préventions contre nous. « Si les Français étaient de bons chrétiens, écrit naïvement le colonel Kœttschau, on pourrait essayer de les ramener au bien par les enseignements de la doctrine du Christ qui veut qu'on pardonne; on pourrait leur prouver qu'ils doivent pratiquer le pardon des offenses... mais il est inutile de tenter cette voie. »

Eh bien ! nous montrerons au colonel Kœttschau qu'il a mal jugé, sinon tous les Français, au moins les rédacteurs du *Polybiblion*, et nous lui pardonnerons ses offenses en profitant de ses avis. C'est une rectification que nous lui signalons pour sa prochaine édition.

A. DE S.

---

**La Russie juive,** par KALIXT DE WOLSKI. Paris, A. Savine, 1887, in-12 de XXI-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

**L'Algérie juive,** par GEORGES MEYNIÉ. Paris, A. Savine, 1887, in-12 de XVIII-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le bruyant succès des ouvrages de M. Drumont sur la question juive ne pouvait manquer de tenter d'autres plumes : divers auteurs ont effectivement essayé de glaner sur ce champ fécond et qui semblait inépuisable.

*La Russie juive* est l'œuvre posthume d'un écrivain slave qui a étudié très consciencieusement l'organisation de la Société israélite dans les provinces polonaises où elle a trouvé, pour ainsi dire, une seconde patrie. Il s'est aidé, dans cette étude un peu aride, de documents qui paraissent fort sérieux, notamment du *Livre sur le Kahal*, par Brafmann, un juif converti. L'auteur déclare que les législateurs chrétiens du XIXe siècle, à commencer par Napoléon Ier, se sont montrés fort ignorants de cette organisation, notamment en attribuant aux rabbins une autorité religieuse qu'ils sont loin de posséder. En fait la Société juive est régie par deux conseils tout-puissants : le *Kahal*, qui connaît de toutes les questions administratives et s'immisce tyranniquement dans les actes de la vie privée la plus intime, et le *Bet-Dine*, sorte de tribunal dont les sentences sont sans appel. Ces conseils veillent avec un soin jaloux à l'observation par tous les membres de la communauté juive des préceptes du *Talmud;* ils frappent des impôts dont le produit est destiné à soudoyer les représentants du pouvoir civil et à les rendre favorables aux intérêts communs ; ils vendent impudemment à tel ou tel juif les propriétés et le droit exclusif d'exploiter tel ou tel chrétien ; ils poursuivent, en un mot, avec persévérance et avec une absence absolue de préjugés, le but constant de la société juive qui est d'atteindre à la domination et à la possession univer-

selle de la terre. Vainement le czar Alexandre II a-t-il tenté de faire une enquête sur les agissements des juifs dans ses vastes États ; ceux-ci ont réussi à corrompre les enquêteurs et l'entourage même du souverain, en sorte qu'ils ont pu détourner le coup qui les menaçait. La conclusion de M. Kalixt de Wolski est qu'un grand péril juif menace la Russie et le monde entier, et qu'il ne peut être conjuré que par des mesures énergiques : il faut, suivant lui, « reviser les fortunes juives, déclarer toutes les ruches chrétiennes en faillite, et inviter les frelons à composer. Et cela avant peu. » La lecture de ce livre n'est pas sans intérêt, bien qu'un peu ardue, d'autant plus que le style en est généralement lourd et plus allemand que français ; on ne peut méconnaître que ce ne soit un document de valeur pour l'étude de la question juive.

On n'en pourrait dire autant de l'*Algérie juive*. C'est avant tout la paraphrase et l'exaltation des œuvres de M. Drumont, dont il est dit un peu témérairement qu'il n'a jamais reçu le moindre démenti. Mais tout en se modelant le mieux possible sur l'auteur de la *France juive*, M. Meynié ne sait lui emprunter ni son érudition, ni ses chroniques scandaleuses. Il s'étend très longuement sur les nombreuses lois qui ont régi successivement la constitution de la propriété en Algérie, pour montrer comment les juifs s'y prennent pour arriver à la dépossession des colons ; ces détails sont très diffus et ennuyeux. Se bornant à des généralités sans intérêt, M. Meynié nous annonce pour un autre volume de piquantes révélations sur des juifs algériens dont il donne la liste ; on se demande dans quel but il les ajourne, n'ayant rien à dire pour le moment que des banalités qu'il répète sans cesse dans un style médiocre. Sans doute, il est bien vrai que le gouvernement de la Défense nationale a commis une révoltante injustice en naturalisant Français d'un trait de plume tous les juifs algériens alors qu'on refusait la même faveur aux Arabes qui se faisaient tuer pour la France sur le champ de bataille de Frœschwiller ; mais était-ce bien la peine d'écrire un livre pour exposer cette vérité qui n'est contestée par personne ?

COMTE DE BIZEMONT.

---

**Antiquités grecques**, par G.-F. SCHŒMANN, trad. de C. GALUSKI. Tome II. Paris, Alph. Picard, 1885-1887, 1 tome en 2 vol. gr. in-8 de 732 p. — Prix : 3 fr. 50 et 5 fr. 50.

Nous avons rendu compte ici même (t. XLI, p. 255) du premier tome de cette publication, destinée à rendre aux lettrés et aux érudits français d'incontestables services. Le second qui nous occupe en ce moment complète les antiquités civiles, et contient le tableau extrêmement détaillé des antiquités religieuses.

La Grèce n'a pas eu de droit public reposant sur des maximes ou des

traditions consacrées : d'ailleurs, tandis qu'à Rome un peuple dominateur impose sa volonté à toutes les nations dont il fait successivement la conquête, les cités helléniques, alliées la veille, le lendemain rivales ou ennemies, n'ont jamais conclu entre elles des rapprochements durables. Les villes soumises par les armes sont traitées avec une sévérité souvent barbare; il était établi en principe que le vaincu avec tous ses biens devenait la chose du vainqueur. Cependant, depuis les temps homériques, l'hospitalité n'a pas cessé d'être en honneur, et, sauf à Sparte, l'étranger pouvait compter sur un bienveillant accueil. M. Schœmann va même jusqu'à soutenir « qu'entre les différentes parties de la Grèce existait un échange de voyageurs dont rien ne troublait la confiance et qui pour le nombre ne le cédaient pas à ceux que l'on voyait circuler dans nos contrées avant l'invention des chemins de fer. » Circonstance à coup sûr remarquable, le monde hellénique a connu, sous le nom de « proxénies, » une institution toute semblable à nos consulats. « On peut affirmer sans crainte qu'il n'existait pas d'État grec où un citoyen d'un autre État ne trouvât quelque personnage officiellement obligé à le protéger toutes les fois qu'il réclamerait à bon droit son assistance » (p. 25).

D'après M. Schœmann, il n'y aurait trace nulle part de traités de commerce : l'assertion paraît contestable s'il ne s'agit pas exclusivement de la période antérieure au IV$^{e}$ siècle : l'auteur allemand ne reconnaît-il pas lui-même que le plus grand nombre des colonies durent leur naissance à une préoccupation commerciale?

L'un des moyens les plus puissants imaginés pour éveiller et entretenir chez tous les membres de la grande famille hellénique le sentiment de l'unité nationale, ce fut la création des associations à la fois politiques et religieuses appelées « amphictyonies. » Il est vrai que leur prestige déclina rapidement : au temps de Démosthène, le conseil de Delphes, jadis si respecté, n'était plus qu'une « ombre. »

Au nombre des pages les plus intéressantes de ce volume, il faut compter celles que l'auteur a consacrées aux principaux oracles, ainsi qu'aux grands jeux solennels où les Grecs se donnaient rendez-vous pour applaudir aux triomphes de l'adresse ou de la vigueur. N'est-ce pas d'ailleurs aux fêtes olympiques qu'Hérodote lut une partie de son œuvre et qu'aimaient à se faire entendre les plus brillants orateurs? On sait que les fouilles récemment entreprises à Olympie sur l'emplacement même occupé par ces fêtes, ont rendu à la lumière des débris artistiques d'un prix inestimable.

Chez une nation qui met en pratique l'esclavage, nous n'avons pas à chercher l'égalité sociale; quant à l'égalité politique, Athènes peut-être l'a connue, mais partout ailleurs éclate l'opposition d'une classe dominante et d'une classe subordonnée. M. Schœmann entre dans de grands

détails sur les fédérations plus ou moins éphémères dont parle l'histoire de la Grèce, depuis les symmachies rivales d'Athènes et de Sparte jusqu'au complet développement des deux ligues étolienne et achéenne. Enfin, on ne lira pas sans curiosité le chapitre relatif à la politique coloniale de la race hellénique.

On se rappelle que dans son discours à l'Aréopage, saint Paul fait l'éloge du sens religieux des Athéniens. Ceux que cette parole étonne en trouveront dans M. Schœmann à la fois le commentaire et la démonstration. Chez aucun autre peuple la vie n'a été rattachée à la religion par des liens plus étroits et plus multiples : des prières, des sacrifices, des serments, des libations en l'honneur des dieux précèdent ou accompagnent tous les grands événements de la vie sociale. Ajoutons que sur certains points, tout au moins, la mythologie grecque était si corrompue que l'idée religieuse non seulement n'excluait pas, mais qu'elle encourageait même l'immoralité. Quoique le paganisme nous apparaisse singulièrement épuré sous la plume des poètes et des philosophes du siècle de Périclès, M. Schœmann accorde que le niveau moyen des croyances était fort peu élevé.

C'est dans ce domaine surtout que l'on peut admirer la surprenante érudition du savant allemand : aucune des parties de ce vaste sujet ne lui a échappé : édifices consacrés par la piété publique, offrandes de tout genre, sacrifices, prières, imprécations, oracles et divination, conjurations et sortilèges, purifications et expiations, il a tout exploré, tout approfondi. Le seul chapitre des fêtes religieuses, au nombre de cinquante à soixante par an dans l'Attique et dans d'autres contrées grecques, ne contient pas moins de cent onze pages. Donnons ici une mention spéciale aux « mystères, » dont le principal rôle, au témoignage unanime des anciens, était de soutenir les courages en les fortifiant par l'espérance d'une autre vie : quant à savoir la raison véritable du secret dont s'entourait cet enseignement réservé dès l'origine aux seuls initiés, nous sommes réduits à des conjectures.

Les derniers chapitres nous décrivent le culte domestique. Il n'est ni nécessaire, ni possible, dit l'auteur, de signaler toutes les circonstances de la vie commune qui pouvaient devenir l'occasion d'actes religieux accomplis soit au foyer de la famille, soit dans les sanctuaires publics. Nous voyons en particulier qu'en ce qui touche le monde à venir, « à la confiance populaire dans les récompenses et les châtiments proportionnés aux œuvres se joignait la conviction que les morts n'étaient pas indifférents aux honneurs dont ils étaient l'objet, de même qu'ils s'irritaient de se voir négligés. »

On ne peut que remercier sincèrement traducteur et éditeur d'avoir mis à la disposition des lecteurs français un répertoire aussi riche et aussi autorisé de toutes les indications relatives à la civilisation hellé-

nique, considérée au double point de vue religieux et social. Sans doute, depuis un demi-siècle, nos érudits commencent à soutenir victorieusement la comparaison avec leurs rivaux d'outre Rhin, et la suite de leurs travaux, à laquelle un double index est consacré à la fin de ce volume, est bien faite pour rassurer notre amour-propre national : mais pour les ouvrages d'ensemble, nous sommes encore tributaires de l'Allemagne, au moins jusqu'à l'achèvement du *Dictionnaire des antiquités*, de M. Saglio.

Pour finir ce compte rendu par une observation critique, il semble que ce qui manque à l'œuvre de M. Schœmann, c'est une distinction mieux gardée entre l'important et l'accessoire. Tous les détails (et ils sont innombrables) sont trop sur le même plan : parmi ces pratiques, ces institutions, ces solennités qui nous sont décrites, les unes sont locales, les autres appartiennent à la race hellénique : celles-ci n'ont eu qu'une existence éphémère, celles-là ont persisté à travers les siècles : de telles différences méritaient, croyons-nous, une plus sérieuse considération.

C. Huit.

---

**Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle,** *contenant toutes les personnes notables de cette région,* par Nérée Quépat. Paris, A. Picard ; Metz, Sidot, 1887, gr. in-8 de VI-624 p. — Prix : 20 fr.

Le dictionnaire biographique d'une province est toujours un livre utile et digne d'éloges, mais une œuvre de cette nature, traitant de l'époque contemporaine et ayant pour sujet l'ancien département de la Moselle, a une valeur toute particulière ; elle groupe des hommes disséminés et, sur bien des points et par la puissance des souvenirs, doit exciter l'intérêt même au dehors de la contrée qui l'a inspirée.

Depuis la *Biographie de la Moselle*, de M. E. Bégin (1829-1832), il n'avait été composé sur ce département aucun livre de ce genre. M. Nérée Quépat (conservons à l'auteur un pseudonyme auquel il paraît tenir, mais qui n'a plus rien de mystérieux), voulant donner un complément à l'ouvrage de M. Bégin, a dû recueillir de minutieux renseignements sur tous les hommes qui, depuis plus de cinquante ans, ont, dans cette région, acquis une certaine notoriété. M. Nérée Quépat a parfaitement rempli cette tâche si difficile ; ses nombreuses notices ont été composées avec le soin le plus scrupuleux. Quand il parle d'un écrivain, par exemple, il ne se contente pas d'indiquer ses ouvrages principaux, il va rechercher les plaquettes, les tirages à part les plus oubliés, il feuillette les revues, les journaux, pour y découvrir des articles fugitifs, souvent de simples comptes rendus, dont il donne exactement la date. A ce mérite d'informations si précises, M. Nérée Quépat joint celui d'une impartialité qui a manqué à son prédécesseur.

Celui-ci, écrivant au moment de la plus grande effervescence libérale, n'avait pu se soustraire à l'influence de l'esprit de parti, et s'était montré plus d'une fois injuste. M. Nérée Quépat déclare qu'il a voulu exclure de son livre toute appréciation politique, et il faut reconnaître que, si bien rarement il a fait quelque pas sur le terrain qu'il s'interdisait, il n'a pas cessé, dans ces rapides excursions, de montrer un esprit impartial et modéré.

Les petites dimensions d'un théâtre font paraître plus grands les acteurs qui s'y montrent : beaucoup des hommes dont M. Nérée Quépat nous parle acquièrent de même une importance plus grande, grâce à la scène restreinte où il les considère. S'il en est ainsi pour un certain nombre d'entre eux, pour d'autres il ne s'agit plus depuis longtemps de « réputations de clochers; » dans cette catégorie de privilégiés nous trouvons M. Auguste Daubrée, le savant connu de toute l'Europe; M. Alfred Mézières, de l'Académie française ; M. Ambroise Thomas, l'auteur de *Mignon;* Mgr Dupont des Loges, naturalisé messin par son amour pour son diocèse ; M. Emile Michel, dont les tableaux admirés figurent à toutes les expositions ; M. Lorédan Larchey, l'érudit et spirituel conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal ; M. Auguste Prost, qui présidait dernièrement la Société des antiquaires de France; Maréchal, le grand peintre; ses amis ou émules, Aymé de Lemud et Devilly, morts tous trois à peu de distance l'un de l'autre... La patrie de Fabert apparaît surtout comme essentiellement guerrière, et le livre de M. Quépat, rempli de tant de noms militaires, ne contredit pas cet aspect glorieux. Ce serait bien à tort cependant que l'on se rappellerait la boutade d'Agrippa de Nettesheim, traitant Metz de marâtre des lettres et des arts. Des littérateurs, des peintres, des poètes, des musiciens, des sculpteurs protestent, dans le *Dictionnaire biographique*, contre cette vieille calomnie. Tous ne sont pas au premier rang, il est vrai, mais les articles consacrés aux moins connus d'entre eux ont encore de l'intérêt, et leur ensemble contribue à donner une bien favorable idée de ce qu'était le mouvement des esprits dans la vieille capitale de l'Austrasie.

Ce ne sont pas seulement les hommes nés dans l'ancien département de la Moselle que M. Nérée Quépat a introduits dans sa vaste galerie. Quelques autres venus du dehors, mais qui, par des travaux ou de longues résidences, se rattachent à cette contrée, ont trouvé place dans le *Dictionnaire biographique.* En élargissant ainsi son cadre, l'auteur s'est créé une difficulté. Où devait s'arrêter le choix à faire dans ces notabilités étrangères ? C'est ce qu'il était mal aisé de strictement définir. Il se peut donc qu'on s'étonne que tels personnages dans la vie desquels des fonctions importantes, des séjours prolongés ou des liens de famille, font fréquemment intervenir le nom de Metz,

ne figurent pas à côté d'autres qui,bien que n'étant pas nés dans la Moselle, ont trouvé place dans le livre de M. Nérée Quépat. Cette observation n'est pas du tout une critique; on ne peut vraiment pas reprocher à son auteur d'offrir plus qu'il ne promettait et lui contester le droit de s'arrêter où il lui plaît, dans le développement facultatif donné à son œuvre.

L'époque contemporaine n'a pas seule non plus fourni à M. Nérée Quépat les éléments de son livre. Il n'hésite pas à remonter vers le passé lorsque les indications de M. Bégin ne lui paraissent pas suffisantes ou lorsqu'il y a des oublis à réparer. C'est ainsi qu'il nous donne une bonne notice sur un fécond écrivain omis par son prédécesseur et dont la biographie Michaud a parlé à peine, sur Séwrin, auteur de nombreux romans et de beaucoup d'œuvres dramatiques dont quelques-unes, *la Fête du village voisin,* par exemple, ont obtenu un long succès. — Était-il aussi de Metz ce M. Maurin qui fit, en 1809, imprimer dans cette ville une tragédie dont Jeanne d'Arc est l'héroïne? C'est une question à laquelle M. Nérée Quépat répondra peut-être un jour, s'il ajoute un cinquième supplément aux quatre qui terminent son gros volume. Il aurait, dans cet appendice complémentaire, à débrouiller une confusion qui s'est produite dans la notice sur le baron d'Hannoncelles, à donner peut-être plus de détails sur Georges Boulangé à qui l'archéologie doit tant de reconnaissance, sur le baron Emmanuel d'Huart, l'un des membres les plus actifs de l'Académie de Metz. Ces deux derniers n'appartenaient, du reste, pas par leur naissance au département de la Moselle. Nous demanderions aussi un souvenir pour Hippolyte Mennessier, homme très distingué, qui en 1843, fut nommé directeur de la *Quotidienne*, et qui pendant de longues années fut, à Metz, le correspondant du comte de Chambord ; un souvenir aussi pour l'abbé Tardif de Moidrey, éminent prédicateur qui, s'il l'eût voulu, eût été un poète plein d'esprit, le frère d'Adrien de Moidrey, ce général en chef de l'armée chinoise dont M. Nérée Quépat a raconté la vie glorieuse. On trouverait encore quelques noms à rappeler au patient biographe, mais en assez petit nombre, tant ont été persévérantes et fructueuses les recherches auxquelles nous devons son important ouvrage.

Dans ce livre si consciencieusement écrit, nous devons pourtant signaler une lacune regrettable, une lacune volontaire : trop modeste, l'auteur en arrivant à son pseudonyme, se contente de renvoyer le lecteur au dictionnaire de Vapereau.

Le *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle* n'a été tiré qu'à 600 exemplaires, dont 500 sont mis dans le commerce. Il ne sera jamais réimprimé.

TH. P.

---

**Bibliographie italico-française universelle,** *ou Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885),* par JOSEPH BLANC, ancien libraire. Paris, H. Welter, 1886, 1 tome en 2 vol. in-8 de 1889 p. — Prix : 30 fr.

L'auteur de cette publication a mis beaucoup de temps et de soin à recueillir les matériaux de son travail. Mais je doute qu'elle réponde à l'idée que l'on se faisait d'une bibliographie de ce genre ; je doute même qu'elle réponde exactement au projet primitif de M. Blanc. D'abord, à n'en voir que le plan, que les principales divisions, il était matériellement impossible de faire rentrer dans un même cadre tous les travaux publiés depuis l'origine de l'imprimerie sur l'antique Rome, sur l'histoire de l'Église et sur l'histoire de l'Italie, sans compter les traductions du latin qui, bien entendu, sont innombrables.

M. Blanc était-il à la hauteur de sa tâche ? Un recueil bibliographique de cette importance ne se fait pas comme un catalogue de librairie, à coups de ciseaux ; il ne faut point, comme on le fait parfois, confondre ces deux choses qui, chacune en leur genre, ont leur utilité spéciale. Mais, je l'avoue, la *Bibliographie italico-française* est plutôt un catalogue de libraire. Point ou peu d'indications de pages, point de mentions spéciales pour les tirages à part, point d'explications particulières pour les volumes à titre ambigu, point d'index suffisant pour les matières (les noms des auteurs et des traducteurs seuls figurent à la table). Et de plus, j'aurais bien des observations à faire sur le classement des grandes divisions : il est inadmissible de confondre dans un répertoire de ce genre les romans et œuvres de pure fantaisie avec les travaux les plus sérieux d'archéologie chrétienne, par exemple de classer sous une seule et même rubrique les livres du cardinal Wiseman ou du R. P. Bresciani et les publications de M. Le Blant ou de Mgr Barbier de Montault. Le point de vue typographique laisse également fort à désirer.

Néanmoins, l'utilité incontestable des bibliographies spéciales fera bien accueillir celle-ci du public, toujours désireux de s'instruire. Le chapitre spécial consacré aux *Français en Italie* intéressera tous les historiens et tous les archéologues. Il ne faudra pas le considérer comme complet, mais ce sera un guide précieux pour les premières recherches. Il importe aussi de faire observer que le tome II contient un ample supplément sans divisions, et un dépouillement très succinct de certaines publications périodiques françaises (quelques-unes seulement, puisque la *Revue des Questions historiques* n'est même pas mentionnée) ; et encore doit-on regretter que chacun des articles desdits périodiques ne soit pas indiqué à la place qui lui convient dans l'une des grandes divisions.

L'auteur aurait pu mieux faire ; sans doute, il faut reconnaître sa

bonne volonté, et à ce titre, il mérite d'être encouragé. Mais nous souhaitons d'avoir moins de reproches fondamentaux à adresser à la *Bibliographie de l'archéologie grecque et romaine* que M. Blanc annonce comme étant en préparation. H. STEIN.

---

# BULLETIN

**Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1887,** par MAURICE BLOCK et divers collaborateurs. Paris, Guillaumin, in-32 de 960 p. — Prix : 9 fr.

L'*Annuaire de l'Économie politique* en est à sa quarante-quatrième année de publication. Le volume qui vient de paraître sous la date de l'année courante renferme les divers documents économiques et statistiques qui se sont publiés de tous côtés depuis une année. Sans le soin que les rédacteurs de l'Annuaire apportent à les rechercher et à les réunir, ils resteraient certainement sans grande utilité et presque introuvables, noyés au milieu de documents sans nombre, que les gouvernements ou les journaux font paraître. Tout, en effet, est mis à contribution pour que l'œuvre soit complète. Ce qui intéresse particulièrement la France et Paris remplit la grosse moitié du volume. Puis, chaque pays étranger reçoit sa part proportionnelle dans les développements qui sont donnés. Rien n'échappe qui concerne les finances d'une contrée, son commerce et son industrie. Parmi les pièces réunies dans ce volume, il en est qui reviennent périodiquement, comme les statistiques publiées chaque année par le gouvernement. Il y en a d'autres, au contraire, qui présentent des relevés faits à intervalles éloignés, et ce ne sont pas toujours les moins intéressantes. On ne peut toutes les signaler; citons cependant, cette année, un curieux relevé concernant le prix moyen de la farine et du pain en 1885, des statistiques sur les colonies anglaises, la propriété rurale au Japon, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. G. DE SENNEVILLE.

---

**Le Pétrole,** par W. DE FONVIELLE. Paris, Hachette, 1888, in-12 de 275 p. avec 29 vignettes. (*Bibliothèque des Merveilles*). — Prix : 2 fr. 25.

Dans un volume nouveau de la *Bibliothèque des Merveilles* spirituellement écrit et sagement pensé, M. W. de Fonvielle raconte l'histoire à demi fabuleuse et légendaire du pétrole. Objet de vénération pendant des milliers d'années pour les adorateurs du feu dans les temples de Bakou, le précieux combustible que des sources puissantes nous apportent du centre de la terre est pour l'industrie moderne une inappréciable richesse. Rien n'est plus curieux que de suivre le récit de M. de Fonvielle, depuis l'antiquité qui employait le pétrole pour le feu grégeois, et le bitume pour les murailles de Babylone ou de Ninive, jusqu'à la création des gigantesques exploitations américaines, et jusqu'aux transformations que subit actuellement, sous la domination russe, cette région du Caucase, où la fable a de tout temps placé l'entrée des enfers. A la veille de la grande exposition de 1889, il est utile de se rendre compte du rôle réservé désormais à cet agent dont le prix etait à peine entrevu lors de l'exposition de 1867; car, ajoute fort sensément l'auteur, les principes de l'industrie du pétrole feront peut-être plus de bien à l'humanité que ceux de la grande Constituante. A. D.

---

**Les Merveilles de l'horlogerie**, par CAMILLE PORTAL et H. DE GRAFFIGNY. Paris, Hachette, 1886, in-18 de 296 p., orné de 112 vign., dessinées par les auteurs et E. Matthis (*Bibliothèque des Merveilles*). — Prix : 2 fr. 25.

La première partie de cet ouvrage est un aperçu assez détaillé de la façon dont les anciens mesuraient le temps principalement au moyen des cadrans solaires, du sablier et de la clepsydre. A propos des cadrans solaires, l'auteur, citant M. Camille Flammarion (p. 43), ramène à un fait naturel la rétrogradation de la lumière du soleil sur un cadran (spécial il est vrai) et prétend ainsi réduire à néant le miracle d'Isaïe. Mais qui donc oserait affirmer que le cadran se trouvant dans le palais d'Ezéchias fût précisément de l'espèce toute particulière imaginée par M. C. Flammarion ? Passons. Les trois autres parties du livre traitent avec compétence de l'histoire de l'horlogerie mécanique depuis ses origines jusqu'à l'époque actuelle. On apprend ainsi ce qu'ont été et ce que sont les horloges ordinaires et les horloges monumentales et comment se fabriquent les montres et les chronomètres. Il n'est pas jusqu'à l'application récente de l'électricité aux horloges publiques qui ne fasse l'objet d'une étude curieuse et instructive. Quel dommage que ce volume ait une tache aussi malencontreuse que celle relevée plus haut ! L. G.

---

**Écrin d'un conteur.** *Choix de contes* de CHARLES NODIER, avec deux dessins de Ferdinandus, gravés à l'eau-forte par F. Masséro. Paris, Charpentier, 1887, in-8 de 371 p. (*Petite Bibliothèque Charpentier*). — Prix : 4 fr.

Par cette épidémie de mauvais romans qui sévit de nos jours, c'est une louable idée de revenir à quelques-unes de ces jolies œuvres, dont le succès fut si grand au début de ce siècle. Charles Nodier, parmi les conteurs du temps passé, occupe un rang très distingué, et les pages dont se compose le charmant volume publié par M. Charpentier vont raviver une réputation qui fut si brillante. *Trilby*, *Jean-François les Bas-Bleus*, *Histoire du chien Brisquet*, *la Légende de sœur Béatrix*, *Près de la Sierras*, *Trésor des Fèves et Fleur des pois* : tels sont les contes et les nouvelles qui, pour certains lecteurs, se présenteront avec le charme du souvenir, qui pour d'autres auront tout l'attrait de choses inconnues. Deux belles eaux-fortes achèvent de faire de cet écrin une vraie collection de bijoux. P.

---

**Histoire de la littérature romaine**, par F. DELTOUR, inspecteur général de l'Instruction publique. 1re partie. Paris, Delagrave, 1887, in-12 de III-330 p. — Prix : 2 fr. 25.

**Compositions de rhétorique**, *300 sujets, développements, dissertations, dialogues, lettres, analyses, etc., à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres*, par TRIDON-PÉRONNEAU. Paris, A. Fourneau, 1887, in-16 de VI-508 p. — Prix : 3 fr. 50.

**Recueil de tous les sujets de dissertations philosophiques et de compositions scientifiques**, *dictés à la Sorbonne de 1866 à 1887, baccalauréat ès lettres*, par TRIDON-PÉRONNEAU. Ibid., 1887, in-16 de VIII-63 p. — Prix : 0 fr. 50.

En parlant ici même, il y a quelque temps, du très bon *Abrégé de littérature latine* de M. Talbot, je regrettais qu'il fût parfois un peu trop sommaire, et que l'auteur n'eût pas pris le soin de donner à propos de chaque auteur une petite bibliographie des ouvrages d'histoire et de critique à consulter. La *Littérature romaine* de M. Deltour, dont le premier volume vient de paraître récemment, échappe à ces deux critiques. Si elle n'a pas l'ampleur,

ou plutôt le luxe d'érudition de la littérature de M. de Caussade, elle est plus complète et plus savante que celle de M. Talbot. C'est l'œuvre d'un érudit, qui sait qu'il est bon de ne pas trop le paraître si l'on tient à être lu, et d'un lettré, dont la finesse et la délicatesse sont déjà connues par plus d'un ouvrage. Il ne faut donc pas y chercher de trop minutieux détails sur les origines de la langue latine, sur les questions trop ardues, et sur les ouvrages dont d'informes fragments font le bonheur des seuls philologues. A quoi bon nous donner les titres d'ouvrages que nous n'avons plus, comme par exemple des tragédies de Livius, d'Ennius et d'Attius? Quel espoir aurait-on de faire retenir à des élèves, encore moins à des gens du monde, car le présent volume s'adresse aux uns et aux autres, toute la série des quarante ouvrages de Varron? Ne vaut-il pas mieux nous faire connaître ces écrivains par une appréciation sérieuse et motivée, par un résumé habile des jugements que les anciens ont portés sur eux, enfin par la traduction de fragments intéressants? C'est la méthode qu'a heureusement suivie M. Deltour :

Il faut céder au temps sans obstination,

et se faire un peu philologue : d'ailleurs l'érudition a du bon. M. Deltour ne dédaignera donc pas Varron, comme le faisait M. Talbot : seulement il ira prendre dans son œuvre ce qu'il y a de littéraire, et il écrira des pages charmantes sur le *Traité de l'Agriculture* et les *Satires Ménippées*. De même, au lieu de dresser d'arides catalogues de pièces plus ou moins authentiques, M. Deltour analysera le poème épique et les principales tragédies d'Ennius, semant sa leçon, car c'est la véritable leçon d'un professeur de lettres, de très brillantes citations. Et c'est ainsi que « les primitifs » deviennent tout à fait intéressants, séduisants même : Attius avec sa *Médée* et son *Philoctète*; Caïus Gracchus avec son *Discours sur la loi Auféia;* Claudius Quadrigarius, lui-même, dont une narration naïve et simple est heureusement rapprochée d'un récit plus dramatique et plus raffiné de Tite-Live.

Ai-je besoin de dire que quand arrivent les grands auteurs, ce sont de véritables études, très personnelles et très pénétrantes, qui seront bien utiles aux élèves, mais qui, hélas! ne laisseront plus rien à faire aux professeurs! Les leçons sur Plaute, Térence, Lucrèce, sont des morceaux de maître; et je goûte encore plus les chapitres consacrés à Lucilius, à Caton, à Salluste et à Cicéron. J'aime surtout la façon avec laquelle d'abondantes citations sont entremêlées au texte, chaque partie faisant valoir l'autre. Il y aurait sans doute çà et là à discuter un peu : c'est l'avantage avec les livres personnels. Par exemple, si le jugement sur Cicéron me paraît plein de mesure et de finesse, je regrette un peu que l'analyse de ses œuvres philosophiques ne soit pas plus développée; je trouve l'appréciation de Catulle un peu sévère; à propos de *l'Amphitryon* de Plaute, je ne vois pas citée parmi les imitations françaises la comédie de Rotrou, *les Deux Sosies*; et j'ai cherché en vain parmi les orateurs contemporains de Cicéron quelques mots sur Brutus et les pseudo-attiques. Il y a quelques autres omissions encore. Mais ce sont là des vétilles, et si je pouvais insister plus longtemps, ce serait pour louer la composition et le style d'un ouvrage qui dépasse de beaucoup la valeur des livres classiques ordinaires. Souhaitons que la seconde partie soit à la hauteur de la première, et que la littérature chrétienne, si intéressante, et si négligée d'habitude, y tienne la place qui lui est due. Ce sera alors la meilleure littérature latine à mettre entre toutes les mains, meilleure que celle de Paul Albert, incomplète et aujourd'hui démodée, et je crois rendre service en la signalant aujourd'hui.

Avec les deux recueils de M. Tridon-Péronneau nous rentrons dans la lit-

térature d'examen, plus utile qu'intéressante. Pour les compositions de rhétorique l'auteur a le mérite d'avoir fait mieux qu'on n'avait fait jusqu'ici. C'est, traités d'une façon au moins suffisante, sinon bien originale et bien élégante, à peu près tous les sujets de dissertations littéraires qu'on peut donner au baccalauréat : les plans sont nets, les idées justes d'ordinaire, les développements abondants, l'érudition est à la hauteur du baccalauréat, et le style très simple et correct en général. Avec ce livre dans leur poche les candidats habiles n'auront qu'à copier leurs compositions au baccalauréat; ceux qui sont plus prudents, au lieu de l'emporter à l'examen, se contenteront de l'apprendre par cœur. Je ne sais si cela habitue bien les élèves à penser par eux-mêmes, et si ce n'est pas retomber dans ce qu'on appelait les « ficelles » du discours latin. A coup sûr les professeurs deviennent chaque jour plus embarrassés pour faire la classe : jusqu'ici les élèves avaient des traductions de tous les auteurs latins et grecs, ils copiaient donc leurs versions; aujourd'hui ils ont leurs dissertations toutes faites, ils les copieront donc aussi. Un temps viendra où l'on ne daignera pas plus aller au lycée qu'on ne va au cours de droit. En se mettant dans la tête la substance de cinq ou six livres, quelque crétin qu'on soit, on réussira aux examens. On ne peut pourtant pas blâmer M Tridon-Péronneau d'avoir su tirer parti de la situation et des programmes, et d'avoir fait un livre que tous les rhétoriciens vont se disputer. Il faut même le louer d'y avoir apporté du soin ; car s'il eût été détestable comme tant d'autres, on ne l'aurait pas moins acheté et appris par cœur. Qui donc alors faut-il blâmer?

GABRIEL AUDIAT.

---

**Les États-Unis et le Canada**, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Tours, Mame, 1886, in-8 de 236 p., orné de grav. — Prix : 1 fr. 30.

Le livre de M. X. Marmier sur les États-Unis et le Canada n'est pas une nouveauté. Dans l'intention d'offrir à la jeunesse un ouvrage intéressant, l'aimable écrivain a détaché de son roman *Gazida* et surtout de ses divers récits de voyages en Amérique, une série d'études historiques, pittoresques et morales. Embarqué sur un voilier transportant des émigrants pris à Hambourg et au Havre, M. Marmier a fait la traversée de l'Atlantique dans des conditions que connaissent bien peu de voyageurs contemporains. Ses premières visites furent pour New-York et Albany. Dès ses premiers pas, la grande République lui inspira une insurmontable antipathie ; son esprit délicat et raffiné ne pouvait se faire aux manières grossières et aux goûts positifs des Yankees. Aussi eut-il hâte de faire route vers le Canada où il se sentit revivre au sein d'une population d'origine française qui lui fit l'accueil le plus cordial. C'est avec une émotion communicative qu'il raconte en des pages éloquentes la triste histoire de la Nouvelle-France américaine, qu'il décrit les mœurs de ses colons, de ses trappeurs, et de ses indigènes qui ont gardé le meilleur souvenir de leurs premiers maîtres. Il se plaît surtout à montrer les forêts et les prairies de l'intérieur découvertes et préparées pour la colonisation par les missionnaires français. Puis, sur les pas du P. Marquette, de Joliet, de Lassalle et des frères d'Iberville, il descend le Mississipi et retrouve les descendants des colons français en Louisiane, où ils ont conservé, eux aussi, les traditions d'urbanité de leurs ancêtres. Washington l'arrête un moment et il passe à la Havane, où il a recueilli de pittoresques souvenirs. Un chapitre est consacré aux anciennes réductions des Jésuites sur les rives de la Plata; là encore les missionnaires catholiques ont laissé les traces d'établissements prospères tombés en ruines que leurs persécuteurs sont impuissants à relever. Le volume se

termine par une courte notice sur la Californie. Nous n'avons pas à faire l'éloge du style élégant et coloré de l'éminent académicien, ni à rappeler l'ardeur de ses convictions religieuses ; bornons-nous à dire qu'il a parfaitement réalisé son modeste programme, qui était, cette fois, d'écrire pour la jeunesse un ouvrage à la fois instructif et intéressant.

COMTE DE BIZEMONT.

---

**Vieilles histoires de la patrie,** par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, gr. in-8 de 318 p. (*Bibliothèque des Écoles et des familles*). — Prix : 3 fr.

Mme de Witt, née Guizot, a extrait du vaste ouvrage illustré publié par elle ces dernières années : *les Chroniqueurs de l'histoire de France*, un volume intitulé : *Vieilles histoires de la patrie,* qui a pris place dans la *Bibliothèque des Écoles et des familles,* éditée par la librairie Hachette. Ce volume se compose de sept récits intitulés : I. Les enfants des Mérovingiens (Grégoire de Tours, Frédégaire) ; — II. Charlemagne et ses preux (Le Moine de Saint-Gall, chanson de Roland, Eginhard) ; — III. Les croisades (Raoul Glaber, Guibert de Nogent, Guillaume de Tyr, Albert d'Aix) ; — IV. Saint Louis (Joinville, le confesseur de la reine Marguerite) ; — V. La guerre de Cent-Ans, les Anglais en France (Froissart) ; — VI. Bertrand du Guesclin, connétable de France (Froissart) ;—VII. Querelles d'oncles, un roi enfant (Christine de Pisan, Juvénal des Ursins, Chronique de Saint-Denis, Froissart). Il est illustré d'un frontispice représentant Bertrand du Guesclin et de trente-deux gravures hors texte.

S.

---

**Le Seizième siècle.** *Dix essais anecdotiques sur la Renaissance et la Réforme*, par A. PELLISSIER. Paris, R. Haton, 1887, in-8 de XI-354 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage n'est pas une œuvre de science ou de critique. L'auteur a réuni sous un même titre une suite de conférences qu'il a faites sur l'histoire de France, en examinant particulièrement ce qu'on est convenu d'appeler les débuts de la période moderne. L'esprit nouveau qui peu à peu transformera l'Europe entière commence, selon l'auteur, au règne de Louis XI ; il se développe par la Renaissance et la Réforme, se détourne de sa voie sous les derniers Valois, en abandonnant l'idée religieuse, et retrouve toute sa force avec Henri IV, en reprenant la politique de la monarchie chrétienne. Chemin faisant, M. Pellissier trace le portrait des principaux personnages, et il n'en est pas de mieux peint que celui du chancelier de l'Hospital, mourant de douleur à la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy. « C'est courir gros risque et grand danger, dit-il, que d'être seul raisonnable au milieu d'une société en délire ; c'est se condamner à l'impuissance que de vouloir devancer un siècle et d'espérer qu'on hâtera la marche du temps ; l'Hospital eut ce malheur et cette gloire. » On ne sera pas étonné que le Béarnais soit son héros de prédilection ; il consacre plusieurs chapitres à louer son œuvre de réconciliation sociale ; il souhaite que nous soyons quelque jour relevés de la même manière, et il ne désespère pas de l'avenir. Nous ne saurions que souscrire à de semblables conclusions.

G. B. DE P.

---

**Lumière et Ténèbres,** *lettres à un franc-maçon*, par E. CARTIER. Paris, Letouzé et Ané, 1887, in-12 de 606 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment même où ce volume paraissait, le grand écrivain d'art, le pieux solitaire de Solesmes, rendait sa belle âme à Dieu, ayant travaillé

jusqu'au dernier jour pour Dieu et pour l'Église. Le livre que nous annonçons aujourd'hui était bien digne d'être son testament. M. Cartier y étudie sous tous ses aspects la lutte engagée entre l'Église et la Maçonnerie: lutte sur le terrain politique, lutte sur le terrain religieux et moral, lutte sur le terrain de la science. Les huit premiers chapitres sont consacrés à ses origines et à son action dans l'histoire. Puis, viennent la description de son organisation, de ses procédés d'action. Il a largement mis à profit les deux volumes sur les *Sociétés secrètes et la Société*, de feu le P. Deschamps, ainsi que le *Cours de maçonnerie pratique* publié par un membre du convent de Lausanne (Paris, Letouzé et Ané, 1885, 2 vol. in-12); mais il paraît ne pas avoir connu les *Notes et documents* publiés en 1882 pour servir de tome III au grand ouvrage du P. Deschamps. Malgré cela, M. Cartier a eu des sources d'informations très suffisantes pour son but, et il y a ajouté des points de vue personnels sur la mystique diabolique, sur l'inspiration satanique de la Maçonnerie, où sa haute science et sa profondeur de vues se révèlent en quelques pages admirables. Du reste, tout l'ouvrage est écrit d'une façon saisissante, dans un style élevé et chaleureux. Il est puissamment composé, peut-on dire. Aussi est-il un des meilleurs à mettre entre les mains des lecteurs cultivés. Il ne faut pas que la polémique catholique contre la Maçonnerie se perde dans des anecdotes plus ou moins pittoresques. A ridiculiser trop les loges, on pourrait faire oublier le caractère essentiellement sérieux de leur lutte contre l'Église. XX.

---

**Armorial des cardinaux, archevêques et évêques contemporains de France,** avec 88 écussons gravés, par Henri Tausin et l'abbé Chrétien. Nouvelle édition. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de xi-224 p. — Prix : 7 fr.

Cette nouvelle édition est parfaitement justifiée par les changements nombreux qui ont eu lieu dans l'épiscopat français depuis l'année 1874, date de la première édition. Pour le texte du préambule, celle-ci en est la reproduction avec de très légères modifications; mais il y a soixante changements importants qui portent sur la désignation des titulaires et sur la description héraldique de leurs armoiries. Nous constatons avec satisfaction que les écussons sont reproduits d'après un type uniforme et sans le luxe de couronnes et d'ornements qui n'ont aucune raison d'être. Les prélats qui seront appelés, après leur nomination, à adopter pour eux un écusson officiel, trouveront dans ce livre de précieuses indications sur la manière de le composer et sur les insignes dont il est à propos de l'accompagner.

A. de Barthélemy.

---

# CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Pierre-Charles Robert, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né le 20 novembre 1812, à Bar-le-Duc, est mort au mois de décembre. M. Robert, qui a su conquérir par ses travaux sur la numismatique l'estime des archéologues les plus distingués, a été lieutenant du génie en 1834, capitaine en 1842, et plus tard directeur au ministère de la guerre et intendant général inspecteur. Voici les travaux dus à ses recherches : *Recherches sur les monnaies des évêques de Toul* (1844, in-4 avec 4 pl.) ; — *Études numismatiques sur une partie du nord-est de la France* (1852, in-4) ; — *Recherches sur les monnaies et les jetons des maîtres-éche-*

*vins, et description de jetons divers* (1853, in-4 avec 6 pl.) ; — *Numismatique de Cambrai* (1862, in-4) ; — *Coup d'œil général sur les légions romaines* (1867, in-4) ; — *Les Légions du Rhin et les inscriptions des carrières* (1867, in-4) ; — *Sigillographie de Toul* (1868, in-4) ; — *Monnaie de Gorze sous Charles de Rémoncourt et circonstances politiques dans lesquelles elle a été frappée* (1870, in-4) ; — *Les Armées romaines et leur emplacement* (1872, in-8) ; — *Difficultés que rencontre en France l'administration des grandes armées et moyens pratiques d'y remédier* (1872, in-8) ; — *Épigraphie gallo-romaine de la Moselle.* 1re partie : *Monuments élevés aux dieux* (1873-1883, in-4 avec pl.) ; — *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1875, in-8 avec 11 pl.) ; — *Événements militaires accomplis sous le règne de Henri II, de 1551 à 1555, et leurs médailles commémoratives* (1876, in-8 avec 8 pl.) ; — *Numismatique de la province de Languedoc. Période antique, période wisigothe et franque, période carolingienne* (1880, in-4 avec 12 pl.) ; — *Mélanges d'archéologie et d'histoire. Cinq inscriptions de Lectoure* (1881, in-8 avec fig.) ; — *Étude sur les médaillons contorniates* (1882, in-8 avec 5 pl.).

— M. Jules-Augustin FLEURY, ancien recteur de l'Académie de Douai, né à Paris en 1812, est mort à Douai, à la fin de novembre. M. Fleury avait pris sa retraite en 1878, après avoir été pendant treize ans recteur de l'Académie de Douai. Il s'est principalement occupé de l'histoire d'Angleterre, à laquelle se rapportent la plupart de ses travaux : *Des races qui se partagent l'Europe* (1858, in-8);— *Abrégé de l'histoire d'Angleterre, comprenant celle d'Écosse, de l'Irlande et des possessions anglaises, depuis les premiers temps jusqu'en 1863* (1864, in-12) ; — *Histoire d'Angleterre, comprenant celle d'Écosse, d'Irlande et des possessions anglaises, avec une statistique de ces divers pays* (2e édition, 1864, 2 vol. in-8) ; — *Histoire des Français par la biographie, à l'usage de toutes les écoles primaires et des classes élémentaires* (1872, in-12).

— Est décédé à Rouen, le 1er octobre 1887, M. COURTONNE, ancien architecte, auteur d'une langue nouvelle, qu'il présentait aux populations néolatines pour en faire une langue universelle; il a publié, pour enseigner cette langue, diverses brochures qu'il a réunies sous ce titre : *Langue internationale néo-latine, ou Langage auxiliaire simplifié, destiné à rendre possibles et faciles les relations directes entre tous les peuples civilisés d'origine latine* (1878-1884). On lui doit aussi : *Dictionnaire de radicaux monosyllabiques, presque tous d'origine latine, mais surtout tirés de radicaux communs à plusieurs languss vivantes et parmi lesquels seront choisis ceux qui, beaucoup moins nombreux, seront seuls maintenus dans la langue internationale* (1875-1884) ; — *Manuel de la langue néo-latine usuel et commercial, ou Langage auxiliaire et facile pour les nations d'origine latine, suffisante aux premières relations et aux premiers besoins* (3e édition, 1887).

— Nous devons un souvenir particulier à M. Victor GAY, l'archéologue distingué auquel le public est redevable du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, publié sous les auspices de la Société bibliographique et dont cinq fascicules sur dix ont paru. M. Victor Gay, ancien architecte du gouvernement, associé-correspondant de la Société des antiquaires de France, est mort à Labarde (Dordogne), le 12 décembre, à l'âge de 67 ans.

— L'astronome Hans-Carl-Frederik-Christian SCHIELLERUP est mort à Copenhague, le 13 novembre 1887. Né à Odense, le 8 février 1827, il devint observateur à l'Observatoire de Copenhague (1851), maître de mathématiques à l'École polytechnique (1854) et de dessin à l'école de marine. Il a publié une *Astronomie populaire* (1855) ; un très important *Catalogue de 10,000 étoiles fixes,* édité en 1864 par la Société des sciences de Danemark, dont il devint

membre en 1878; des Mémoires astronomiques en danois et en allemand; il a traduit de l'arabe la *Description des étoiles fixes*, composée au xe siècle par le persan Abd-al-Rahman al-Sûfi, et éditée en 1874 par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Depuis 1858 il rédigeait la partie astronomique de l'almanach de l'Université. Il fut l'un de ceux qui découvrirent la comète de 1862.

— Le colonel d'état-major suédois Ferdinand-Natanael Staaf, né en 1823 à Stockholm, est mort le 10 novembre 1887, à Paris, où il résidait depuis 1862 en qualité d'attaché militaire à la légation suédoise. Il a écrit un rapport sur *la Commune de Paris* (1871), et édité une bonne *Anthologie française depuis les origines jusqu'à nos jours* (1859-1864, 4 vol. in-8 ; 2e édit., 1865) et *la Poésie française contemporaine* (1864) avec des notices biographiques et critiques.

— On annonce encore la mort: du R. P. Abinal, qui a collaboré au troisième volume de *l'Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires* du R. P. de la Vaissière, dont nous signalons également la mort ; — de M. André Albrespy, né à Montauban en 1823, membre de la Société des gens de lettres, auteur de plusieurs écrits politiques ; — de M. Arsène-François de Chaise de Cahagne, connu sous le nom de Arsène de Cey, romancier et auteur dramatique, mort le 19 novembre, à l'âge de 81 ans ; — de M. Julien-Alexis Courgeon, professeur d'histoire, inspecteur général honoraire de l'Université, qui laisse notamment des *Récits de l'histoire de France* (1853-1854, 2 vol. in-12) ; — de M. Ferdinand Évrard, qui laisse un ouvrage sur la Commune, intitulé : *Souvenirs d'un otage ;* — de M. Achille Foville, secrétaire général de l'Association des médecins de France, auteur de plusieurs ouvrages importants : *les Aliénés aux États-Unis*, et *les Aliénés en 1870*, mort à 55 ans ; — du Dr Giraudet, né à Cusset (Allier), professeur d'anatomie à l'école de médecine de Tours, auteur de travaux historiques sur la Touraine, notamment d'une *Histoire de la ville de Tours* (1874, 2 vol. in-8) ; — de M. Charles Lahure, né à Paris en 1809, libraire-imprimeur, auquel on doit la fondation d'un grand nombre de publications périodiques, mort à Paris ; — du R. P. de la Vaissière, supérieur de la Compagnie de Jésus à la résidence de Port-Louis (Maurice), auteur de trois volumes sur *Madagascar, ses habitants et ses missionnaires* ; — de M. Auguste Lemaire, né à Triaucourt (Meuse), ancien professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand, mort à l'âge de 86 ans; — de M. Achille-François Le Sellyer, avocat à Amiens, né dans cette ville en 1801, professeur de droit, qui a composé de nombreux Mémoires sur des questions de jurisprudence et de législation, et entre autres des *Études historiques, théoriques et pratiques sur le droit criminel* (2e édition 1867-1875, 6 vol. in-8) ; — de M. Léopold Limayrac, membre de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, auteur d'une *Étude sur le moyen âge, histoire d'une commune et d'une baronnie de Quercy* (*Castelnau-de-Montratier*) (1885, in-8 avec pl.) ; — de M. Pierre Malitourne, bibliothécaire de l'Arsenal, qui a collaboré à plusieurs journaux, et notamment à *l'Artiste,* mort le 26 septembre ; — de M. Charles Paulmier, ancien député, ancien sénateur, qui a publié avec M. Lacan un *Traité de la législation et de la jurisprudence des théâtres,* mort au château de Bretteville-sur-Laize (Calvados), à l'âge de 76 ans ; — de M. Eugène Yung, directeur de la *Revue bleue,* mort le 26 décembre, à Paris.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr Bergmann, ancien professeur à l'Université de Strasbourg, mort le 13 novembre, à Strasbourg ; — de M. Alexandre-Ivanovich Besanoff, doyen des professeurs de l'école d'archi-

tecture à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville, le 30 novembre, à l'âge de 70 ans ; — du Dr Arthur CHRISTIANI, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort dans cette ville, le 1er décembre, âgé de 43 ans ; — du Dr Karl DOMTSCHER VON KOLLESBERG, professeur à l'Université d'Inspruck, mort dans cette ville, le 23 novembre, âgé de 75 ans; — du juriste Heinrich-Gerh.-August HULLMANN, mort à Leipzig, le 21 novembre, dans sa 62e année ; — du chimiste HUMPIDGE, qui a publié une traduction de l'ouvrage de Kolbe *Inorganic Chemistry*, mort le 30 novembre, à Aberystwyth (Pays de Galles) ; — du Dr Max HUTTLER, né à Munich en 1823, éditeur de *Augsburger Postzeitung*, mort à Augsbourg ; — de M. Charles LANGER D'EDENBERG, professeur d'anatomie, qui a publié un assez grand nombre d'ouvrages, mort à Vienne ; — du philosophe Ladislas PRZYSTANSKI, professeur à la Faculté de Varsovie, mort à Vienne, le 30 novembre ; — du Dr Max SCHUSTER, professeur à l'Université de Vienne, auteur de recherches sur la minéralogie, mort le 14 novembre, à Vienne, à l'âge de 31 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 29 décembre, au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de l'année 1888. M. Rousse a été élu directeur, M. Lud. Halévy chancelier.

*Académie des Sciences.* — L'Académie a tenu, le 26 décembre, sa séance publique annuelle. Après le discours du président, M. J. Bertrand a lu l'éloge de Dupuy de Lôme.

*Académie des Sciences morales et politiques.* — L'Académie a tenu, le 18 décembre, sa séance publique annuelle. Après le discours du président, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les œuvres de Louis Raybaud. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget. — Section de philosophie : Deux prix de 1,000 fr. à MM. E. Joyau et A. Binet. Section d'histoire générale : M. Octave Vigier.

Prix Victor Cousin (section de philosophie) : M. Charles Huit.

Prix Gegner (section de philosophie) : M. Picavet.

Prix Odilon Barrot (section de législation) : une récompense de 3,000 fr. à M. Charles Dauvillier.

Prix Rossi (section d'économie politique) : M. A. Delatour.

Prix Stassart (section de morale) : M. Albert David-Sauvageot.

Prix Bordin (section de philosophie) : M. Paul Regnaud ; mention honorable : M. H. Destrem.

Prix Audiffred : le prix n'est pas décerné : une récompense de 2,000 fr. est accordée à M. Ferraz.

CONCOURS ET PRIX. — Dans sa séance du 14 octobre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis au concours les deux questions suivantes : Histoire de la géographie de Strabon, indiquer les sources d'information et définir la méthode du célèbre géographe grec ; — Étudier la géographie de l'Égypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs.

— Dans sa séance publique annuelle, tenue, le 23 décembre, à Paris, sous la présidence de M. Becquerel, membre de l'Institut, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale a partagé entre MM. Dubois, Colard et Lurier le prix de 2,000 fr. destiné à la meilleure étude sur l'agriculture et l'économie rurale d'une province ou d'un département.

— Au dernier concours établi par la Société des antiquaires de Picardie, un prix a été décerné à M. G. de Witasse pour son ouvrage manuscrit : *Dictionnaire géographique, historique et statistique de la Picardie avant la Révo-*

*lution,* qui, nous l'espérons, ne tardera pas à être mis sous presse. On y trouvera de très intéressants détails sur les abbayes et prieurés, la population de chaque village à différentes époques, et des documents inédits sur la plupart des fiefs de cette province.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 décembre, M. Deloche donne lecture d'un Mémoire sur la monnaie d'or de Théodebert Ier. M. Edmond Le Blant fait part de la découverte du tombeau des saints Jean et Paul sur le mont Cœlius, à Rome. — Dans celle du 9 décembre, M. Lecoy de la Marche a commencé la lecture d'une étude sur la réunion de la Provence à la France.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 décembre, M. Ad. Frank achève la lecture de son rapport sur le livre de M. Guyau : *L'Irréligion de l'avenir.* — Dans celle du 10 décembre, M. Boutroux commence une étude sur le philosophe allemand Jacob Bœhme. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 24 décembre.

Mémoires et Documents scolaires. — Nous avons reçu dernièrement plusieurs fascicules des *Mémoires et Documents scolaires,* publiés par le Musée pédagogique (Paris, Hachette, Delagrave, Alph. Picard, 1887, in-8). Voici l'indication des sujets traités dans chacun d'eux. N° 15 : *Les Boursiers de l'enseignement primaire à l'étranger* (71 p.). M. Michel Bréal constate dans l'avant-propos que les jeunes gens envoyés depuis cinq ans à l'étranger sont tous revenus, sans exception, parlant la langue du pays où ils avaient séjourné et l'écrivant avec correction et facilité. — N° 21 : *Bibliothèques scolaires. Catalogue d'ouvrages de lecture* (120 p.). On trouve dans ce fascicule des renseignements sur le fonctionnement des bibliothèques scolaires, dont l'organisation remonte au décret du 1er juin 1862. La série D du catalogue, intitulée : « Littérature et Morale, » renferme beaucoup de traités de morale et de manuels d'éducation civique et un seul livre purement religieux, la sainte Bible, édition catholique et édition protestante. — N° 27 : *Décret déterminant les règles de la création et de l'installation des écoles primaires publiques* (148 p.). — N° 29 : *Le Certificat d'aptitude pédagogique*, par M. B. Berger (131 p.). Les conditions exigées pour l'obtention du certificat d'aptitude ont été modifiées par les lois de 1887, qui l'exigèrent formellement de tous les instituteurs et institutrices. Après un historique et un exposé de la législation sur la matière viennent des notices de MM. J. Carré, Vintéjoux, Schäfer et Georgin sur l'enseignement de la langue française, de l'arithmétique et de la géométrie, de l'histoire et de la géographie, des sciences physiques et naturelles. — N° 30 : *Certificat d'études primaires supérieures* (61 p.). Ce certificat, institué par décret du 23 décembre 1882, sur la demande de M. J. Duvaux, ministre de l'instruction publique, est accordé à la suite d'un examen spécial que doivent subir tous les élèves qui ont été titulaires d'une bourse de l'État dans une école primaire supérieure. — N° 32 : *Catalogue des bibliothèques des écoles normales* (53 p.). Nous remarquons que le traité de Bossuet, *De la connaissance de Dieu,* figure dans ce catalogue à côté des *Éléments de l'éducation civique et morale* de M. Compayré. — N° 34 : *L'Enseignement de l'agriculture* (III-131 p.). Ce fascicule contient les lois et règlements qui depuis 1848 ont régi cette matière, les arrêtés déterminant les conditions des examens à subir, les programmes de l'enseignement, l'indication des ouvrages qui doivent figurer dans les bibliothèques des écoles normales d'agriculture et des établissements scolaires, etc. — N° 36 : *Bourses de l'enseignement primaire supérieur* (48 p.). La première partie de ce numéro comprend notamment les articles du décret et de l'arrêté du 18 jan-

vier 1887, réglant la création, les conditions de fonctionnement, les programmes de l'enseignement primaire supérieur, l'institution des bourses et le régime des boursiers. Dans la deuxième partie se trouvent les textes des circulaires adressées par le ministre de l'instruction publique aux préfets et aux inspecteurs d'Académie, avec le tableau de répartition du crédit des bourses, etc. — N° 40 : *Décrets, arrêtés, circulaires et décisions ministérielles pour l'application de la loi du 30 octobre 1886 et des règlements organiques du 18 janvier 1887* (251 p.). Ce fascicule est le plus volumineux de tous ceux que nous venons de signaler ; assurément, si le niveau intellectuel ne s'est pas, à bref délai, élevé d'une manière étonnante, ce ne sera pas faute de décrets, arrêtés et circulaires ministérielles. Que de prétendus savants il y aura dans une dizaine d'années ! L'agriculture sera-t-elle plus florissante, le commerce plus prospère, notre armée plus forte ? Toute la question est là.

Le Chateau de Madaillan. — M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, et M. P. Benouville, architecte du gouvernement, ont récemment publié une brochure intitulée : *Un château gascon au moyen âge. Étude archéologique sur le château de Madaillan (Lot-et-Garonne). Son histoire, ses transformations et son siège, en 1575, par le maréchal Blaise de Monluc.* Avec six planches (Paris, Alph. Picard ; Agen, Michel et Medan, 1887, gr. in-8 de 68 p.). La monographie de MM. Tholin et Benouville fait honneur aux deux archéologues, soit qu'il s'agisse de la savante rédaction des trois chapitres sur *la Construction et la transformation du château*, sur ses *Seigneurs au moyen âge*, sur *le Siège du château par Monluc*, soit qu'il s'agisse de la magistrale exécution des six planches qui représentent dans tous ses aspects le château dont la construction remonte au milieu du XIIIe siècle. Plusieurs documents inédits, extraits des archives de la ville d'Agen, ont permis aux deux archéologues de raconter, plus exactement qu'on ne l'avait encore fait, le siège de Madaillan et d'éclairer d'une vive lumière les pages des *Commentaires* de Monluc relatives à cet événement. Un des auteurs, M. Tholin, qui s'est déjà plusieurs fois occupé du grand capitaine, nous promet, du reste (p. 61), la publication prochaine d'un recueil de pièces inédites sur le maréchal. C'est une trop bonne nouvelle pour que nous ne tenions pas à la communiquer aux amis du XVIe siècle.

Almanachs. — Les *Almanachs* nous sont venus trop tard, l'année dernière ; trop tard pour en parler dans notre numéro de décembre. Mais voici les feuilles de Desclée et de Bouwer, à Lille : les unes avec un beau carton et l'épigraphe : *Paupertas, castitas*, etc., nous donnent la fête, la période du soleil, une de la lune, l'éphéméride et au dos un morceau choisi de littérature ; les autres, le calendrier des rébus, recommandé à la jeunesse ; les autres encore, des proverbes. Passons au sérieux, l'*Almanach de la Révolution,* par M. d'Héricault (Gaume, 0 fr. 40), bien fait au moment du centenaire ; le *Grand almanach de la famille* (Nancy, Thomas, Pierron et Hozé, 0 fr. 50), beaucoup d'histoires ; l'*Almanach de la France illustrée* (Paris, Auteuil, 0 fr. 50), consacré principalement aux personnages de l'année 1887 ; l'*Almanach de Fourvière* (Lyon, Delhomme et Briguet, 0 fr. 40) contient quelques gravures remarquables et des notices lyonnaises ; l'*Almanach illustré de Saint-François de Sales* (Lyon, Delhomme et Briguet), petites histoires, petites gravures ; l'*Almanach des pèlerinages* (Nancy, Thomas, Pierron et Hozé), un peu faible ; l'*Almanach des Missions* (Lyon, Delhomme et Briguet), tout spécial, texte et gravures ; l'*Almanach illustré de la première communion* (Paris, Duteuil) et le *Petit almanach illustré de l'enfance* (Lyon, Delhomme et Briguet) sont très appropriés à leurs lecteurs. Mentionnerons-nous l'*Almanach des*

*Pilules suisses* qui nous est parvenu. Mais ce qui nous guérira mieux encore, c'est l'*Almanach historique et patriotique,* publié à la librairie de la Société bibliographique, et son frère cadet, l'*Almanach des campagnes :* deux contre-poisons très bien préparés et qu'on devrait répandre. Signalons, en terminant, l'*Almanach d'Aix et de la Provence pour l'année 1888, avec les foires de la Provence* (Aix, A. Makaire, in-16 de 32 p.), publication à sa première année illustrée de vieux bois du XVII^e^ siècle, provenant de l'imprimerie des David, fondée en 1598.

PARIS. — L'élection de M. Sadi Carnot à la présidence de la République, qui a pu mécontenter bien des gens, a mis en émoi nos bibliothécaires eux-mêmes et voici pourquoi. Depuis longtemps on a reconnu la nécessité d'exercer une surveillance très active sur les ouvrages mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail de la Bibliothèque nationale ; le « Larousse » notamment, est de la part du chef de service de cette salle, l'objet d'une attention particulière ; nous renoncerons à décrire son indignation, très justifiée d'ailleurs, lorsque le lendemain de la séance du Congrès, qui a envoyé M. Sadi Carnot à l'Élysée, l'on constata la disparition de tous les feuillets du Larousse qui avaient trait au nouveau président. Ce n'est pas la première fois qu'un pareil fait se produit ; pour ne citer que quelques exemples, nous rappellerons que la plupart des gravures d'un journal artistique ont été dérobées, que des revues, des dictionnaires, des encyclopédies sont traités avec un sans-gêne que l'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez des travailleurs sérieux.

— La collection de l'*Histoire générale de Paris* vient de s'augmenter du *Cartulaire général de Paris, ou Recueil de documents relatifs à l'histoire et à la topographie de Paris* (t. I), publié par M. Robert de Lasteyrie, professeur d'archéologie à l'École des chartes (Champion, in-4 de LXV-570 p. et 5 pl.) ; ce premier volume comprend les années 528 à 1180.

— Il est question de joindre à la *Revue archéologique*, éditée chez Leroux, un *Bulletin épigraphique*, qui remplacerait le recueil bi-mensuel publié sous ce dernier titre jusqu'à la fin de 1886. D'autre part, on annonce que l'ancien *Bulletin épigraphique* doit reparaître en 1888.

— La *Bibliothèque internationale de l'art*, éditée à la librairie de l'art, vient de s'augmenter d'un travail de M. le vicomte H. Delaborde : *Marc-Antoine Raimondi, étude historique et critique, suivie d'un catalogue raisonné des œuvres du maître* (in-4 de 324 p.).

— Nous signalerons spécialement à l'attention de nos lecteurs un article publié par M. Maxime Formont dans la *Revue du Monde latin* (livraison de décembre, p. 990-1016) sous ce titre : *Vittoria Colonna, marquise de Pescaire.* L'auteur a voulu retracer la vie d'une héroïne « qui pût servir d'exemple aux femmes de tous les temps » et il a pris pour guide dans ce choix difficile un poète et un courtisan, l'Arioste, qui au début du trente-septième chant du *Roland furieux,* adresse à la marquise de Pescaire des éloges qui, au premier abord, paraissent empreints d'une exagération tout à fait poétique. M. Formont a entrepris de montrer que la muse de l'Arioste fut pour cette fois inspirée par la vérité. Vittoria Colonna (née en 1490, morte le 25 février 1547) eut en effet toutes les vertus : « la beauté, la chasteté, l'héroïsme, la noblesse, le génie poétique, la piété vraie, une charité infatigable. » On le voit par les paroles que nous venons de citer, l'historien a voulu, semble-t-il, rivaliser avec le poète. Après avoir lu l'article de M. Formont on trouvera une différence : l'historien a prouvé le dire du poète.

— A paru en décembre le 1^er^ numéro d'une revue littéraire *Le Semeur* (bu-

reaux, 9, place des Vosges) qui se propose de défendre « la littérature honnête, vigoureuse et saine; » nous dirions volontiers que l'entreprise est difficile et périlleuse, si nous ne remarquions parmi les rédacteurs quelques noms bien connus et dignes de confiance : MM. Edmond Biré, Ch. Fuster, Charles Canivet, Frédéric Loliée, François Coppée, etc.

— Une nouvelle publication, *Les Langues étrangères*, revue de littérature et d'enseignement pratique, paraîtra prochainement. Elle est destinée à vulgariser la connaissance des langues et des littératures étrangères dont l'enseignement est officiel en France : l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. On y trouvera des articles de critique, des traductions et des lectures en langues étrangères. Une partie spéciale, tirée à part, sans augmentation de prix, contiendra des exercices pratiques pour l'enseignement des langues, depuis les premiers éléments jusqu'à la préparation des examens. Le premier numéro doit paraître en janvier. (Bureau de la Revue, rue Madame, 46, Paris.)

Auvergne. — Les deux châteaux dont s'occupe M. Maurice Chanson dans son intéressante brochure *Deux Châteaux royaux en Auvergne au temps des Valois* (Clermont-Ferrand, 1887, gr. in-8 de 54 p.), sont les châteaux de Nossete et d'Usson. Le premier est célèbre pour avoir appartenu, au xiv<sup>e</sup> siècle, à Thomas de la Marche, chevalier, conseiller du roi, guerrier renommé dont le savant éditeur de Froissart, M. Kervyn de Lettenhove, fait un bâtard de Philippe de Valois, et, ensuite, à Jean, fils du roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, etc. Le second est célèbre pour avoir abrité, pendant de longues années, Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre. M. Chanson, après avoir consulté un grand nombre de livres et divers documents inédits extraits des Archives nationales, a fort bien retracé l'histoire du séjour en Auvergne de Thomas de la Marche, du duc de Berry et de la reine Marguerite, ajoutant à ce que l'on en savait déjà diverses particularités dignes d'attention.

— Sous ce titre : *Un livre de raison*, M. Antoine-Gaspard Bellin résume en une trop courte brochure (Lyon, Mougin-Rusand, 1887, in-8, 11 p.), un manuscrit des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, qui est en la possession de son gendre et qui concerne la famille Fornet, établie à Étoile (Drôme), de temps immémorial. M. Bellin a extrait du *Livre de raison* divers passages curieux, notamment la nomenclature d'articles d'ameublement qui, au point de vue philologique, mérite l'attention : la mention de Diane de Poitiers, marraine d'un des enfants Fornet (10 septembre 1565), quelques particularités relatives à l'astrologie judiciaire, à la peste, à l'Université de Valence, etc. Reproduisons ces lignes écrites par Louis Fornet : « Le 18 juillet 1629, le Roy Louis 13 du nom, revenant du Languedoc, a passé par Estoille et a logé une nuict dans nostre maison dudict lieu. » Ce renseignement complète les indications fournies sur l'itinéraire de Louis XIII, par le maréchal de Bassompierre qui, dans le *Journal de ma vie* (t. IV, p. 54), annonce que le roi partit, le dimanche 15 juillet « de Nismes pour s'en retourner en France, » que ce jour-là il alla coucher à Montfrin, et qui ne le suit pas dans le reste du voyage.

Bourgogne. — M. Gustave Lapérouse a récemment publié une *Notice sur l'église Saint-Vorles de Châtillon-sur-Seine en vue de son classement parmi les monuments historiques* (Châtillon-sur-Seine, imp. de Leclerc, in-8 de 36 p. et 2 grav.). Cette notice est un rapport sur la question fait par l'auteur à la Société archéologique du Châtillonnais.

Bretagne. — M. Henri Hardouin, conseiller honoraire à la cour d'appel de Douai, vient de faire connaître dans une brochure intitulée *le Domaine*

*ducal à Morlaix et Lanmeur (1455-1678)* (Paris, Marchal et Cie, 1887, in-8, 98 p.), les transformations subies par le domaine ducal en Bretagne, du xve à la fin du xviie siècle; l'auteur y retrace successivement les origines de l'institution d'un domaine ducal, sa transformation au xie siècle et son administration, sa consistance, et enfin les antécédents immédiats de sa réformation.

— M. Arthur de la Borderie publie dans le *Bibliophile breton* (Rennes, librairie Plihon et Hervé), une curieuse série de *Notices et documents bibliographiques*. Le dernier fascicule (no VII) contient un article (le 32e) consacré à *Pierre Boaistuau et ses œuvres* (p. 2-15). Il y a beaucoup de choses nouvelles dans cet article. Le savant correspondant de l'Institut, qui bientôt, assure-t-on, avancera en grade, a si bien étudié les œuvres de son compatriote, qu'il a pu en extraire d'assez nombreux renseignements ignorés de tous ses devanciers, même des rédacteurs de la *Biographie bretonne*. L'énumération et l'analyse des livres de Boaistuau méritent l'attention de tous les bibliophiles.

Champagne. — Le *Répertoire archéologique*, publié par l'Académie de Reims, se poursuit avec ardeur, grâce à l'activité incessante de ses principaux rédacteurs, MM. Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison. Au tirage à part anticipé de la description de l'église Saint-Jacques, paru il y a peu de mois, on peut joindre aujourd'hui : *L'Église Saint-Maurice de Reims, son architecture, ses œuvres d'art, ses inscriptions* (Reims, imp. de l'Académie, 1887, in-8 de 36 p. avec fig.), dont la rédaction est due également à MM. Ch. Givelet et H. Jadart.

Flandre. — L'administration du musée d'archéologie de Lille vient de publier le *Catalogue de l'importante collection d'objets d'art du moyen âge et de la Renaissance donnée par feu M. Jules de Vicq*. Ce catalogue, rédigé par M. Aug. Ozenfant, forme une élégante plaquette in-12, imprimée chez Lefebvre-Ducrocq, et ornée du portrait du donateur.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé V. Dubarat, aumônier du lycée de Pau, publie une substantielle monographie sur l'*Ancien couvent des carmes de Bayonne* (Bayonne, 1887, gr. in-8 de 59 p.). Le savant auteur a réuni et annoté divers documents inédits tirés des Archives des Basses-Pyrénées, parmi lesquels on remarque une convention passée, le 12 août 1264, entre les Frères de l'ordre de Sainte-Marie du Carmel et le chapitre de Bayonne; le procès-verbal de l'enquête faite, le 16 février 1512, par le duc de Longueville, gouverneur de la Guyenne, au sujet de l'emplacement d'un nouveau couvent, l'ancien ayant été démoli en 1510; le testament de Boniface d'Albatz, du 28 mai 1523, où l'on voit que ce bienfaiteur du nouvel établissement avait posé la première pierre de l'église, le 13 mai 1513; l'inventaire des livres, meubles, objets d'art, etc., possédés par les carmes de Bayonne en 1668, inventaire dont les bibliophiles et les archéologues liront avec un intérêt particulier les chapitres relatifs à la bibliothèque (p. 20-44) et à la sacristie (p. 44-52). A la fin de la brochure, l'auteur décrit un sceau du couvent des carmes de Bayonne, que feu Paul Raymond a omis dans son remarquable travail sur les *Sceaux des Archives des Basses-Pyrénées*.

— M. G. d'Ardenne de Tizac a publié une *Étude historique et littéraire sur Vital d'Audiguier, seigneur de La Menor, au pays de Rouergue* (Villefranche de Rouergue, Dufour, in-16 de 150 p.).

Lorraine. — M. Ferdinand des Robert, reçu membre de l'Académie de Stanislas, a choisi pour sujet de son discours de réception *la Vie et les Œuvres de Madame Tastu*, née, comme lui, à Metz, et dont on se rappelle tant de

charmantes poésies. Ce discours, qui sera inséré dans le prochain volume des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, a été tiré à part.

NORMANDIE. — M. Cagniard, imprimeur à Rouen, a publié une suite à la magnifique publication dans laquelle, l'an dernier, il a donné l'historique du deuxième centenaire de Pierre Corneille à Rouen (12 octobre 1884). Le 19 mars 1885, à l'archevêché de cette ville, Mgr Thomas avait prononcé un éloquent discours en l'honneur du poète, des pièces de vers, l'une de M. l'abbé Duhamel, intitulée : *A Corneille*, l'autre, de M. Paul Allard, nous montrant Corneille rêveur, « repassant en esprit toute sa destinée, » avaient été récitées, religieusement écoutées par une nombreuse assistance. M. Cagniard réunit ces œuvres dans un volume, qui sera, par sa magnificence, un digne pendant du premier, et il y fera également une place à la réduction pour piano de la *Méditation*, composée, pour la circonstance, par M. Ch. Lenepveu, sur des paroles empruntées à la traduction par Corneille du chapitre XL du troisième livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le volume se termine par une étude de M. F. Bouquet, la description des documents curieux, œuvres des deux Corneille, qui ont figuré à l'exposition typographique normande, dernièrement ouverte dans la Bibliothèque du chapitre de Rouen.

— Le 29 novembre dernier, dans l'une des salles de l'hôtel de ville de Rouen, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville a tenu sa séance annuelle, présidée par M. A. Héron, son président. M. le pasteur Roberty y a prononcé un discours très écouté sur *le Pessimisme au temps actuel*.

— La Société de l'histoire de Normandie a tenu également sa séance générale, le 8 décembre; le président, M. Ch. de Beaurepaire, a lu un discours fort intéressant sur un chanoine de Notre-Dame de Rouen, qui prenait part aux discussions et aux délibérations des états de Normandie sous Henri III, Nicolas Clérel.

— M. Leprêtre, imprimeur à Rouen, vient d'éditer trois nouveaux ouvrages de M. l'abbé Tougard : *M. l'Abbé Duval, premier chapelain des Dames Ursulines du Havre, chanoine titulaire de la métropole de Rouen* (petit in-8 carré, 125 p., portrait); — *Nouvel Hommage à M. Brianchon, ses travaux divers, ses manuscrits* petit in-8, 32 p., portrait); — *Mémoires de M. l'abbé Beaupel, sur la fondation de la paroisse et de l'église Saint-Vincent de Paul du Havre-de-Grâce* (in-8 de 270 p.).

— Nous signalerons aussi l'impression, chez Paul Leprêtre, à Rouen, d'un *Deuxième Supplément de la « Bibliotheca americana, » histoire, géographie, voyages, archéologie et linguistique des deux Amériques*, publiée par Maisonneuve à Paris (in-8 de 127 p.).

— M. Hellot, de Rouen, vient de réunir en un volume tiré à 15 exemplaires : *les Lettres cauchoises*, qu'il a publiées dans le *Réveil d'Yvetot;* elles ont ce sous-titre : *Notes et Documents sur l'histoire du pays de Caux* (Yvetot, imp. de Bretteville, in-8 de 263 p.).

POITOU. — Deux archéologues s'occupent en même temps de publier des recherches sur les inscriptions antiques du Poitou. Pendant que M. le lieutenant Espérandieu poursuit, dans la *Revue poitevine et saintongeoise*, la publication d'articles sur l'épigraphie de ces deux provinces, M. Bélisaire Ledain donne dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, une *Épigraphie romaine du Poitou* (Poitiers, imp. Blais, Roy et Ce, 1887, in-8, 93 p.), qui comprend non seulement les monuments lapidaires, mais encore les inscriptions sur vases, pierres et briques, et une liste considérable de noms de potiers avec l'indication de leurs provenances. Chaque inscription est étudiée avec grand soin par M. Ledain, et accompagnée d'une bibliographie.

Périgord. — Une intéressante brochure vient d'être consacrée à un savant dont le *Polybiblion* a récemment annoncé la mort, et énuméré les principales œuvres : *Jean Martial Delpit. Notes biographiques et bibliographiques*, par J. D. (Périgueux, 1887, in-8 de 14 p.). J. D. est M. Jules Delpit, cousin du défunt et secrétaire général de la Société des archives historiques du département de la Gironde. La notice, ornée d'un portrait de M. Martial Delpit, est, pour nous servir des expressions appliquées par l'auteur à la notice historique sur l'École des chartes qui fut la première publication du collaborateur d'Augustin Thierry, « rédigée avec une clarté et une autorité remarquables; » elle est suivie d'une liste complète des ouvrages (et articles) publiés de 1839 à 1885, par M. Martial Delpit, liste qui comprend 48 numéros.

Picardie. — Le tome XXIX des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie* vient de paraître (1887). On y trouve : *Girart de Roussillon, chanson de geste*, par M. le chanoine A. Crampon ; — *Souvenirs du temps passé, mœurs villageoises*, par M. A. de Calonne ; — *Histoire des communes rurales du canton de Doullens*, par M. l'abbé Th. Lefèvre ; — *Deux années d'invasion espagnole en Picardie (1635-1636)*, par M. A. Ledieu. — *Notice sur l'église Saint-Pierre de Doullens*, avec planches, par M. Georges Durand.

Provence. — Mgr Ricard commence la publication d'une série d'études sur le grand siècle. Son *Bossuet* est sous presse et sera suivi à bref délai d'un autre volume, sur *Corneille*.

— M. Guibal, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, prépare un nouveau volume sur *Mirabeau*. Cette fois, c'est Mirabeau à la Constituante et les échos de sa parole en Provence qu'étudiera le docte professeur.

— M. l'avocat général Grassi vient de publier une *Étude sur les Codes civils italiens et français*. L'étude nette et fortement documentée intéressera les jurisconsultes (Aix, J. Remondet, in-8 de 67 p.).

— On a imprimé, à Aix, une notice biographique, due à la plume élégante du doyen de la Faculté des lettres, M. Bizos, sur *Prévost-Paradol et les souvenirs de son enseignement à la Faculté aixoise*.

— Les amis de la mémoire de Belsunce, encouragés par l'initiative de Dom Bérengier, se disposent à publier, sur divers points de l'histoire de son épiscopat, des monographies assez étendues. On annonce spécialement un volume entier sur *Belsunce à la Ciotat*, et une dissertation sur la lettre discutée entre amis et adversaires de l'héroïque évêque, écrite en août 1720, au plus fort de la peste.

— Pour paraître prochainement : *Mgr de Vintimille, des comtes de Marseille, évêque de Carcassonne, d'après sa correspondance, 1789-1814*, par M. Moneric de Cabrem (Marseille, imp. Marseillaise).

— Signalons une récente publication en langue provençale : *Li Canticon Provençau*, recueil de chants provençaux anciens et modernes, publiés par le R. P. Xavier de Fourvières, Prémontré de Frigolet, avec accompagnement de musique.

— Parmi les autres travaux publiés en Provence mentionnons encore quatre brochures de M. l'abbé Rance, correspondant du ministère : *L'Académie d'Arles au* XVII^e^ *siècle* (Paris, librairie de la Société bibliographique, in-8, 508 p., t. II. Le troisième volume est sous presse) ; — *Une thèse de rhétorique au Collège d'Arles, en 1685, avec un aperçu historique sur le Collège* (Marseille, imprimerie marseillaise, in-8 de 39 p.) ; — *Une fête scolaire au Collège des Jésuites d'Aix en 1715* (Paris, Champion, 1887, in-8 de 28 p.) ; — *Une séance de réception à l'Académie française (1681)* (Paris, Société générale de librairie catholique, in-8 de 20 p.).

— Citons encore les publications suivantes : *Notice sur Mgr Lafiteau, d'abord jésuite, puis évêque de Sisteron*, par le P. Bérengier, O. S. B. (Marseille, in-8) ; — *Éloge funèbre de Monseigneur Joseph-André Boyer, évêque titulaire de Myrma, coadjuteur du vicaire apostolique de Mandchourie*, prononcé en l'église Saint-Jean de Malte d'Aix, sa paroisse natale, le samedi 2 avril 1887, par M. l'abbé Guillibert, vicaire général d'Aix (Aix, imp. de J. Nicot, in-8 de 35 p.); — *La Révolution française à Digne*, par M. Alb. Aubert, juge au tribunal de Digne (Manosque, Demontoy, in-8, 151 p.).

Saintonge. — MM. l'abbé Julien Laferrière et Georges Musset continuent activement leur belle et importante publication sur *l'Art en Saintonge et en Aunis*. (Toulouse, Hébrail, 1887, in-folio). Les livraisons 15 et 16 qui viennent de paraître contiennent la suite du texte de la description de Pons et les héliogravures font en grande partie connaître les monuments romains si importants mis au jour depuis le commencement de cette année aux arênes de Saintes.

Allemagne. — Nous sommes heureux de constater le grand succès obtenu par l'ouvrage du P. Lehmkuhl, *Theologia moralis* (Fribourg en Brisgau, Herder). Les prévisions de notre collaborateur M. l'abbé Pousset, qui a fait dans le *Polybiblion* (t. XLIV, p. 29 et XLVI, p. 233) le plus grand éloge de la seconde édition, n'ont pas été trompées, puisque la librairie Herder a récemment donné une quatrième édition de la *Theologia moralis* (2 vol. in-8 de xix-791 et xvi-859 p. ; prix de chaque volume : 11 fr. 25). Les corrections et additions faites sont peu nombreuses ; l'auteur n'avait en effet d'autres modifications à introduire dans son œuvre que celles qui étaient nécessitées par la promulgation de quelques décrets récents. Ajoutons que, pour éviter la confusion qui aurait pu résulter d'une trop grande divergence entre les différentes éditions de son ouvrage, le P. Lehmkuhl a exécuté ces changements de telle sorte que les numéros placés en marge du texte correspondent aux mêmes articles dans toutes les éditions. Il a d'ailleurs eu soin d'indiquer dans la préface de la quatrième édition les articles auxquels il a fait subir des modifications.

— Les *Discours du prince de Bismarck avec notes, table chronologique et index alphabétique* (Berlin, Wilhelmi) comptent déjà quatorze volumes.

— L'ouvrage de M. R. Sommer : *Lockes Verhaeltniss zu Descartes,* a obtenu un prix (Berlin). Le même sujet a été traité par G. Geil : *Ueber die Abhaengigkeit Lockes von Descartes* (Strasbourg).

— Le Volapuk fait toujours des progrès. Tandis qu'on ne compte en Pologne qu'un seul livre sur cette nouvelle langue artificielle, il y a déjà toute une littérature en Allemagne. Le dernier cours a été composé par M. W. Pflaumer.

— M. Dechert a récemment fait paraître : *Beiträge zur Geschichte des Feldzuges von 1806 nach den Quellen des Archives Marburg* (Berlin).

Autriche. — Le cinquième volume des *Acta et Diplomata graeca medii aevi sacra et profana,* édité par F. Miklosich et J. Muller, contient les : *Acta et Diplomata monasteriorum et ecclesiarum Orientis* (2 vol.).

— M. K. von Reinhardstoettner a publié pour la première fois : *A historia dos cavalleiros do mesa redonda e da demanda do Santa Graall* (Berlin), d'après le manuscrit n° 2594 de la Bibliothèque impériale de Vienne.

Belgique. — M. Eugène Soil vient de publier sous le titre d'*Un inventaire de 1527 ou le Mobilier d'un bourgeois de Tournai au commencement du* xvi*e siècle* (Anvers, imp. Plasky, 1887, in-8, 79 p.), un document curieux pour l'histoire du mobilier et l'étude des mœurs en Belgique. Il a rapproché des descrip-

tions que lui fournissait le document qu'il a édité, un grand nombre de mentions tirées d'actes contemporains, et il y a ajouté des notes philologiques sur des termes qui ne figurent pas dans les glossaires les plus récents. M. Aug. Scheler a bien voulu compléter sur divers points les indications étymologiques données par M. Eugène Soil.

ESPAGNE. — Vient de paraître le t. LXXXIX de la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, por el marquès de la Fuensanta del' Val. (Madrid, Murillo, in-4 de IX-566 p.). Ce volume nous offre la suite de la correspondance de Philippe II avec ses ambassadeurs d'Angleterre (années 1558-1584).

— On annonce aussi la publication du troisième volume d'un ouvrage de M. Picatoste, dont le seul titre promet des révélations du plus haut intérêt : *Estudios sobre la Grandeza y decadencia de España* (Madrid, Hernando).

— M. Hinojosa a donné récemment au public le premier volume d'une *Historia critica del derecho español* (Madrid, Guttenberg). Ce premier volume ne conduit l'histoire en question qu'à la domination visigothique, mais il est rédigé d'après les meilleures sources, et répand de vives lumières sur un sujet obscur par lui-même.

— M. Besada a commencé la publication d'une histoire critique d'un autre genre : *Historia critica de litteratura gallega.* Le premier fascicule, seul paru, n'embrasse que les temps antérieurs à l'ère chrétienne, *Edad antigua* (Madrid, Murillo, in-8 de 98 p.).

— Le dernier fascicule publié par l'*Académie royale d'histoire de Madrid* (juillet-septembre), contient les travaux suivants : *La Vérité sur le « santo Niño de la Guardia,* » par le R. P. Fita ; — *Inscriptions arabes de la maison de Villaceballos à Cordoue,* par E. Saavedra ; — *Un Espagnol du* XV^e^ *siècle qui se fit passer pour Anté-Christ*, par C. Fernandez Duro ; — *Acte de remise des reliques de saint Eugène qui étaient à Saint-Denis en France, pour être transportées à la cathédrale de Tolède* (1565), publié par le même.

ITALIE. — M. le chevalier Bertolotti, directeur des archives d'État à Mantoue, continue à mettre en œuvre les très nombreux documents recueillis par lui pendant qu'il était archiviste à Rome. La France a eu déjà une large part dans ses publications sur l'histoire de l'art et la biographie des artistes des trois derniers siècles. Aujourd'hui, il nous donne d'intéressants documents sur les rapports de la papauté avec la cour de France dans une brochure parue à Pise (gr. in-8 de 16 p.), sous le titre suivant : *Legati, nunzii, apostolici, inviati per capelli cardinalizi in Francia e ambasciadori francesi in Roma.*

— M. A. de Gubernatis, directeur de la *Rivista contemporanea,* va refondre son *Dizionario internazionale degli scrittori viventi* et en publier dans le courant de l'année 1888 une seconde édition, la première étant depuis longtemps épuisée. Les principaux écrivains contemporains de tous les pays feront l'objet de notices biographiques dans ce *Dizionario*, dont la place est marquée à côté du *Dictionnaire des contemporains*, de Vapereau.

— La *Nuova Antologia* signale dans sa livraison du 16 novembre une importante acquisition faite par la bibliothèque Victor-Emmanuel, de Rome, qui vient de s'enrichir de deux précieux manuscrits. L'un se compose de quatre feuillets de parchemin sur lesquels un artiste de Ferrare, qui vivait a la fin du XV^e^ siècle, a dessiné 135 portraits de princes et princesses de la maison d'Este. L'autre renferme trois traités en latin sur divers jeux, et notamment sur le jeu d'échecs.

ROUMANIE. — Un nouveau journal français, *la Liberté roumaine*, doit paraître à Bucharest, sous la direction de M. Frédéric Damé, ancien rédacteur de l'*Indépendance roumaine*.

RUSSIE.— Le *Messager ecclésiastique*, organe du saint synode, aura désormais pour rédacteur M. Smirnov.

— On va mettre sous presse le *Dictionnaire de l'ancienne langue russe*, dont feu Sreznevski a laissé de nombreux matériaux recueillis pendant de longues années, et qui viennent d'être mis en ordre.

— Il s'est formé à Pétersbourg une société de gens de lettres dont les statuts sont déjà entre les mains du ministre. Elle publiera des *Mémoires* et donnera des soirées littéraires.

— Le synode a fixé la célébration du 900e anniversaire du christianisme en Russie, au 15 juillet (v. st.) 1888, et distribue à ce sujet un programme à tous les évêques de l'empire.

— On doit à M. F. von Szczepanski (Reval, Lindfors, 1887), une petite plaquette intéressante, qui contient l'indication de tous les ouvrages parus pendant l'année 1886, sur la Russie, en langues française, allemande et anglaise. Ces *Russica* forment une utile bibliographie, que ne consulteront pas seulement les Russes : c'est la troisième année déjà qu'elles paraissent, et nous pensons que le succès toujours grandissant de cette publication la fera rechercher chaque jour davantage. On est prié d'adresser à l'auteur (Kasanskaja, n. 8/10, à Saint-Pétersbourg) tous les renseignements qui seraient de nature à améliorer l'œuvre qu'il a entreprise et qu'il continue avec tant de soin.

SUÈDE. — L'un des conservateurs de la bibliothèque royale de Stockholm, M. le Dr B. Lundstedt, à qui l'on doit déjà d'importants travaux, et entre autres le catalogue de la si remarquable collection Finspong, a publié dans le dernier volume des *Mélanges de la Bibliothèque royale de Suède*, des recherches bibliographiques fort curieuses, sous le titre de *Svenska Tidningar och Tidskrifter utgifna inom Nord-Amerikas förenta stater*. Si l'on n'avait pas sous les yeux le résultat très précis des investigations de l'infatigable bibliothécaire, on ne voudrait jamais croire qu'il y a eu, ou qu'il y a, 173 journaux ou périodiques en langue suédoise paraissant en Amérique, dont 1 à Gustavia (île Saint-Barthélemy). Il y a des journaux politiques, commerciaux, économiques, religieux, etc., qui dénotent une certaine littérature chez les Suédois qui habitent l'Amérique. Les tables qui terminent cette curieuse bibliographie sont utiles, surtout la table topographique, qui prouve que Chicago est la ville où paraît le plus grand nombre de ces périodiques en langue suédoise.

PALESTINE. — Un des missionnaires du patriarcat latin, M. l'abbé E. Legrand, vient de consacrer une intéressante notice à faire connaître l'existence d'une Congrégation de religieuses indigènes fondée en 1880 par le chanoine Tannous. *Les Sœurs du Rosaire à Jérusalem*, tel est le titre de cette brochure imprimée à Jérusalem par les PP. Franciscains (1887, in-8, 66 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Praelectiones de vera religione, quas in collegio romano habebat P. Joannes Perrone, S. J. Locupletavit D. D. Bonaventura Pons, sub directione D. D. Salvatoris Casañas* (in-8, J. Subirana, à Barcelone). — *Prescurtare de istoria sacră* cu 47 de figurì prelucrată după istoria sacra a lui Schuster-Mey de Dr Fr. J. Knecht. Traducere românescă a lui Iosif M. Malinowski (in-16, Herder, Fribourg en Brisgau). — *Die Darstellungen der allerseligsten Jungfrau und Gottesgebärerin Maria auf den Kunstdenkmälern der Katakomben*, von H.-F.-Jos. Liell (in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *La Des-*

*tinée, retraite à Notre-Dame,* par le R. P. Félix (in-12, Téqui). — *Le Mariage,* par le R. P. Monsabré (in-8, Lethielleux). — *Œuvres oratoires du R. P. Constant des Frères prêcheurs, docteur en théologie et en droit* (in-12, Gaume). — *Les Religions actuelles, leurs doctrines, leur évolution, leur histoire,* par J. Vinson (in-8, Delahaye et Lecrosnier). — *Précis du droit ecclésiastique, exposé simple et méthodique,* par M.-P. Brillaud (in-12, Lethielleux). — *Législation italienne judiciaire et Analyse du Code civil,* par J.-O. Beauregard (in-8, Pichon). — *La Codificacion moderna en España,* par J. M. Antequera (in-8, imp. de la « Revista de Legislacion, » à Madrid). — *Un nouveau système spiritualiste. L'Évolution de l'idée de Dieu,* par T.-P. Thomson (in-12, Nouguies, à Albi). — *La Conscience psychologique et morale dans l'individu et dans l'histoire,* par L. Carreau (in-12, Perrin). — *La Civilisation et la Croyance,* par C. Secrétan (in-8, F. Alcan). — *De objectivitate cognitionis humanae* scripsit Dr Joannes Straub (gr. in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *Étude sur l'organisation, le fonctionnement et les progrès de l'enseignement des jeunes filles en France de 1879 à 1887,* par A. Villemot (in-8, P. Dupont). — *Des conséquences de l'établissement du suffrage universel en France,* par E. Mariotte (in-12, Letouzey et Ané). — *Lumière et ténèbres, lettres à un franc-maçon,* par E. Cartier (in-12, Letouzey et Ané). — *Progrès et Pauvreté,* traduit par P.-L. Le Monnier sur l'anglais de H. George (in-8, Guillaumin). — *Les Problèmes du paupérisme. La Vérité sur la propriété et le travail,* par L. Morosti (in-12, Ghio). — *Les Sociétés coopératives,* par C. Lagasse (in-12, Guillaumin). — *L'Impôt et la Question sociale,* par le Solitaire (in-12, Ghio). — *La Concurrence étrangère,* par P. Vibert (gr. in-8, Bayle). — *L'Homme avant l'histoire,* par Ch. Debierre (in-12, Baillière et fils). — *L'Homme selon le transformisme,* par A. Vianna de Lima (in-12, Alcan). — *Les Ancêtres de nos animaux dans les temps géologiques,* par A. Gaudry (in-12, Baillière). — *Causeries scientifiques (26e année, 1886),* par H. de Parville (in-12, Rothschild). — *Précis de pétrographie, introduction à l'étude des roches,* trad. de l'allemand de H. Forir, par A. de Lasaulx (petit in-18, Rothschild). —*Les Déserts torrides et les déserts glacés,* par A. Mangin (in-8, Mame). —*Empoisonneurs et empoisonnés, venins et poisons, leur production et leurs fonctions pendant la vie, dangers et utilité pour l'homme,* par A. Coutance (in-8, Rothschild). — *Exposé pratique du traitement de la rage par la méthode Pasteur,* par J.-R. Suzor (gr. in-18, Maloine). — *Grundriss der Geschichte der bildenden Künste,* von Dr Adolf Fäh, 2 (Herder, Fribourg en Brisgau). — *Iconographie bretonne, ou Liste des portraits dessinés, gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province avec notices biographiques,* t. Ier, par le marquis de Granges de Surgères (gr. in-8, Plihon et Hervé, à Rennes, et A. Picard, à Paris). — *Le Dieu Bibelot, les collections originales,* par P. Ginesty (in-12, Dupret). — *Peintres français contemporains,* par C. Bigot (in-12, Hachette). — *Origine et Philosophie du langage, ou Principes de linguistique indo-européenne,* par P. Regnaud (in-12, Fischbacher). — *Nouveau Dictionnaire classique illustré, vocabulaire français,* par A. Gazier (in-12, A. Colin). — *Recueil de chansons populaires,* t. V, par E. Rolland (in-8, l'auteur, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris). — *Les Derniers Chants de deux poètes royalistes,* par H. Furcy de Bremoy et C. Hygin-Furcy (petit in-12, lib. des Bibliophiles). — *Poésies,* par L. Boulé (petit in-12, Fischbacher). — *Histoire et Légende,* poèmes et poésies, par G. Picard (in-12, Lib. des Bibliophiles). — *Sur Pégase,* par J. Nollée (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Villageoises,* nouvelles poésies, par G. Gourdon (in-12, Savine). — *Poèmes sincères,* par M. Besson (in-12, Lemerre). — *Le Missel,* poème mystique, par R. Pascalis (in-12, Lemerre). — *Deux Drames chrétiens,* en vers et avec musique. *Sainte Catherine*

*et sainte Philomène*, par L. de L'Hermite (gr. in-8, Sistac, à Toulouse, et l'auteur à Champagnac-les-Mines (Cantal). — *Parnasse de la jeune Belgique* (in-8, Vanier). — *Vieilles Nouvelles*, par le comte de Puymaigre (in-12, Sauvaitre). — *L'Eubéenne, ou le Chasseur*, par Dion Chrysostome, trad. de H. Fauvel (in-32, Dupret). — *La Vie d'une femme du monde*, par Mme J. Samson (in-18, Hennuyer). — *Les Deux Docteurs*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Cœur de fer*, par la Vtesse de Pitray, née de Ségur (in-12, Haton). — *Le Pré aux Biques*, par E. Lionnet, (in-12, H. Gautier). — *Mademoiselle de Chênevaux*, par M. Bourdon (in-12, H. Gautier). — *Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en France depuis les origines jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, par F. Loise (in-8, Castaigne, à Bruxelles). — *Souvenirs d'un savant français. A travers un siècle (1780-1865). Science et histoire*, par L. Dufour (in-8, Rothschild). — *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris, de 1548 à 1635*, par E. Rigal (in-32, Dupret). — *Longfellow's Dichtungen. Ein literarisches Bild aus dem Geistesleben Nordamerika's*, von Alexander Baumgartner (in-12, Herder, Fribourg en Brisgau). — *Profils et Types de la littérature allemande*, par E. Combes (in-8, Fischbacher). — *Les Grands Écrivains de la France. Œuvres du cardinal de Retz*, t. VIII, par R. Chantelauze, nouvelle édition publiée par Ad. Regnier (in-8, Hachette). — *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte*, publiées d'après les originaux et les meilleurs textes, avec une introduction, des notes historiques et littéraires et un index de T. Martel. T. Ier (in-12, Savine). — *Essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne, suivi du tableau de l'organisation religieuse de son territoire*, par L. Duval (in-8, Marchand-Sailland), à Alençon). — *De Paris à Naples, ou les Étapes d'un pèlerin en France, en Suisse et en Italie*, par l'abbé David (in-12, Letouzey et Ané). — *En Corse, l'esprit de clan, les mœurs politiques, etc.*, par P. Bourde (in-12, Calmann-Lévy). — *Les Populations danubiennes, étude d'ethnographie comparée*, par Van den Gheyn (gr. in-8, Engelcke, à Gand). — *La Vie réelle en Chine (Chang-Haï)*, par P. Antonini (in-12, Letouzey et Ané). — *Le Sénégal*, par G. Haurigot (in-8, Lecène et Oudin). — *De Montréal à Washington (Amérique du Nord)*, par l'abbé L. Vigneron (in-12, Plon et Nourrit). — *La Vie et les Mœurs à la Plata. T. Ier, la Société des villes; t. II, Industries et Productions*, par E. Daireaux (2 vol. gr. in-8, Hachette). — *Staatslexikon*. Herausgegeben von der Görres-Gesellschaft. I. (gr. in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *La Civilisation, ou les Bienfaits de l'Église*, conférences adressées aux classes dirigeantes par l'abbé Lachaud (2 vol. in-8, Téqui). — *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*, von Joseph Cardinal Hergenröther (*Theologische Bibliothek*, X-XII, 3 vol. in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *Histoire des premiers temps de l'Église, d'après les actes des apôtres et les épîtres*, par l'abbé Mérit (in-8, Cattier, à Tours). — *Les Dernières Persécutions du* IIIe *siècle (Gallien, Valérien, Aurélien), d'après les documents archéologiques*, par P. Allard (in-8, Lecoffre). — *Vie de Mgr Bruté de Rémur, premier évêque de Vincennes (États-Unis)*, par l'abbé C. Bruté de Rémur (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes, et Haton, à Paris). — *Vie du R. P. Captier, fondateur de l'école d'Arcueil*, par le R. P. Reynier (in-12, Baltenweck). — *Les Assemblées provinciales dans l'Empire romain*, par P. Guiraud (gr. in-8, Imp. nationale). — *Geschichte der Wohlthätigkeitsanstalten in Belgien von Karl dem Grossen bis zum sechzehten Jahrhundert*, von P.-P.-M. Alberdingk Thijm (in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carolingienne*, publiés par M. Thévenin (in-8, A. Picard). — *La France sous l'ancien régime, le gouvernement et les institutions*, par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Chroniques de l'histoire de France. Légendes car-*

*lovingiennes. Charlemagne,* par A. du Barral (in-8, Cattier, à Tours). — *Les Chroniques de l'histoire de France. Légendes carlovingiennes. La Famille de Charlemagne et de ses descendants,* par A. du Barral (in-8, Cattier à Tours). — *Jeanne d'Arc et sa mission nationale,* par V. Canet (in-8, Desclée, de Brouver, à Lille). — *Le Seizième Siècle, dix essais anecdotiques sur la Renaissance et la Réforme,* par A. Pellissier (in-8, Haton). — *Arques et Ivry, le siège de Paris, par Henri IV (1588-1590),* par B. Zeller (petit in-16, Hachette). — *Une Fille de France et sa correspondance inédite,* par L. de Beauriez (in-12, Perrin). — *Campagne de Prusse (1806), d'après les archives de la guerre,* par P. Foucart (in-8 Berger-Levrault). — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle,* t. I (in-8, Perrin). — *L'Assassinat du maréchal Brune, épisode de la Terreur blanche,* par Vermeil de Conchard (in-12, Perrin). — *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870-71,* par A. Darimon (in-12, Ollendorff). — *Les Grandes Batailles de Metz,* par A. Duquet (in-12, Charpentier). — *Journal de Fidus sous la République opportuniste. De la mort du prince impérial jusqu'à la mort de Gambetta* (in-12, Marpon et Flammarion). — *La France catholique en Égypte,* par V. Guérin (in-8, Mame). — *Histoire de Saint-Denis d'Anjou,* x<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> *siècles,* par A. Joubert (2 vol. in-8, Lechevalier, à Paris; Moreau, à Laval). — *Histoire du Ménil et de ses seigneurs, d'après des documents inédits (1040-1886),* par A. Joubert (gr. in-8, Lechevalier). — *Tableau historique du département des Hautes-Alpes* (1re partie), par J. Roman (gr. in-4, A. Picard, à Paris; Fallier, à Grenoble). — *Les Euskariens ou Basques. Le Sobrarbe et la Navarre. Leur origine, leur langue et leur histoire,* par Blanc Saint-Hilaire (in-8, Picard, à Paris; Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Cahiers de doléances des villes, bourgs et paroisses du baillage d'Alençon en 1789,* publiés avec tables, introductions, notes, etc. (gr. in-12, imp. Guy, à Alençon). — *Les Députés de l'Orne de 1789 à 1815* (extraits des procès-verbaux d'élection et notes biographiques), par L. Duval (in-8, Marchand-Saillaud, à Alençon). — *Le Gouvernement et le parlement britannique,* par le comte de Franqueville (3 vol. in-8, Rothschild). — *Essais sur l'Allemagne impériale,* par E. Lavisse (in-12, Hachette). — *De Paris à Moscou, souvenirs du couronnement de S. M. Alexandre III (mai-juin 1883),* par D. de Lonlay (in-8, Mame). — *Annales de l'Ordre teutonique ou de Sainte-Marie de Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours et du service de santé volontaire avec les listes officielles des chevaliers et des affiliés,* par F. Salles (gr. in-8, Palmé). — *La Connaissance des années et des jours, ou Traité élémentaire historique et pratique du calendrier,* par l'abbé Ledouble (in-12, l'auteur, à Soissons).—*L'Abbé Maury (1746-1791),* par Mgr Ricard (in-12, Plon et Nourrit). — *George Sand,* par E. Caro (in-12, Hachette). — *Mon bon Gaston, souvenirs intimes et familiers,* par la Vtesse Simard de Pitray (in-12, Gaume). — *La Bibliothèque de Fulvio Orsini, contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance,* par P. de Nolhac (in-8, Vieweg).

Visenot.

*Le Gérant :* CHAPUIS.

---

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

## COMITÉ DE RÉDACTION

*Président :* M. le marquis DE BEAUCOURT;

*Membres* . MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

*Administrateur délégué :* M. le comte A. DE BOURMONT.

*Secrétaire de la rédaction :* M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

---

## PRIX D'ABONNEMENT

*Partie littéraire :* France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

*Partie technique :* France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

*Les deux Parties réunies :* France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

---

## COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

---

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait a la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 195, boulevard Saint-Germain.

# GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE

## DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

PAR VICTOR GAY

Ancien architecte du gouvernement, associé correspondant de la Société des antiquaires de France.

Deux volumes grand in-8 colombier de 750 p., orné de plus de 1,200 figures

*Prix de souscription*

| | |
|---|---|
| Format grand in-8 . . . . . . . . . . . . . . | **90 fr** |
| Format in-4, papier supérieur . . . . . . . . . . | **150 fr.** |

**L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules de 10 feuilles au prix de 9 francs.**

*Ce prix est réduit à 7 fr. 20 pour les membres de la Société.*

LE CINQUIÈME FASCICULE CONTENANT LES LETTRES EPEE — GUY
VIENT DE PARAITRE

Ce répertoire archéologique du Moyen âge et de la Renaissance, en forme de dictionnaire, contient un glossaire spécial donnant, outre l'explication des termes, une série de plus de trente mille textes originaux avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui inusités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront sur ces mêmes objets figurés les renseignements historiques qui leur manquent.

Le Glossaire, uniquement puisé aux sources originales, contiendra, sous la rubrique de *Cinq mille mots*, tout ce qu'il a été donné à l'auteur de rencontrer d'intéressant ou peu connu dans les monuments de la littérature, de l'histoire, de l'art et des sciences durant une période généralement comprise entre l'époque carolingienne et celle de la Renaissance. L'une des tables qui la termine rapporte à cinquante chapitres les matières principales disséminées dans l'ordre alphabétique et traitées au cours de l'ouvrage. Ces citations ainsi groupées permettront au lecteur de se faire l'idée, sinon la plus complète, du moins la plus exacte, des arts de la paix et de la guerre, des mœurs, du costume, des usages religieux et des croyances.

Outre cette table, on trouvera à la fin du dernier volume un vocabulaire et une nomenclature chronologique de tous les comptes et inventaires manuscrits cités, enfin deux tableaux géographiques formant une sorte de statistique de l'industrie et du commerce au moyen âge.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES